

G. HONDERMARX

FLEUR DES MARAIS



Sainte Maria Goretti

G. HUNERMANN

F L E U R
D E S
M A R A I S

Sainte Maria Goretti

ISBN 3-905519-54-9

G. HUNERMANN

F L E U R
D E S
M A R A I S

Sainte Maria Goretti

L'ANGE

S'appuyant lourdement sur son solide bâton noueux et ployant sous le poids de sa balle, Niccolo Tordela gravissait péniblement la route poussiéreuse qui, de la ville côtière de Nettuno, mène à la Conca. Plus il montait, plus la chaleur devenait impitoyable; et pourtant les pinsons et les mésanges chantaient encore dans les buissons de lauriers-roses leurs hymnes printaniers.

A un détour du chemin, le colporteur s'arrêta; de son grand mouchoir jaune, il essuya la sueur de son front; puis il jeta un regard en arrière. Au loin, dans l'éclat de midi, scintillait la mer Tyrrhénienne, d'où s'élevaient, à partir de Porto d'Anzio, de blanches falaises calcaires, ayant à leur pied des jardins fertiles, de vertes bandes de prairie, et, sur la pente ensoleillée, des vignes florissantes.

Le monde était beau, la contrée bénie et heureuse!

Mais le tableau changea brusquement, quand le marchand ambulant reprit sa route vers la Conca. C'était un paysage de mort, cette vaste plaine rouge, brûlée par le soleil, privée de la fraîcheur de la brise marine. Des genêts et des bruyères flamboyaient parmi les chardons et les épines, les prunelliers et les ronces. Les forêts de chênes-lièges, qui parsemaient cette contrée torride, prenaient un air sombre et menaçant, comme si le malheur se dissimulait sous leur ombre.

De la main, Niccolo Tordela protégea ses yeux presque dégarnis de cils et regarda avec attention dans la direction du sud-est, où, par dessus les Marais Pontins, l'air miroitait dans un ardent brasier. Il

croyait sentir le souffle empoisonné qui s'exhalait du marais maudit, apportant avec lui la fièvre et la mort. Il fallait qu'ils fussent bien pauvres les gens qui, poussés dans cette région inhospitalière par les nécessités de la vie, cherchaient, au prix d'indicibles efforts, à disputer à ce sol avare le strict nécessaire.

Le marchand avait enfin atteint le premier objectif de sa tournée: le petit hameau des Ferriere. Quelques fermes misérables formaient toute la localité qui n'avait pas même une église. Le visage des habitants était pâle et amaigri, marqué par la fièvre et l'âpre lutte pour le pain quotidien.

Niccolo Tordela entra dans l'une des premières mesures où, sous le vaste toit de pierres plates, bêtes et gens cohabitaient.

– Ohé ! Y a-t-il quelqu'un à la maison ? cria-t-il, en marchant sur l'aire déserte de la grange.

– Un instant ! répondit de l'intérieur de la maison une voix claire, et, bientôt, apparut une fillette d'environ dix ans; sa petite sœur trotta à côté d'elle, accrochée à son tablier. Surpris, le marchand considéra la fillette dont le frais visage, les yeux bruns et vifs, les cheveux châains dégageaient un charme inexprimable. Comment pareille fleur d'humanité avait-elle pu s'épanouir dans ce village dévasté par les vapeurs pestilentielles, à la lisière des marais ?

– Que voulez-vous, Monsieur ? demanda la fillette et, avec une curiosité non dissimulée, elle regardait la lourde balle dont l'homme déchargeait ses épaules en poussant un soupir de soulagement et qu'il posait sur le sol de terre battue.

– Vraiment la jolie Signorina ne s'en doute-t-elle pas ? dit en riant le colporteur.

– Il ne faut pas m'appeler ainsi, répondit la fillette en rougissant. Il n'y a pas de Signorina aux Ferriere. Mais je sais bien ce que vous voulez : vous êtes un marchand et vous voulez vendre votre marchandise. Deviné ?

– Deviné ! fit le vieux. Mais dis-moi, à part vous deux, il n’y a personne à la maison ?

– Mon papa, ma maman et Angelo sarclent les mauvaises herbes dans le champ de fèves. Mariano et Sandro les aident de leur mieux : ils n’ont en effet que sept et cinq ans.

– Et toi ?

– Oh ! il faut que je surveille la polenta sur le feu. De plus je dois garder ma petite sœur Ersilia et notre petite Gegia, qui est encore au berceau. En réalité elle s’appelle Thérèse, mais nous l’appelons tous Gegia.

– Gegia dort ! fit d’un air important la petite accrochée au coin du tablier.

– Ah ! oui, heureusement qu’elle dort ! soupira la grande sœur. Je ne saurais où donner de la tête, s’il fallait encore la bercer !

– Oh ! la petite demoiselle a tellement de travail ? dit le marchand pour la taquiner. Mais comment s’appelle donc la Signorina ?

– De quelle Signorina monsieur veut-il parler ? demanda la fillette, et ses yeux pétillèrent de malice.

– De toi naturellement, pas d’une autre.

– Maria Goretti, répliqua celle qu’on interrogeait. Mais on continue de m’appeler Marietta, bien que j’aie presque dix ans. Je préférerais qu’on m’appelle Maria, parce que c’est le nom de la Sainte Vierge.

– Il n’y a pas longtemps que vous habitez la Conca ?

– Depuis le dernier automne seulement. Auparavant nous habitions à Gianturco, près de Paliano; c’est là que notre petite Ersilia est venue au monde, et auparavant à Corinaldo, près d’Ancône. C’est là que je suis née! Je sais même la date: c’était le 16

octobre 1890, le lendemain de la fête de sainte Thérèse. C'est pourquoi je m'appelle Maria Teresa.

– Est-ce que tu ne sais pas tout ? dit en souriant le colporteur,

– Oh ! je suis déjà grande et il y a longtemps que j'ai été confirmée, en même temps qu'Angelo ! J'avais alors six ans, et Angelo huit. C'est Monseigneur Boschi qui nous a confirmés. Mais je n'ai pas encore fait ma première communion et je voudrais tellement recevoir Notre Seigneur ! Hélas ! nous sommes trop pauvres et je ne connais pas encore une seule lettre ! Que je suis donc sotte !

– Tu apprendras quand tu iras à l'école, dit le marchand pour la consoler.

– Hélas ! soupira Marietta; ici il n'y a pas d'école. Je devrais déjà aller à Nettuno ou à Campomorto, où nous nous rendons le dimanche à la messe. Mais la route est longue et, comme nous sommes très pauvres, il faut que je travaille toute la journée. Je n'ai pas le moindre instant pour apprendre. Maintenant il faut que je retourne à la cuisine. C'est dommage. A part moi, il n'y a personne à la maison.

– C'est vraiment dommage ! fit Niccolo Tordela. Mais je puis bien me reposer un instant, et peut-être puis-je demander quelque chose à boire ? Il fait un temps qui donne bien soif.

– Il ne faut pas boire d'eau à la Conca, dit gravement la fillette. On pourrait en tomber malade. Mais c'est vite fait de trouver du lait frais.

Elle s'en alla en hâte et revint bientôt avec un bol de lait mousseux qu'elle tendit à l'étranger avec une grâce extraordinaire.

– Merci beaucoup ! dit le marchand et il avala avidement la boisson rafraîchissante. On ne pourrait pas avoir un petit verre de rouge ? demanda-t-il ensuite, en essuyant les gouttes de lait sur sa moustache.

– Il faudrait que monsieur attende que mon papa revienne ! répondit Marietta; puis elle ajouta avec un regard curieux vers la balle : vous avez sans doute de jolies choses dans votre hotte ?

– Je te les montrerai volontiers ! dit Niccolo, acquiesçant au désir de l'enfant, et il enleva la toile cirée. J'ai là toutes sortes de choses. Des trappes à souris, vous en avez besoin: n' y a-t-il pas chez vous de ces petits rongeurs gris ?

– Mais si ! Ils courent tous à travers l'écurie et la grange. Mais nous avons un chat et nous n'avons pas besoin de trappes. De plus je n'aime pas du tout voir une souris se prendre sans arriver à sortir. Quelles angoisses doit-elle souffrir, cette pauvre petite bête ! Vous n'avez qu'à penser, continua-t-elle avec vivacité, à ce qui vous arriverait si vous étiez dans une trappe et s'il survenait un géant aux mains bien plus grandes que vous, qui vous emporte avec la trappe pour vous noyer !

– Ce serait vraiment effroyable, soupira le vieux, mi-effrayé, mi-plaisant. Laissons donc les trappes ! Regarde, à ma balle sont suspendues des marmites et des poêles magnifiques. On pourrait y cuire d'excellents macaronis et la plus succulente polenta. Cela conviendrait bien à la petite cuisinière !

– Je sais déjà cuire la polenta et les macaronis. Ma mère me l'a montré et souvent il faut que je les fasse cuire à sa place quand elle est occupée aux champs ou aux soins du bétail. Il n'y a que le vieux Serenelli qui parfois n'est pas content, quand j'apporte quelque chose sur la table.

– Qui est-ce, le vieux Serenelli ?

– C'est le paysan avec lequel mon père exploite le domaine. Ce serait trop pour nous seuls et nous ne pourrions pas payer le fermage que demande le comte Mazzoleni.

– Quel genre d'homme est-ce, ce Serenelli ?

– Un bien méchant homme ! dit la petite Ersilia en fronçant les sourcils.

– Il ne faut pas dire cela, dit Marietta d'un ton de reproche.

– C'est pourtant un méchant homme, insista la petite.

– Oh ! qu'avez-vous donc là ? dit Marietta pour détourner la conversation, comme Niccolo tirait d'une couche de foin quelques figures de plâtre bariolées et les dressait sur le banc les unes à côté des autres. Voici saint Antoine ! Il nous aide toujours dans tous les besoins, particulièrement quand on a perdu quelque chose. Et voici saint Joseph avec sa hache de charpentier. Et voici la très sainte Mère de Dieu ! Qu'elle est belle avec sa robe blanche semée d'étoiles et son manteau bleu ciel ! Puis-je la toucher ?

– Bien sûr, fit le vieux avec bienveillance, mais ne la laisse pas tomber !

Marietta s'essuya vivement les mains à son tablier, puis, tremblant de respect, elle prit dans ses mains la statuette, telle une précieuse relique.

– C'est sans doute très cher ? demanda-t-elle ensuite.

– Deux lires ! répondit le marchand.

– Ah ! si seulement j'avais deux lires ! soupira la fillette.

– Tiens ! regarde, voilà le saint Ange Gardien ! dit Niccolo Tordela en continuant à fouiller. Il a une robe d'or et des ailes d'argent. Mais la main droite a disparu !

– Oh ! que c'est dommage ! dit Marietta en considérant avec compassion le bras de l'ange, levé comme pour un avertissement, mais privé de main. Combien coûte le saint Ange Gardien ?

– Je le laisse pour cinquante centimes ! dit le vieux colporteur.

– C'est beaucoup trop cher pour cette vieillerie ! cria une voix rauque, sur le seuil où venait d'apparaître un jeune homme d'environ dix-huit ans.

– Qui est-ce ? demanda le marchand en se tournant vers Marietta,

et en dévisageant le garçon aux cheveux noirs, à l'air un peu sombre, dont l'ombre éclipça un instant la charmante fillette.

– Mais c'est Alessandro Serenelli. Je vous ai déjà parlé de son père!

– Alors, qu'est-ce que tu as raconté sur ce vieil ivrogne ? demanda le garçon avec une affreuse grimace.

– Comment peux-tu parler ainsi de ton père ? balbutia la fillette effrayée.

– Allons ! ne le prends pas en mauvaise part ! dit en riant Alessandro un peu confus. Tu désires vraiment cette statue de plâtre à moitié cassée ?

– C'est tout de même le saint Ange Gardien ! dit Marietta d'un ton plein de reproche.

– Mais il est en plâtre ! Allons, combien coûte cette vieillerie ?

– Cinquante centimes ! mon jeune monsieur.

– Trente !

– Quarante !

– Allons, bon ! quarante ! Le jeune Serenelli tira de sa poche quatre pièces de nickel et les jeta au colporteur. Puis il tendit l'ange à Marietta.

– Vraiment, je puis le garder ? balbutia l'enfant et elle devint toute rouge de plaisir.

– Je te le donne ! fit le garçon. Peut-être que sa main va repousser ! Sans écouter la plaisanterie, Marietta saisit la main sale du garçon et dit:

– Tu es trop bon, Alessandro! Je te remercie mille fois et je prierai toujours pour toi. Tu sais, la prière à l'Ange Gardien ?

– Oui, oui, petite Madone ! dit en riant Alessandro. Allons, va-t-en et veille à ce que le dîner ne brûle pas. Sinon le vieux va faire un vacarme du diable.

– C'est vrai, la polenta ! soupira la fillette et elle courut à la cuisine, l'ange gardien d'une main et de l'autre traînant derrière elle sa petite sœur.

– Vous n'avez rien d'autre que des souricières, des casseroles et des statues de saints ? demanda le jeune homme au marchand, quand les enfants furent partis.

– Qu'est-ce que monsieur désire ?

– Je voudrais quelque chose à lire ! répondit Alessandro. Mais pas des livres de piété ! Vous savez, j'ai roulé sur la mer pendant quelques années comme mousse, j'ai vu déjà bien des choses dans le monde. Je pourrais vous en raconter à faire rougir vos saints de plâtre. Vous comprenez peut-être maintenant ce que je désire.

– Oui, bien sûr, fit le vieux marchand et il tira du fond de sa balle quelques brochures pornographiques qu'Alessandro commença à feuilleter avidement.

– Oui, oui, c'est bien cela. Sans marchander, il paya le prix demandé et disparut dans sa chambre avec la camelote qu'il venait d'acheter, tandis que le colporteur prenait sa balle sur son dos et se remettait en route.

«Il me semble que la petite pourrait bien avoir besoin de son ange gardien grommela Niccolo en hochant la tête. Marietta, elle, est un petit ange, mais elle habite sous le même toit qu'un vrai vaurien. Allons, peu importe comment je gagne mon argent. Un ange gardien de plâtre à quarante centimes, trois illustrés pornographiques à vingt centimes pièce, cela fait une bonne lire ! Ce n'est pas une mauvaise affaire pour commencer !»

Quand le colporteur fut sorti, il respira profondément, humant l'air: «Maudit marais ! il finira par empester tout le village !»

LE VILLAGE SANS BON DIEU

Toute rayonnante, Marietta montra la statuette à ses parents et à ses frères et sœurs, quand, à midi, ils revinrent des champs.

— Qui te l’a donnée ? demanda le père, Luigi Goretti, un homme dans la force de l’âge, mais sur le visage duquel un dur labeur et de grandes privations avaient laissé leurs traces.

— C’est Alessandro qui me l’a donnée ! répondit la fillette, tout heureuse.

— Je ne veux pas que tu acceptes de cadeaux de sa part ! dit le père et un pli profond se creusa sur son front. Va lui rendre cette statuette !

— Rendre le bel ange gardien ? balbutia la fillette en pressant sur son cœur son petit trésor.

— Obéis à ton père ! dit Assunta, la maman, comme Marietta la suppliait du regard.

— D’ailleurs, il lui manque une main ! dit Angelo, le frère aîné, en guise de consolation. Quand j’irai à Nettuno, je te rapporterai un ange beaucoup plus joli !

Le mince visage de Mariette, tout à l’heure encore rouge de bonheur, était devenu d’une pâleur mortelle. Mais sachant que ses parents n’admettaient pas la contradiction, elle se rendit chez les Serenelli et frappa à la porte de la chambre d’Alessandro.

Le jeune garçon était tellement plongé dans ses brochures

pornographiques qu'il n'entendit pas les coups légers frappés à la porte; aussi il sursauta, tout confus, devant Marietta qui lui dit en sanglotant:

– Mon père veut que je te rapporte l'ange gardien !

– Allons, je m'en doutais déjà bien ! L'orgueilleux Monsieur Luigi Goretti n'accepte pas les cadeaux d'un mousse qu'on a mis à la porte.

– Mon père n'est pas orgueilleux du tout ! protesta la fillette. Ce qu'il commande, c'est bien. Dis, tu feras attention à l'ange gardien, n'est-ce pas ?

– Il est joli, l'ange gardien auquel il faut faire attention ! ricana le garçon.

– Il te protégera certainement pour que tu ne fasses pas de mal ! dit gravement la petite.

– Allons, tu n'as qu'à le poser sur la commode ! grommela Alessandro. Avec de religieuses précautions, l'enfant fit ce qui lui était dit. Puis, d'un air un peu gêné, elle examina la chambre aux murs de laquelle le jeune Serenelli avait épinglé quantité d'images obscènes, tirées de mauvais journaux.

– Je n'aime pas du tout ce que tu as accroché là ! dit l'enfant en hochant la tête et elle ajouta en rougissant : je crois qu'on ne doit pas regarder cela. Enlève ces vilaines images !

– Tu n'as pas besoin de les regarder ! répliqua en riant Alessandro. La fillette se disposa à sortir, mais, sur la porte, elle se retourna encore une fois et dit :

– Hier, tu n'étais pas au chapelet. Tu y viens ce soir, n'est-ce pas ?

– Nous verrons !

– Non, c'est sûr, pas vrai ?

– Bon, alors j’irai, fit le garçon un peu à contre-cœur.

– Vous pouvez venir manger dans un instant ! dit Marietta en s’en allant.

– Tu es restée longtemps là-bas ! dit le père, quand la fillette revint. Je ne veux pas que tu y restes plus longtemps que le strict nécessaire. Compris ?

– Oui, papa, répondit Marietta, obéissante.

– Et maintenant, mangeons ! dit Goretti.

Les enfants prirent place autour de la grande table de la cuisine, récitèrent avec recueillement le Benedicite, puis la mère leur servit la polenta. A cet instant, arrivèrent les Serenelli.

– Encore cette maudite colle ! bougonna le vieux Serenelli quand Assunta servit la nourriture. Ne pourriez-vous pas nous donner autre chose ?

– Du calme, voisin, répondit la femme avec patience : demain, vous aurez du risotto.

– Riz et maïs, c’est à peu près pareil !» grommela le paysan; puis il s’assit à table avec son fils. Tous deux esquissèrent un méchant signe de croix, marmottèrent entre leurs dents quelques mots incompréhensibles, se signèrent à nouveau comme s’ils voulaient chasser les mouches, puis commencèrent de bon appétit. On ne parla guère pendant le repas. Le vieux se contenta de donner pour le travail de l’après-midi quelques indications qu’Alessandro écouta en silence.

A la table des Goretti, on ne parla pas beaucoup non plus. Mais quand on eut dit les grâces, le père prit plaisir à écouter le babil de ses enfants, tandis que la maman donnait sa bouteille de lait à la petite Gegia, qui s’était réveillée dans son berceau.

– Vous me permettez, maman ? dit Marietta avec empressement,

implorant du regard la paysanne.

– Oui, mais ne renverse rien, recommanda Assunta, et, pendant un instant, elle regarda comment la fillette de dix ans, le visage rayonnant de bonheur, donnait à boire à sa petite sœur.

A peine la dure chaleur de midi avait-elle disparu que les Goretti se remirent au travail. C’est ainsi que passa la journée, sans beaucoup de loisir. Après souper, on récita ensemble le chapelet, et Marietta, qui disait la prière, fut très heureuse de voir Alessandro assister lui aussi à la prière du soir.

Quand les enfants furent au lit, Assunta se tourna vers son mari et lui dit :

– N’as-tu pas été un peu trop sévère en ne laissant pas la statuette à Marietta ? Elle lui faisait tellement plaisir.

Luigi, qui était en train d’ajuster un manche à une hache neuve, leva les yeux de son travail et répondit :

– Je ne veux plus rien avoir à faire avec les Serenelli, sauf en ce qui regarde nos travaux en commun.

– Le vieux a ses défauts, bien sûr ! fit la femme. Mais, à vrai dire, on ne peut pas se plaindre d’Alessandro. Il est poli et serviable, il lui arrive rarement de boire et de jurer, il va tous les dimanches à l’église et s’approche tous les deux mois des sacrements. Je ne comprends pas très bien ce que tu as à lui reprocher.

– Il ne regarde pas les gens en face ! répliqua l’homme, laissant tomber son couteau. Ce polisson n’a rien appris de bon dans la marine, il fait toujours des cachotteries et tu sais bien toi-même avec quoi il a tapissé les murs de sa chambre.

– Oui, c’est vrai ; je n’aime pas cela non plus, soupira Assunta. Je lui en ai souvent fait la remarque, mais chaque fois il s’est montré presque grossier. Ce qui lui manque, c’est une bonne éducation. Alessandro n’a pour ainsi dire pas connu sa mère morte

prématurément. Le vieux alors s'est mis à boire et c'est lui qui rapporte à la maison toutes sortes de mauvais journaux et de mauvais livres, que, naturellement, le garçon lit avec la même avidité que le père.

– Je voudrais n'avoir jamais vu la Conca, soupira le père. Il me semble toujours qu'un malheur nous menace tous dans ce village sans Bon Dieu.

Un instant, tous deux restèrent assis côte à côte en silence, tandis que l'homme achevait son travail et que la femme faisait une nouvelle reprise à la veste d'Angelo.

– Tu penses que je suis trop sévère avec les enfants, reprit enfin le père. Mais j'ai toujours l'impression que je dois les protéger contre un grand danger, et qu'avons-nous donc, nous deux, en dehors de nos enfants ?

– Tu as raison, dit Assunta, émue. Et tu sais bien que, devant les enfants, je ne te contredis jamais et que j'approuve tout ce que tu dis; mais à propos de l'ange, tu as été un peu sévère. Marietta a encore pleuré dans son lit.

– Marietta est une bonne petite fille, dit Luigi. J'ai toujours compris qu'en nous la donnant Dieu nous a tout spécialement bénis. Mais elle est si confiante, si dépourvue de malice ! Je pense toujours qu'il faut que je veille tout particulièrement sur elle.

– Mais l'ange gardien ne lui aurait sûrement pas fait de mal, insista encore la femme, avec un léger accent de reproche. Luigi répondit à voix basse :

– Tu ne comprends peut-être pas, mais je ne veux pas que notre enfant prie devant une image qui lui a été donnée par des mains impures. Et maintenant allons dormir. Demain sera bientôt là et, je ne sais pas, depuis quelques jours, je ne me sens pas très bien.

– Reste donc au lit demain, dit Assunta avec sollicitude. Mais

Luigi secoua la tête en souriant.

– Il ne faut pas que les Serenelli disent que je me défile devant le travail.

– A la garde de Dieu donc ! soupira la femme.

LA MORT DU PERE

Lorsque, le lendemain soir, Luigi Goretti revint de travailler aux champs, il fut obligé de s'appuyer aux montants de la porte, saisi d'un brusque vertige. Son pouls avait la rapidité de la fièvre et des frissons tantôt glacés, tantôt brûlants lui parcouraient le corps.

Vivement effrayée, Assunta mit au lit son mari, lui prépara un thé chaud, qu'elle eut bien de la peine à lui faire avaler, car il avait perdu connaissance. «Va chercher le vieux berger Pietro», dit la maman à l'aînée de ses fillettes, qui se précipitait auprès d'elle dans la plus vive angoisse.

Marietta obéit et courut à une ferme assez éloignée où habitait le pâtre guérisseur et elle insista jusqu'à ce qu'il l'accompagnât.

– Oui, oui, fit le vieux Pietro, un homme aux cheveux blancs et aux yeux d'un bleu profond dans un visage parcheminé et tanné par les intempéries, c'est la fièvre paludéenne, Assunta. Les médecins l'appellent la malaria. Elle est transportée par les moustiques des marais. C'est un vrai marais du diable. A la Conca, tous en sont atteints et en meurent. C'est le marais qui nous tue tous.

– Mais papa ne mourra pas, balbutia la fillette en proie à une effroyable peine.

– Qui sait ? répliqua le berger avec un soupir. Luigi Goretti est encore dans la force de l'âge, mais il me semble qu'il s'est beaucoup trop dépensé. Vous avez eu sans doute bien des misères? demande-t-il en levant un regard interrogateur vers Assunta. Inutile de répondre. Personne ne vient sans raison s'installer à la lisière des marais.

– Mais que faut-il que je fasse, dit la femme en tordant ses mains usées par le travail ? Indiquez-moi un remède, Pietro.

– Oui, c'est vrai, dit le vieillard pensif. Préparez-lui une décoction d'absinthe et de sauge pour le faire transpirer. Le sureau et la mille-feuille sont bons aussi, parce qu'ils tirent le poison du sang, et enfin il vous faut beaucoup prier; car il est nécessaire que Dieu aussi vous vienne en aide. Les hommes ne peuvent pas grand-chose contre la fièvre paludéenne.

Les conseils du berger furent scrupuleusement suivis. Marietta alla chercher les plantes médicinales avec lesquelles la maman prépara une tisane et en fait, deux jours plus tard, se manifesta une grande amélioration. Le troisième jour, Luigi n'avait presque plus de fièvre.

– Le plus difficile me paraît surmonté, dit Assunta, quand le berger revint voir son malade.

– Oui, oui, s'il n'arrive rien d'autre, soupira le berger. Puis il s'approcha du lit du malade et prit la main du paysan. Oui, c'est vrai, le pire semble passé, murmura-t-il, en lui tâtant le pouls.

– Il est grand temps que je guérisse, dit le malade, d'une voix bien faible encore. J'ai tellement à rattraper et il ne faut pas que les Serenelli disent...

– Bah ! interrompit Pietro. Tout se retrouvera. Ne vous faites pas de souci pour cela. Mais si vous voulez écouter un bon conseil, quittez les marais. Vous êtes trop sujet à la fièvre et cela me ferait de

la peine pour votre femme et vos enfants. Tous, vous n'êtes pas faits pour le marais.

– C'est la troisième ferme que j'exploite ! soupira Goretti. Vous savez bien vous-même où on en arrive quand il faut donner au propriétaire la moitié de la récolte. On a beau s'user les mains jusqu'aux os, on n'arrive pas à sortir des dettes. Notre patron actuel, le Comte Attilio Mazzoleni, nous demande lui aussi un gros fermage, mais cependant pas la moitié. Je suis venu m'installer à la lisière des marais, parce que je ne voulais pas que mes enfants aient faim. S'il plaît à Dieu nous aurons de bonnes récoltes. Au bout de quelques années, j'espère avoir assez d'argent pour pouvoir louer une ferme dans mon pays, la Marche d'Ancône. Il y souffle une bonne brise qui vient de l'Adriatique et aussi de l'Apennin, et, s'il ne descend pas de la montagne trop de brouillard, on y recueille le fruit de son travail. Vous ne savez pas, Pietro, à quel point j'ai la nostalgie de mon pays.

– Alors que Dieu vous garde ! dit le vieux en prenant congé, car il voyait bien que le malade se fatiguait à parler. Je reviendrai demain !

Mais lorsque le lendemain, il revint au chevet du malade, il put à peine dissimuler son effroi. Luigi avait à nouveau une forte fièvre, et le berger, soulevant un peu la couverture, vit sur sa poitrine les petites taches rouges qui étaient le signe manifeste d'une nouvelle et grave maladie infectieuse.

– Je ne puis vous cacher que votre mari est très mal, dit-il à Assunta qui se tenait, désolée, au chevet de son mari. Le malade a le typhus.

– Et que faut-il faire ? murmurèrent en tremblant les lèvres de la pauvre femme.

– Il n'y a que le Bon Dieu, répondit le berger.

– Et les plantes, non ?

– La rue de chèvre est bonne, l’herbe de la Saint-Jean, la mille-feuille, la sauge et la prêle des champs aussi, marmotta le vieux à voix basse. Et quand vous le soignez, il vous faut mâcher des baies de genévrier, à cause de la contagion. En outre ne laissez pas approcher les enfants pour qu’ils ne tombent pas malades eux aussi.

– Je reste auprès de mon papa, dit Marietta d’un ton résolu.

– Pauvre enfant ! soupira le berger et ses yeux prirent une expression étrange comme s’ils voyaient très loin. Derrière toi aussi il y a le marais ! Va-t-en d’ici aussi vite que possible.

Marietta aurait peut-être ri de ce prophète de malheur, si l’état de son père n’avait pas été aussi grave, mais elle affirma à nouveau qu’elle voulait veiller avec sa maman.

– Si vous voulez faire venir un médecin, cela vous regarde, dit encore le berger. En tout cas vous feriez bien d’aller chercher un prêtre. Le jour même, Luigi Goretti reçut les derniers sacrements. C’est un fermier voisin, Mario Cimorelli, qui était allé chercher le médecin et le curé à Nettuno. Le docteur hocha la tête d’un air soucieux quand il vit l’état du malade, prescrivit quelques remèdes qui portaient des noms bien plus savants que les simples de Pietro, mais qui pour autant ne soulagèrent pas davantage le malade. Don Signori, le prêtre, fortifia l’âme du malade en lui administrant les derniers sacrements de l’Église.

Luigi communia avec une ardente dévotion, reçut l’extrême-onction avec une entière soumission à la volonté de Dieu et récita avec le prêtre les prières d’action de grâces.

– Vous serait-il dur de quitter ce monde ? demanda le curé, en se retournant avant de s’en aller.

– Oh ! non, répondit le malade, tandis que ses lèvres esquissaient un faible sourire. Pour moi la vie ne comportait que travail, misères et privations. Qui porte une trop lourde charge est heureux de pouvoir en débarrasser ses épaules. Mais c’est à cause des enfants

qu'il m'est dur de m'en aller. J'emporte dans l'éternité l'immense crainte qu'un jour le marais ne les prenne eux aussi comme il m'a pris.

– Vous êtes encore trop jeune dit le prêtre d'un ton encourageant. Vous guérirez peut-être.

Mais le malade hochait la tête et dit :

– Non, non, je sens que c'est la fin ! Que Dieu protège mon Assunta et les enfants ! Puis, fatigué, il ferma les yeux et entendit à peine le dernier adieu du prêtre.

Teresa Cimorelli et quelques autres voisines s'offrirent pour veiller le malade pendant la nuit, mais Assunta n'accepta pas. Elle laissa seulement Marietta la remplacer de temps en temps, durant quelques heures, quand la fatigue la terrassait. L'enfant restait alors assise au chevet de son père; sans crainte elle prenait dans sa petite main la main fiévreuse et ne le quittait pas des yeux. A voix basse, elle récitait les paroles sacrées du chapelet, avec l'espoir que le Sauveur, par l'intercession de sa Mère, pourrait encore opérer un miracle.

D'ordinaire le malade ne reconnaissait pas sa fille; mais de temps en temps, quand la fièvre lui laissait quelque répit, il la regardait avec de grands yeux et murmurait des mots à peine perceptibles.

– Allez-vous en d'ici ! Allez-vous en tous ! Sinon le marais vous tuera aussi... Tu entends, Marietta ? Toi, tout particulièrement, il faut t'en aller... Prends garde au marais !... Prends garde à Alessandro Serenelli !

– C'est encore la fièvre qui te fait parler ainsi, papa, disait la fillette. Comment Alessandro pourrait-il me faire du mal ? Il est toujours si bon pour moi.

Mais le malade soupirant comme sous l'effet d'une vive souffrance, balbutia encore quelques mots intelligibles et retomba

dans le délire. Parmi tous ses rêves, il se retrouvait dans son pays, la jolie Corinaldo, au bord de l'Adriatique bleue. Il entendait le clapotis de la mer et le bruissement du vent qui soufflait des sommets de l'Apennin. Les cimes éclatantes l'attiraient, l'appelaient de mille voix mystérieuses. Il se voyait à nouveau escaladant les lacets abrupts des sentiers, grimpant de rocher en rocher pour cueillir quelques fleurs rares des montagnes, comme il l'avait fait si souvent dans son enfance, pieds nus, pour faire plaisir à sa maman ou fleurir l'image de la Madone.

– Tu vois cette fleur, Marietta ! soupira-t-il en rêve, tandis que son visage torturé par la souffrance se détendait étrangement. C'est une jolie fleur que je t'ai rapportée de la montagne, Marietta, tu vois ? On dirait une étoile d'argent tombée du ciel et épanouie dans la neige des sommets. Tu vois, Marietta ?

Puis de nouveau l'expression de son visage changea comme si brusquement une angoisse immense l'envahissait et lui broyait le cœur.

– J'ai porté la fleur dans le marais, Marietta !... La belle étoile dans le marais de la mort, mon enfant !... Hélas ! Hélas ! la fleur si pure est à terre, déchirée, foulée aux pieds, souillée de boue.

Le malade ouvrit brusquement de grands yeux, regarda fixement sa petite fille et lui serrant convulsivement la main :

– Marietta !

– Tu as rêvé, papa, dit la fillette pour le calmer. Personne ne te prend la fleur.

L'homme retomba avec un soupir sur son oreiller et referma les yeux. En général, le matin, la fièvre baissait; le malade reconnaissait ceux qui l'entouraient et confiait à sa femme tout ce qu'il avait sur le cœur.

– Retourne à Corinaldo avec les enfants, Assunta, répétait-il de

façon toujours plus pressante. J'ai une si effroyable inquiétude que je ne saurais l'exprimer. Promets-moi de t'en aller d'ici.

– S'il y a une bonne récolte, cela sera peut-être possible et alors je le ferai certainement ! répondit la femme dont le visage était devenu tout pâle après tant d'heures de veille.

– Tu me le promets ? insista encore Luigi.

– Oui, je te le promets, fit la femme.

– Maintenant il te faudra travailler pour deux, dit le malade au bout d'un instant. Pauvre Assunta, il faudra que tu sois désormais pour nos enfants un père et une mère.

– Ne te fais pas de souci, Luigi, répliqua la femme. Le Bon Dieu ne nous abandonnera pas.

– Le Bon Dieu, oui, soupira Luigi.

Le matin du huitième jour de sa maladie, il fit venir ses enfants à son chevet et les bénit au fur et à mesure qu'ils s'agenouillaient devant lui. Quand il posa la main sur la tête brune et bouclée de Marietta en larmes, il s'attarda plus longtemps et son regard parut se fixer très loin.

– Que Dieu te protège toujours, mon enfant ! dit-il enfin. Je pressens que tu seras la première à me suivre.

A Angelo il dit : C'est toi que le Bon Dieu nous a donné après nous avoir pris au berceau Luigi, notre premier enfant. Nous t'avons donné au baptême le nom d'Angelo, c'est-à-dire Ange. Protège ta maman, Angelo, et veille sur Marietta comme si tu étais son ange.

– Oui, papa, balbutia le jeune garçon, étonné de ce que le mourant eût spécialement nommé Marietta.

– Obéissez tous à votre maman et aimez-la, dit Goretti au bout d'un instant. Du haut du ciel, je verrai si vous êtes bons avec elle. Et maintenant retirez-vous, je suis très fatigué.

Dans l'après-midi survint soudain une fièvre brûlante. Le médecin qu'on était allé chercher à nouveau, dans la plus grande anxiété, dit qu'une méningite s'était déclarée. On ne pouvait plus rien espérer d'autre que de voir le malade bientôt délivré de ses souffrances.

Assunta ne quitta plus un seul instant ce lit d'agonie. Marietta la remplaçait à la cuisine, s'occupait des enfants et veillait sur le bétail, bien qu'elle eût elle-même le cœur triste à mourir. Cependant elle ne cessait de demander un miracle à Dieu et à tous les saints. La ferme naguère pleine de bruit était devenue silencieuse. Même les plus petits trottaient sur la pointe des pieds en passant devant la chambre du père et leur voix s'étouffait en un léger chuchotement.

On ne voyait plus guère dans la maison le vieux Serenelli qui auparavant, lorsqu'il était ivre, faisait fréquemment du tapage. Après le travail aux champs, Alessandro rentrait aussitôt dans sa chambre et prenait peu de part à la grande épreuve qui s'était abattue sur la famille. Ce n'est que lorsqu'il voyait la petite Marietta qu'il cherchait quelques paroles de consolation ou caressait avec compassion sa tête bouclée.

A tout instant se présentait l'un ou l'autre des voisins, offrant son aide, apportant de la nourriture ou une boisson dont il espérait un soulagement pour le malade. Le berger Pietro venait plusieurs fois par jour, mais il ne dissimulait pas qu'il était à bout de ressources.

Longues et dures furent les nuits qu'Assunta passa à veiller au chevet de son mari: la maison était tellement silencieuse! on entendait seulement de temps à autre dans l'étable le beuglement inquiet d'un bœuf ou d'une vache, ou bien dans la cour le hurlement du chien qui semblait flairer l'approche de la mort.

Couchée dans sa chambre, Marietta ne trouvait généralement pas le sommeil: elle regardait fixement dans l'obscurité, écoutant anxieusement s'il ne venait pas de bruit de la chambre du malade. A tout moment elle s'y glissait discrètement et demandait à sa maman

comment allait son père et si elle pouvait veiller à sa place. Mais Assunta se contentait de secouer la tête et renvoyait l'enfant dans son lit. Elle ne voulait pas manquer les dernières heures aux côtés du mari avec qui durant quatorze ans de mariage elle avait partagé tant de peines et aussi tant de paisible bonheur.

C'est au dixième jour que Dieu vint chercher son fidèle serviteur. Luigi Goretti expira sans avoir repris connaissance. Muette, Assunta restait assise, continuant à tenir dans la sienne la main du mort. Sa peine était trop grande pour qu'elle pût trouver des paroles ou des larmes. Ce n'est que quand Marietta se jeta en pleurant sur son père, l'appelant des mots les plus tendres, comme si elle voulait le rappeler à la vie, qu'elle écarta doucement son enfant du corps inerte en disant :

– Ton papa est au ciel.

– Oui, maman, sanglota Marietta.

– Il faut que nous soyons fortes. Le père lui-même nous l'a recommandé, dit Assunta comme se parlant à elle-même. La fillette approuva silencieusement incapable cependant de retenir ses larmes.

– Regarde là, dit la paysanne en montrant l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, suspendue au-dessus du lit du mort. Elle nous consolera; car elle aussi dut donner ce qu'elle avait de plus cher sur la terre, son fils unique.

Alors, peu à peu le torrent de larmes s'arrêta et Marietta garda les yeux fixés sur l'image de la Sainte Vierge au cœur transpercé de sept glaives.

Luigi Goretti fut enterré au cimetière de la Conca. Tout le village l'accompagna à sa dernière demeure. Marietta et ses frères et sœurs déposèrent sur le cercueil de pin où reposait la dépouille mortelle de leur père les plus belles fleurs qu'ils avaient pu trouver.

Puis retentit le bruit sourd des lourdes mottes de terre qui tombaient dans la fosse.

NOSTALGIE DU CIEL

Désormais, nulle route ne fut plus chère à Marietta que celle du cimetière de la Conca et, quand elle se rendait le dimanche à la sainte messe, elle cueillait toujours, chemin faisant, un bouquet de fleurs des champs pour en parer la tombe de son père. Elle priait de tout son cœur pour le cher défunt, puis engageait avec lui un silencieux dialogue, avec la certitude que son père entendait ses confidences.

Un immense désir s'éveillait dans son âme et avec lui grandissait la souffrance qu'il apportait. Elle n'avait pas encore pris part au banquet du Seigneur et, quand elle voyait les autres se rendre à la table de communion, elle était envahie par un si intense désir de cette divine nourriture qu'elle avait grand peine à s'empêcher de les suivre. Un dimanche, en revenant de la messe avec son frère aîné, elle lui dit:

– Si nous pouvions, nous aussi, communier, Angelo ! le garçon s'arrêta brusquement et répondit en hochant la tête:

– Tu crois que je ne voudrais pas, moi aussi ? Mais à quoi penses-tu ? Qui nous fournirait les habits de communicants ? Il me faudrait un costume noir et un brassard blanc, et à toi une robe neuve et un voile de dentelle; il nous faut encore à tous deux des souliers et un cierge. Qui paiera tout cela ?

– Crois-tu que Monsieur le Curé ne nous admettrait pas à la Sainte Table avec nos habits du dimanche ? dit la fillette.

– Bien sûr que non ! C'est absolument impossible. Cela, aucun curé au monde ne le fera jamais.

– Ah ! j’espère pourtant qu’il le fera. Je veux lui demander !

– Ne t’en avise pas ! Nous devrions avoir honte d’être si pauvres ! bougonna le gamin.

– Alors, je demande à maman !

– Non, non ne fais pas cela ! s’écria Angelo avec emportement. Tu veux qu’elle ait plus de peine encore ! Il nous reste des dettes depuis la maladie et l’enterrement de notre père. Si la récolte n’est pas bonne, nous ne pourrions même pas payer le fermage et le comte nous chassera honteusement de sa ferme. Et c’est maintenant que tu veux aller trouver maman pour les achats coûteux de la première communion ? Il lui est impossible de t’aider et tu ne feras qu’accroître ses soucis. D’ailleurs, qui va nous instruire ? Il n’y a pas de prêtre aux Ferriere. Aller tous les jours à la Conca, nous n’en avons pas le temps, à cause du travail aux champs et à l’étable. Il nous faut maintenant travailler pour remplacer notre père. Tu ne comprends pas cela ?

– Mais si, je le comprends, fit Marietta, le cœur serré.

– Il ne faut pas que les Serenelli puissent dire que nous ne faisons pas notre part du travail commun ! s’écria Angelo, tandis qu’un pli profond apparaissait sur son jeune front. Il faut donc que nous aidions tous maman, moi et toi aussi !

– Mais je le fais bien volontiers !

- Je le sais, Marietta ! Dans un élan de tendresse, le jeune garçon lui passa le bras autour de l’épaule en disant : d’ailleurs, je crois qu’il faut savoir lire et écrire pour être admis à la première communion. Nous ne savons ni l’un ni l’autre, parce que nous ne sommes jamais allés à l’école. Allons, n’y pensons plus !

– Oh ! mon Dieu ! balbutia Marietta, qui devint toute pâle malgré la chaleur de cette journée de juillet. Tu dis que je n’y dois plus penser ? Mais je ne puis m’empêcher d’y penser sans cesse.

– Allons, peut-être que cela s’arrangera un jour, plus tard, quand tu seras grande, dit Angelo pour la consoler. Tu es si jeune encore; tu n’as pas encore tout à fait dix ans, tandis que moi j’en aurai douze le mois prochain. Moi aussi, il faut bien que je prenne patience.

Ils continuèrent leur route en silence. Marietta renferma dans son âme son immense désir; mais pourtant, à la longue, elle ne réussit plus à cacher à sa mère ce qui la tourmentait.

Assunta voyait avec inquiétude l’aînée de ses fillettes devenir de plus en plus silencieuse. Son visage délicat s’amincissait et ses yeux trahissaient le chagrin que taisaient ses lèvres. La mère avait cru tout d’abord que c’était la tristesse causée par la mort du père qui avait provoqué cet étrange changement d’attitude; mais ensuite, elle devina qu’il devait y avoir une autre cause à ses souffrances. Un matin donc, à l’issue de la messe du dimanche, elle demanda à la fillette ce qui lui pesait tant.

– Je ne puis pas te le dire ! répondit Marietta et ses yeux se remplirent de larmes. J’ai promis à Angelo de ne pas te le dire.

– Mais pourquoi donc, mon enfant ? demanda la maman, avec étonnement. Comment peux-tu avoir un secret pour ta maman ?

– Nous ne voudrions pas te faire de peine, répondit la fillette. Cela ne ferait que t’attrister, si je te le disais.

– Allons, faut-il que je te commande de me le dire ?

– Ah ! maman, gémit l’enfant, c’est tout simplement qu’Angelo et moi nous voudrions tellement faire notre première communion. Mais je le sais bien, nous sommes trop pauvres !

Pendant quelques minutes, la maman regarda fixement devant elle, d’un air las. Puis elle dit à voix basse:

– Trop pauvres ! Tu as bien raison ! Même pour les dons du ciel, nous sommes trop pauvres !

– Maman ! reprit l'enfant, est-ce que Notre-Seigneur n'a pas appelé à lui les pauvres ? Aujourd'hui encore, j'ai entendu à l'église ce qu'il a dit : «Venez à moi, vous tous qui êtes las et accablés !» C'est bien ce qu'a dit Monsieur le Curé. Tu ne l'as donc pas entendu ?

– C'est vrai, tu as raison ! fit Assunta.

– Et les enfants eux aussi, Il les a appelés à Lui, continua Marietta, tandis qu'une tendre et délicate rougeur colorait ses joues. «Laissez venir à moi les petits enfants et ne les écarterez pas !» C'est ce qu'il a dit, tu me l'as raconté toi-même bien souvent.

– Oui, mon enfant, c'est ce qu'il a dit !

– Alors, il m'appelle moi aussi et personne n'a le droit de m'écarter ! dit Marietta avec vivacité.

– Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! soupira Assunta. Comment pourras-tu recevoir Notre-Seigneur, si tu ne sais rien, mon petit cœur ? Tu ne sais pas lire. Nous n'avons pas d'argent pour te faire faire une robe, acheter les souliers et le voile. Tu n'as pas non plus une seule minute de loisir, tellement tu as déjà de travail, ma pauvre chère enfant !

– Hélas ! je ne pourrai donc jamais communier ! Mais je ne puis plus vivre sans Jésus ! s'écria Marietta avec un gros sanglot. Assunta la prit dans ses bras et se mit à soupirer, en fondant en larmes elle aussi.

– Que peut faire ta pauvre maman si éprouvée, mon petit cœur ? Je ne puis même pas t'envoyer à l'école. J'en suis réduite à te voir grandir comme une petite bête.

Voyant pleurer sa maman, Marietta s'essuya les yeux et dit :

– Nous n'en parlerons plus : je savais bien que cela te ferait de la peine. Mais, le dimanche suivant, elle prit son courage à deux

main, et, après la messe, se rendit à la sacristie pour confier sa peine à don Paliani.

– Je désire tellement communier, dit-elle, en regardant le prêtre de ses profonds yeux bruns. Mais nous sommes pauvres. Maman ne peut pas nous acheter de chaussures ni de vêtements, à Angelo et à moi. Vous avez pourtant bien dit vous-même que Notre-Seigneur appelle à Lui tous ceux qui sont las et accablés et qu’il a aussi appelé les enfants.

– C’est vrai, c’est vrai ! dit le vieux curé, en considérant avec bienveillance l’enfant qui le suppliait. Mais quand les enfants viennent faire leur première communion, il faut qu’ils s’approchent de la sainte Table dans une tenue décente. Ce n’est pas possible autrement. Il ne convient pas que l’on se présente en habits de tous les jours. Le Seigneur lui-même a bien chassé de la salle du banquet l’insolent qui n’avait pas la robe nuptiale.

– Oh ! monsieur le Curé, par ces paroles, c’est la robe de la grâce qu’Il a voulu dire, répliqua vivement Marietta.

– Tu sais cela ? dit avec étonnement don Paliani.

– Maman me l’a déjà appris, fit l’enfant, et vous-même en avez souvent parlé dans vos sermons.

– Oh ! tu es bien attentive à l’église !

– Mais oui ! Je crois que je pourrais encore vous répéter exactement votre sermon de dimanche dernier.

– Je serais bien curieux de voir si tu en es capable ! dit le prêtre avec un sourire. Allons, commence !

Quel ne fut pas son étonnement, quand l’enfant put lui répéter non seulement les grandes lignes, mais des passages entiers, mot à mot.

– Oui, c’est vraiment très bien ! dit-il en complimentant l’enfant,

quand elle se tut, toute rouge. Je ne me serais pas douté que j'avais des auditeurs aussi attentifs.

– Notre maman nous fait dire chaque dimanche, à Angelo et à moi, ce que nous avons retenu du sermon. Il s'agit de faire attention. Je voudrais encore ajouter quelque chose, mais je me demande si ce n'est pas déplacé, dit avec hésitation Marietta.

– Dis-le tout simplement ! répliqua le prêtre, d'un ton encourageant. Ce ne doit pas être quelque chose de mal.

– Quand le Sauveur a appelé les enfants, est-ce qu'Il a dit: allez d'abord chez vous; apprenez à lire et à écrire; mettez un costume et des souliers neufs, un voile blanc, puis prenez un cierge et venez à moi ?

– Hé ! tu es une petite maligne ! dit le prêtre un peu interloqué. Mais tu as raison, Il n'a pas dit cela. Aussi je te promets que tu ne seras pas laissée de côté, parce que tu es pauvre. Je parlerai à ta maman. Allons, va-t-en, petit docteur de la Loi ! Avec tes questions tu ferais perdre son latin à un vieux curé.

– Excusez-moi, si j'ai dit quelque chose de mal ! fit l'enfant en tendant la main au curé.

– Non, non c'était très bien ! dit don Paliani. Je vais y réfléchir sérieusement ! Allons, va-t-en et salue bien ta maman !

– Et mon papa, non ? car je vais aussi au cimetière.

– Mais oui, ton papa aussi ! Le prêtre suivit longtemps des yeux la fillette qui se rendait en hâte au cimetière. Certes, c'était une enfant de la grâce. Comme le Sauveur devait l'aimer ! Non, rien ne devait désormais la séparer de Lui : c'est le serment qu'à cet instant se fit le prêtre.

Tandis que don Paliani en était encore à se demander comment il pourrait aider la fillette, le Seigneur lui-même écartait de la route les premiers obstacles. En sortant de la cure, Marietta s'était rendue

directement sur la tombe de son père et confiait au mort toute la détresse et toutes les aspirations de son cœur, dans un dialogue si sincère qu'elle se mit, sans s'en rendre compte, à parler à haute voix.

«A toi, cher papa, je puis bien dire que je voudrais aller à Jésus, s'écria-t-elle avec ferveur. Je ne veux pas faire davantage de peine à maman. Mais toi, il faut que tu le saches. Tu es certainement dans la gloire céleste, tout près de Notre-Seigneur. Dis-lui donc que je voudrais aller à Lui. Je voudrais communier et, si c'est impossible, je voudrais aller au ciel, pour être près de Jésus.»

Une main se posa alors doucement sur l'épaule de Marietta; elle se retourna et reconnut la femme de chambre de la comtesse Mazzoleni, Madame Elvira, qui lui fit un signe amical en disant :

– Allons, allons, comment une si petite fille peut-elle avoir de si gros chagrins ? mais n'est-tu pas la fillette de Goretti le fermier des Ferriere ? Il me semble t'avoir déjà vue au château, avec ton papa, chez le régisseur.

– Oui, c'est vrai; mais papa est mort ! dit l'enfant, qui refoulait difficilement ses larmes.

– Il est certainement auprès du Bon Dieu; aussi il ne faut pas tant te désoler à son sujet, sinon tu vas lui faire de la peine, dans la gloire du ciel, dit Elvira pour la consoler.

– Hélas ! il n'y a pas que cela, avoua l'enfant. Je voudrais tellement communier et cela m'est impossible, parce que je ne puis apprendre mon catéchisme. Je ne sais pas lire et ma maman ne peut non plus m'acheter une robe de communion.

La femme de chambre réfléchit un instant, puis elle dit :

– Et si nous apprenions ensemble le catéchisme ?

– Vous savez donc lire ?

– Bien sûr ! Et madame la comtesse ne s'opposera pas à ce que tu viennes chez moi de temps en temps.

– Madame la comtesse peut-être, mais en sera-t-il de même avec maman ?

– Tu n’as qu’à le lui demander de tout ton cœur; elle ne te refusera certainement pas cela, dit Elvira d’un ton encourageant.

Quand Marietta rentra à la maison, elle trouva sa maman seule dans la grande chambre. Elle, dont les mains s’affairaient d’ordinaire sans relâche du premier chant du coq jusqu’à la nuit, elle était assise à la table, la tête dans les mains, et, quand la petite entra, Assunta chercha vainement à cacher qu’elle avait pleuré.

Marietta s’approcha, consternée; elle entoura tendrement du bras l’épaule de sa maman et murmura:

– Pourquoi donc es-tu triste, maman ? c’est à cause de papa que tu as pleuré ? Il est au ciel auprès de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge; et il est très heureux. Alors nous ne devons plus pleurer.

– Tu as raison, dit la veuve; mais c’est bien dur de rester toute seule.

– Mais tu n’es pas seule, répliqua l’enfant d’un ton de reproche. Nous sommes avec toi. Bientôt nous serons grands et nous veillerons sur toi. Tu verras la douce vie que tu auras alors.

– Oui, vous êtes là, vous ! dit la maman, en souriant à travers ses larmes.

– Et le Bon Dieu aussi est là. Tu me l’as souvent appris toi-même: c’est là où règne la plus grande détresse que Dieu est le plus proche.

– Je ne veux pas me plaindre, dit la femme. J’ai de bons enfants; j’aime le travail, et tant que nous aurons la santé, cela ira. Mais j’ai de la peine de ne pouvoir combler le désir de ton cœur, Marietta. Nous sommes trop pauvres !

– Oh ! maman, répliqua vivement la fillette, voici ce que j’allais justement te raconter : Madame Elvira du château va m’apprendre le catéchisme; il suffit que j’aïlle la voir de temps en temps. Elle sait lire.

– Et le travail ? Tu as déjà tellement à faire, et depuis que le papa n’est plus parmi nous, il faut bien que nous nous dépêchions tous, et toi aussi.

– Je ferai mon travail, bien sûr, maman, promit Marietta. Je ferai tout ce que tu voudras. Tu n’as qu’à dire. Mais tu verras, je trouverai encore le temps d’aller à la Conca, plusieurs fois par semaine. D’ailleurs il y a toujours des commissions à y faire, je pourrai m’en charger en même temps.

– Alors, nous verrons comment arranger cela ! dit Assunta.

Au même moment, une voiture entraît avec fracas dans la cour, et, quand Marietta se précipita à la porte pour voir qui arrivait, don Paliani descendait justement du véhicule.

Marietta brûlait d’entendre la conversation qu’il tenait avec sa mère. Le cœur lui battait d’une intense émotion, mais elle n’osait écouter. Il ne se passa pas longtemps, avant que la maman ne l’appelât dans la chambre.

– Monsieur le curé veut bien t’accepter parmi les premiers communians, dit Assunta, en introduisant l’enfant.

– Oui, tout est arrangé, ajouta avec vivacité le vieux curé. Elvira t’apprendra le catéchisme. Dorénavant, tu assisteras aussi à la leçon d’instruction religieuse que je fais le dimanche après la messe. Plus tard viendra l’enseignement préparatoire proprement dit, que le Père Girolamo donnera à Nettuno, car les Ferriere y sont rattachées et, comme tu sais bien retenir ce que tu entends, peu importe que tu ne saches pas lire.

– Mais les vêtements, objecta Marietta inquiète ?

– Allons, allons, est-ce qu'on serait un peu vaniteuse ? Un sourire passa sur le noble visage du prêtre. Tranquillise-toi. Je sais bien ce que tu veux dire. On s'occupera de cela aussi; compte là-dessus.

– Et Angelo ? demanda la fillette anxieuse; il lui est tellement difficile de s'absenter de son travail et par suite il ne pourra guère assister au catéchisme.

– Eh bien, je pense qu'au début sa petite sœur pourrait l'instruire. Ce que tu apprendras à la Conca, tu le lui enseigneras. Le dimanche, il vient à la messe, il peut assister au cours d'instruction religieuse, et plus tard, après la récolte, il pourra peut-être se rendre libre une fois ou l'autre, les jours ouvrables. Qu'en pensez-vous, Madame Goretti ?

– Le Bon Dieu arrangera bien tout, soupira la maman; si les enfants réalisent leur saint désir, ce sera ma plus grande joie.

Se confondant en remerciements, elle accompagna le curé à sa voiture. Le cocher brandit son fouet et mit au trot sa haridelle.

– Je crois que c'est papa lui-même qui dans le ciel nous a obtenu du Bon Dieu cette grâce, dit Marietta rayonnante, quand elle se retrouva seule avec sa mère.

– Tu as probablement raison, approuva la veuve. Et maintenant il faut bien vous préparer, toi et Angelo.

– Oui, maman, répondit l'enfant, et une clarté merveilleuse brilla dans son regard.

CHOSSES DU CIEL, CHOSSES DE LA TERRE

L'ardeur de l'été flamboie sur la Conca. Du marais montent des miasmes empoisonnés. Des nuées de moustiques bourdonnent dans l'air éblouissant. La fièvre et les épidémies s'exhalent des Marais Pontins et la clarté du jour semble s'obscurcir sous la sombre menace de la mort. Quiconque en a la possibilité, fuit devant cet été mortel pour chercher l'air pur des montagnes ou la fraîcheur de la côte.

Pourtant, malgré la chaleur écrasante, les fermiers des Ferriere brandissent leurs faux. A grands coups, en prenant loin son élan, Assunta fait siffler le fer étincelant, et, l'un à côté de l'autre, les andains tombent en bruissant. Auprès d'elle, haletant sous l'effort, Angelo essaie de la suivre. Le garçon de douze ans taille déjà comme un homme son étroite route dans le champ d'orge, et il lui faut pourtant rassembler toutes ses forces pour en faire autant que sa mère. Mariano Goretti, âgé de sept ans, lie déjà fort adroitement l'andain et en fait des gerbes. Dans le champ voisin, Serenelli travaille avec son fils Alessandro. De temps en temps, le vieux pousse un juron, quand une pierre arrête l'élan de la faux et l'oblige à aiguïser à nouveau. Il est encore solide et le jeune garçon doit faire effort pour ne pas rester en arrière.

Pendant ce temps, Marietta travaille à la maison, astique et fait la cuisine, lave et raccommode, s'occupe de l'étable et de la basse-

cour, veille sur les deux plus petits et, malgré tout ce travail, elle est gaie et heureuse. Depuis qu'elle sait qu'elle fera bientôt partie des premiers communiant, sa tristesse s'est dissipée. Elle chante et rit, babille avec le bétail, avec ses petits frères et sœurs, sans se donner le moindre instant de répit.

Aujourd'hui pour le repas de midi, c'est des "castagnacci". Le visage brûlant, Marietta est debout devant le fourneau; elle fait frire dans la poêle la pâte qu'elle a préparée avec de la farine de châtaignes et elle entasse de véritables monceaux de petites galettes brunes; car les moissonneurs ont faim. Ah, mon Dieu ! pourvu que le vieux Serenelli soit content !

Voici déjà midi. Dieu soit loué ! La pâte est cuite ! En toute hâte, Marietta met la table autour de laquelle se rassemblent bientôt ceux qui rentrent des champs. Assunta récite pieusement le Benedicite, puis distribue des galettes, aux voisins d'abord, puis à ses enfants, et se sert la dernière. On ne parle pas beaucoup; car tous sont fatigués par la chaleur et le travail. Alessandro Serenelli jette à Marietta un regard reconnaissant.

– Tes castagnacci sont délicieux ! et il fait claquer sa langue en guise de compliment. C'est rare de les trouver aussi croustillants.

La fillette rougit de plaisir, mais aussitôt elle reçoit un méchant camouflet.

Le vieux a trouvé une galette brûlée et il fait la scène habituelle:

– A quoi pensais-tu encore, petite propre à rien ? s'écrie-t-il. Tu en as laissé brûler la moitié.

Assunta remplit à nouveau l'assiette du voisin et veille à ne pas lui donner de galettes brûlées.

– Soyez gentil, papa, dit Alessandro, pour le calmer. A dix ans, Marietta fait déjà bien la cuisine et ce qu'elle ne sait pas encore, elle l'apprendra.

La fillette remercie le jeune garçon d'un regard et continue à manger en silence. Un fois les plats vidés et les grâces dites, les Serenelli rentrent chez eux faire la sieste. On ne peut travailler aux champs sous l'écrasante chaleur de midi.

Les Goretti s'accordent peu de repos. Il reste tellement à faire. C'est dans cette chaleur étouffante que Marietta court à la Conca pour y apprendre le catéchisme avec Elvira.

C'est l'heure bénie après laquelle elle soupire durant tout le jour. La bonne dame instruit l'enfant avec beaucoup d'affabilité et d'amour. Elle répète à sa petite élève chaque réponse du catéchisme, jusqu'à ce qu'elle ne l'oublie plus. En outre, elle sait donner sur tout de si bonnes explications que Marietta ne se lasse pas de l'écouter et que le temps de la leçon passe bien trop vite.

– Aujourd'hui, il faut que tu m'aides un peu dans mon travail ! dit, ce jour là, Elvira. C'est fête au château et il faut que je prépare les robes de soirée pour Madame la comtesse et ses deux filles. Aussi j'ai énormément de travail, mais nous pourrons quand même apprendre tout en travaillant.

– Mais oui, je vais vous aider bien volontiers ! murmura la pauvre fille du fermier. Avec une crainte secrète, elle suit la femme de chambre, traverse quelques pièces ornées de précieuses tapisseries de soie et de magnifiques tapis d'Orient, pour arriver enfin dans la garde-robe, où Elvira ouvre une des grandes armoires à glace en acajou. Pour la petite Marietta c'est comme si une fée bienfaisante l'avait transportée dans un monde de rêve, lointain, merveilleux, et quand la femme de chambre déploie l'un après l'autre, sur une vaste table, les somptueux vêtements la pauvre enfant écarquille les yeux de surprise et de bonheur.

Elle passe une main craintive sur la soie chatoyante, sur le velours à reflets sombres des robes précieuses, fort embarrassée pour attribuer à l'une d'entre elles le prix de beauté.

– Regarde, mon petit cœur, dit Elvira, regarde cette robe rouge, en soie de Florence, c'est celle que portait la comtesse, quand elle assista pour la première fois à une fête de la cour, au château royal.

– Mon Dieu, que c'est beau ! s'écrie l'enfant émerveillée. Et les lourdes broderies d'or sont sans doute très, très précieuses ?

– Oui, certes ! La plus célèbre brodeuse de Rome y a travaillé tout un mois... Mais apprenons le catéchisme. Allons, quels sont les effets de la grâce sanctifiante ?

– La grâce sanctifiante nous fait enfants de Dieu et héritiers du ciel, récita Marietta, après une courte hésitation. C'est la vie surnaturelle de l'âme. Le Christ l'appelle la robe nuptiale, sans laquelle personne n'est admis au céleste banquet... Oh Madame Elvira, regardez donc cette robe de soie violette avec des épis d'argent ! Mon Dieu, elle est encore plus belle que la robe en soie de Florence !

– C'est celle que portait la comtesse à un grand bal de la noblesse à Naples... Mais dis-moi, quand le Seigneur a-t-il paré ton âme de la robe de la grâce sanctifiante ?

– Au baptême, Madame Elvira, répondit l'enfant... Oh ! celle-là, Madame Elvira, cette robe bleu ciel avec des étoiles d'or ! La très Sainte Vierge dans le ciel n'en saurait porter de plus belle !

– La grâce sanctifiante est un vêtement bien plus précieux encore, fit remarquer Elvira.

– Oui, c'est vrai, c'est vrai ! dit Marietta, mais elle ne put empêcher son regard de s'arrêter sur une robe particulièrement belle; elle était de soie blanche comme neige, brodée de lis d'argent. Des deux mains, l'enfant pressait son cœur palpitant devant cette magnificence féerique.

– Que c'est beau ! Que c'est beau ! ne cessait-elle de balbutier.

–C'est celle que portait, l'an dernier, la plus jeune des comtesses

costumée en Blanche-Neige. La comtesse conserve cette robe comme une chose très précieuse, parce que, peu après, la pauvre enfant est morte d'une pneumonie. Elle a fait enterrer la morte en un cercueil de verre dans la chapelle du château.

– Comme dans un conte de fées, dit Mariette, les yeux brillants. Elle devait avoir mon âge, quand elle portait cette robe.

– Oui, tu as raison : elle avait dix ans comme toi. Elle a encore communié sur son lit de mort, et Notre-Seigneur lui a donné une robe nuptiale bien plus précieuse que celle-ci.

– Je crois presque qu'elle m'irait ! dit la fillette en suppliant du regard la femme de chambre.

– Peut-être bien ! Faut-il te l'essayer ? Ce disant, elle prit la magnifique robe de conte de fées et la fit glisser sur les épaules de l'enfant rayonnante.

– Cette couronne de fleurs blanches va avec la robe. Je la pose sur tes cheveux. Mon Dieu, que tu es belle ! Tu ressembles à la petite comtesse Elisa, mais elle avait les cheveux plus foncés que toi.

– Oh ! elle était certainement mille fois plus belle que moi ! répondit la fille du fermier.

– Regarde-toi dans la glace ! minauda la femme de chambre, qui paraissait elle aussi avoir oublié complètement la leçon de catéchisme. Quand Marietta se vit dans la clarté de la glace, il lui échappa une légère exclamation de ravissement. C'était pour elle une sorte de prodige et elle ne pouvait se rassasier de contempler toute cette magnificence. Elle se tournait et se retournait, s'inclinait et riait, passait la main sur une bouclette brune, ajustait un pli, sans remarquer que la porte s'ouvrait et qu'entrait une dame pâle, vêtue de noir, qui s'arrêta, stupéfaite, en apercevant l'enfant.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, Elisa, mon Elisa !

– Madame la comtesse ! souffla rapidement Elvira à l’oreille de la fillette. Marietta se détourna toute confuse et son frais minois rougit de honte.

– C’est Marietta, ma petite élève ! dit la femme de chambre un peu embarrassée. Je vous en ai déjà parlé, Madame la comtesse. Je lui apprends le catéchisme. Excusez-moi, je vous prie...

– Mais c’est très bien, ma chère ! protesta la comtesse, tandis que le premier étonnement faisait place à un discret et douloureux sourire. A la vue de la charmante enfant qui, dans sa confusion, ne savait où tourner ses regards, elle ne pouvait se montrer sévère.

– Donne-moi la main, ma petite, et n’aie pas peur, dit-elle aimablement. Un instant j’ai cru revoir ma pauvre Elisa dans sa robe de conte de fées. Mais à toi aussi, elle va admirablement !

– Je voulais simplement l’essayer un instant, balbutia Marietta, ce n’est pas bien sans doute. Mais ce n’est pas la faute de Madame Elvira. Elle a seulement voulu me faire plaisir.

– Oh ! tu n’as pas besoin de t’excuser, dit la noble dame. Si tu étais un peu plus brune, tu ressemblerais beaucoup à ma pauvre Elisa. Certes, la robe est très belle. Mais la petite Marietta ne doit pas oublier que le Sauveur, en venant en nous, revêt notre âme d’une robe bien plus belle encore. Il ne faut pas trop s’enorgueillir des parures de la terre.”

Marietta ne savait que dire. Elle n’osait enlever la robe en présence de la Comtesse et pourtant elle aurait payé cher pour être devant elle dans ses modestes habits de tous les jours. Elle fut heureuse quand la grande dame dit en se tournant vers Elvira :

– Vous savez que c’est le premier bal auquel j’assiste depuis la mort de mon enfant. Aujourd’hui encore, je ne le ferais pas si mes obligations mondaines ne m’y astreignaient. Trouvez quelque chose qui convienne à cette fête, mais qui s’harmonise aussi avec le deuil que je continue de porter dans mon cœur. Je suis une pauvre femme.

– Une pauvre femme, se demandait Marietta, longtemps après que les portes se furent refermées derrière la comtesse. Celle qui possédait tant de robes magnifiques, d'un si grand prix, ce serait une pauvre femme ! C'était inconcevable ! Sa maman, oui, c'était une pauvre femme, parce qu'à l'automne il lui serait difficile de payer le fermage et parce que la mort l'avait si prématurément séparée de leur père. Mais la comtesse ? Pourquoi s'appelle-t-elle pauvre ? se demandait Marietta, pleine d'un étonnement incrédule, quand la comtesse eut quitté la pièce.

– Hélas ! ceux qui habitent dans des châteaux ne sont pas tous heureux ! soupira Elvira.

Marietta avait l'habitude de répéter chaque soir à son frère Angelo ce qu'elle avait appris elle-même auprès d'Elvira. Souvent le pauvre garçon, qui travaillait bien au-delà de ses forces, s'endormait presque, au cours de la leçon; mais pour ne pas contrister sa sœur chérie, il se donnait vraiment de la peine pour tout retenir. Ce jour-là, Marietta n'eut que peu de choses à lui dire.

– Madame la comtesse a des robes comme une princesse des contes de fées, dit-elle.

– Les robes de la comtesse ne m'intéressent pas, répondit en riant le garçon. A part cela, tu n'as rien appris ? Dans ce cas, nous pouvons aller dormir.

LE FERMAGE

C'était la saison où faux et faucilles se reposaient. La récolte était rentrée. Sur l'aire s'était tu le bruit des battages. L'été avait apporté une abondante bénédiction. Mais pour la veuve Goretti ce n'était pas la fin des soucis. On avait récolté trois cents quintaux de céréales et soixante-neuf de fèves que l'on avait vendus aux marchands, sauf ce qui était nécessaire à la consommation familiale.

On aurait pu se montrer satisfait de ce résultat, n'eussent été les dettes causées par la maladie et la mort du père. Mais quand on eut payé le médecin, le pharmacien, le menuisier qui avait fait le cercueil et le fossoyeur, le reste ne suffisait plus à payer le fermage.

Toute triste, Assunta était assise, un soir, dans la grande salle et elle considérait le petit tas de pièces d'argent, produit de son travail surhumain.

– Il n'y a pas assez, maman ? demanda Angelo, qui était debout derrière elle et regardait par dessus son épaule.

– Non, mon petit, soupira la femme. Il nous manque quinze lires pour l'échéance.

– Dans ce cas, je préfère ne pas porter le fermage au château, grommela le garçon de douze ans, le front barré d'un pli dur. Je ne saurais avaler ce que va dire le régisseur.

– C'est bien, c'est bien, je porterai l'argent moi-même, répondit la maman. On tiendra compte au château de ce qu'il nous a fallu

conduire le père au cimetière.

– Mais peut-être aussi que Monsieur le régisseur dira : il est bien évident que sans homme vous ne pouvez exploiter la ferme; il nous faudra la louer à nouveau ! Non, je ne porterai pas le fermage.

– Je puis bien le porter ! proposa Marietta qui avait écouté, le cœur serré, ce triste dialogue. Il faut que j'aille demain au catéchisme. En même temps je puis bien payer le fermage.

– Non, non, c'est impossible, dit la mère en secouant la tête. Si nous avons réuni toute la somme, tu aurais pu le faire. Mais, dans ces conditions, il faut que j'aille moi-même parler au régisseur.

– Mais je pense que, si nous le sollicitons de Madame la comtesse, elle nous ferait peut-être grâce de ce que nous ne pouvons payer. C'est une si bonne dame !

– Jamais ! intervint Angelo avec sa fierté de jeune garçon. Il ne faut pas qu'au château on nous prenne pour des mendiants. Le comte recevra la somme entière, même s'il le faut avec les intérêts ! Il nous reste encore notre bétail: nous pouvons vendre du lait, des œufs et des volailles. Nous trouverons bien ces quinze misérables lires.

– C'est plus d'argent que tu ne penses soupira la maman.

– Bon, répondit le garçon, d'un air décidé. Pour le moment, il n'y a pas ici tellement de travail ! Je vais aller au moulin aider le meunier.

– Mon Dieu, tu travailles déjà bien au-delà de tes forces. Tu n'arriveras pas à porter les gros sacs !

– C'est ce qu'on verra ! Demain, j'irai au moulin ! répliqua le garçon.

– Le suprême désir de votre père était que nous retournions dans la Marche à Corinaldo, reprit Assunta au bout d'un instant. Il a jugé que c'était préférable, à cause du marais. Mais, chaque fois que j'y

réfléchis, j'ai idée qu'il a pensé à autre chose et pas seulement au marais ! Mais, pour le moment, il nous est impossible de retourner dans notre pays. Nous serions réduits à la mendicité.

– Notre père n'aimait pas les Serenelli ! dit le garçon, d'un air grave. C'est étrange, lui qui n'a jamais dit ou pensé du mal de personne, il a toujours exigé que nous n'ayons avec eux que les rapports indispensables.

– C'est vrai, dit la femme. Le vieux, hélas ! est bien souvent ivre; alors il jure et fait du vacarme. Mais, au jeune, on ne peut rien reprocher. Il ne boit ni ne jure, va chaque dimanche à la messe malgré la distance, communie tous les deux mois et récite tous les soirs le chapelet avec nous. De plus, il est poli et travailleur.

– Pourtant je ne l'aime pas ! grommela Angelo. Ce n'est pas un honnête garçon !

– Qu'avez-vous à lui reprocher ? dit Marietta, prenant sa défense. Il est toujours aimable avec moi et m'aide volontiers quand il le peut.

– Justement, je ne veux pas qu'il soit aimable avec toi ! s'écria le garçon. Tu entends, je ne veux pas !

– Allons, Angelo, dit Assunta, reprenant son fils, et, stupéfaite, elle considéra le visage de son aîné, rouge de colère. Comment peux-tu dire cela ? Tu es injuste envers lui.

– Non, non, maman, dit Angelo qui arrivait à grand-peine à se dominer. Je ne suis pas injuste envers lui et peut-être que vous le reconnaîtrez vous aussi un jour. Toujours très excité, il se tourna vers la porte : je vais à l'écurie !

– Que peut-il bien avoir ? demanda la maman en hochant la tête. Dès qu'on parle d'Alessandro, il se met en colère.

– Il se trompe certainement ! dit la fillette, et elle reprit son tricot

qu'elle avait abandonné. Assunta serra soigneusement l'argent dans une bourse de cuir.

– Ce qui me fait le plus de peine, c'est que nous ne pouvons même pas faire dire une messe pour l'âme de votre père, soupira-t-elle en pensant de nouveau à sa pauvreté.

– Nous prions d'autant plus pour lui, dit Marietta à voix basse. Pendant ce temps, Angelo donnait le fourrage aux bœufs et aux vaches. «C'est quand même un mauvais garçon ! grommelait-il entre ses dents. Ce n'est pas pour rien que le père m'a chargé de veiller sur Marietta. Allons, j'ouvrirai l'œil.»

Le lendemain, Marietta accompagna sa maman dans sa pénible démarche, au château du comte.

– Je vais avec toi ! dit-elle, quand Assunta pénétra avec un gros soupir dans l'appartement du régisseur, à l'entrée du parc. C'est à peine si le régisseur leva les yeux de ses paperasses. Il avait l'habitude de faire attendre les fermiers pour leur donner ainsi une haute idée de l'importance de sa charge. C'était le type du gratte-papier, nez pointu, regard perçant derrière des lunettes à monture de nickel, visage ridé, fané. Mariette avait vu un jour, à la foire de Nettuno, un théâtre de marionnettes. Et là, avait paru sur la scène un secrétaire qui ressemblait au régisseur, comme deux gouttes d'eau. Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Indigné, le régisseur du comte leva les yeux de ses paperasses et, hochant la tête, dévisagea la petite sotte qui avait osé troubler la sainte tranquillité de son bureau. Puis il posa enfin son porte-plume et demanda à la femme ce qu'elle désirait :

– J'apporte le fermage des Goretti des Ferriere ! lui répondit la paysanne.

– Bon, bon, fit l'intendant en toussotant et il feuilleta une liasse de papiers. Goretti, oui voilà. Comptez l'argent sur la table.

Assunta délia la bourse et empila soigneusement les pièces les

unes sur les autres.

– Hélas ! il manque encore quinze lires, dit-elle enfin. J’espère pouvoir les apporter bientôt.

– Il manque quinze lires ? s’écria le régisseur. J’ai sans doute mal entendu ?

– Si, vous avez fort bien entendu ! répliqua la paysanne, que l’exaspération du régisseur rendait encore plus calme. Il manque bien quinze lires. Mais vous savez sans doute que mon mari est mort récemment; les frais ont été considérables et nous avons fait des dettes.

– Comment puis-je savoir que votre mari est mort ? dit le secrétaire d’un ton méprisant. Il faut que je le vérifie d’abord dans votre dossier. C’est vrai, en effet; Luigi Goretti est mort, il y a deux mois. Mais c’est moi peut-être qui l’ai fait mourir ? Hein ? ou le comte qui l’a tué ? Qu’y pouvons-nous ? Vous n’avez qu’à payer le fermage; et si vous ne complétez pas, je me verrai obligé de vous retirer la ferme immédiatement. Vous comprenez, Madame Goretti ?

– Bien sûr, vous parlez assez haut ! dit la fermière avec un douloureux sourire; mais le régisseur ne goûtait pas la plaisanterie.

– C’est comme cela que vous venez me trouver, dit-il, écumant de rage, vous voulez faire avec moi de stupides plaisanteries et cette petite drôlesse a trouvé le moyen de rire. Le fermage, on ne peut pas le payer. Mais se moquer d’un employé du comte, c’est bien digne de mendiants ! Sa voix tremblait d’indignation. Assunta lui dit alors :

– Monsieur, vous vous trompez ! Nous ne sommes pas des mendiants. Nous avons tous travaillé durement. La petite Marietta elle-même a déjà les mains usées par le travail. Nous étions loin d’avoir l’intention de vous blesser de quelque manière. Mais personne n’a le droit de nous appeler mendiants. Vous recevrez, dès

que possible, le solde du fermage. Et maintenant, donnez-nous un reçu pour la somme versée, car nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps dans votre travail.

Furieux, le régisseur établit la quittance demandée et, sans dire un mot, tendit la feuille à la paysanne. Il ne répondit à son salut que par un grognement courroucé.

– Pauvre maman ! dit Marietta, quand elles furent dehors. J’ai bien de la peine d’avoir ri, mais je n’ai pas pu m’empêcher de penser au greffier du théâtre de marionnettes. Il avait exactement le même nez pointu et des lunettes à cheval par dessus.

– Il ne faut se moquer de personne, Marietta ! répondit la maman d’un ton sévère. Mais, quand quelqu’un fait son devoir et travaille autant qu’il peut, personne n’a le droit de l’insulter, même s’il lui arrive d’avoir une dette de quelques lires.

Puis elle fit un signe de tête à sa fille et prit le chemin du retour, tandis que Marietta traversait le magnifique parc pour se rendre au château à sa leçon de catéchisme.

– Eh bien, tu as quelque chose ? demande Elvira, en voyant le minois tout rouge de sa petite élève. Marietta avoua en hésitant l’altercation avec le régisseur.

– Le régisseur est malheureux, dit la femme avec un sourire. Sa femme est méchante et il n’a pas la parole chez lui. Aussi il décharge parfois sa bile sur les étrangers. Il n’a certainement pas de si mauvaises intentions.

– Est-ce qu’elle le bat ? demanda Marietta avec compassion.

– Qui ?

– Pardi, sa méchante femme ?

– Je crois bien, dit en riant Elvira.

– Si je me marie un jour, je ne battrai pas mon mari, dit l’enfant d’un ton décidé.

– Voyez-vous ça; cette gamine pense déjà à se marier !

– Je ne sais pas encore très bien si je me marierai, répliqua la fillette, pensive. Si je ne puis pas trouver un mari qui soit aussi bon qu’était mon cher papa, je ne me marierai pas

– Allons, viens, petite impertinente ! Apprenons le catéchisme, dit en riant Elvira. Quand, une heure plus tard, Marietta prit congé d’elle, la femme de chambre lui dit :

– Je parlerai à Madame la comtesse, et certainement le régisseur tirera un grand trait sur les quinze lires que vous devez encore. La comtesse Mazzoleni est si bonne !

– Oh, ne faites pas cela ! supplia la fillette. Vous ne connaissez pas ma maman. Cela ne lui plairait pas du tout. Ce qu’elle doit, elle tient à le payer.

– On pourrait t’envier ta mère ! dit la femme de chambre, rêveuse.

– Oui, elle est bonne et je l’aime beaucoup ! fit la fillette; puis elle remercia de la leçon et partit.

UNE RUDE PASSE D'ARMES

Durant tout l'automne, Angelo travailla au moulin. On y était très content du robuste garçon, qui tenait la place d'un domestique et se contentait d'un modeste salaire. Souvent, le soir, il était pour ainsi dire rompu, sous le trop lourd fardeau que lui imposait sa double tâche, à la maison et au moulin. Mais lorsqu'il aligna sur la table, devant sa mère, les quinze lires manquantes, ses yeux brillaient de fierté et de joie.

– Je te remercie de tout cœur, mon fils, dit la paysanne émue; désormais tu n'as plus besoin de tant te fatiguer.

– Il faut que je continue encore un moment, répondit Angelo, pensif. Maintenant je vais faire des économies pour mon habit de première communion. Le meunier consent à m'employer encore tout l'hiver.

– Mais le catéchisme ? objecta Marietta.

– Tu y vas, et ensuite tu me l'apprends ! répliqua son frère. J'y assiste le dimanche et don Paliano lui-même a dit que j'en sais autant que les autres, du moins autant que les garçons. Mais demain, je t'accompagne à la Conca. Je veux verser moi-même les quinze lires. Je veux les faire sonner sur la table du régisseur, au point de faire danser son encrier.

– Non, je ne veux pas ! protesta Assunta. Le régisseur est un peu exigeant, c'est vrai. Mais, qui sait ? Peut-être a-t-il des chagrins secrets qui l'accablent. Sois aimable avec lui ! Tu entends ? En aucun cas, tu ne dois te montrer mal élevé.

– Je crois que quelqu'un pourrait mettre le feu à la maison en ta présence, tu serais encore aimable avec lui, maman ! dit en riant le jeune garçon. Mais sois tranquille, avec ce vieux gratte-papier je serai encore plus correct qu'il ne mérite.

Le lendemain, Angelo se rendit à la Conca, accompagné de sa petite sœur, qui pénétra avec lui dans le bureau du régisseur. Ce dernier, conformément à ses principes, fit d'abord semblant de ne pas voir les arrivants. Mais Angelo signala bientôt sa présence: il toussait aussi fort qu'il pouvait.

– Eh bien, on n'a pas le temps ? grogna le régisseur, en poussant ses lunettes sur son front et en jetant un regard oblique au frère et à la sœur.

– Cela dépend de ce que signifie «on», répliqua Angelo. Si c'est à moi que vous pensez, je vous dirai seulement qu'un paysan n'a jamais le temps de faire le pied de grue.

– Un paysan ? ricana le régisseur. «On» est déjà un paysan Je croyais qu' «on» n'était encore qu'un blanc-bec.

– Et l' «on» est pourtant un paysan. Et c'est pourquoi «on» n'a pas le temps d'attendre. D'ailleurs, je pense qu'à vous aussi, il vous tarde de toucher le fermage.

– Mais enfin, qui est-«on» ? demanda l'autre qui avait repris son porte-plume et griffonnait son papier.

– «On» est le fils de la fermière Goretti des Ferriere et «on» voudrait payer le solde du fermage. Et si, aujourd'hui, vous n'êtes pas pressé, nous, par contre, nous le sommes beaucoup. Là-dessus, Angelo tira la bourse de cuir, compta les quinze pièces d'argent sur la table et demanda un reçu.

– Ah oui, Goretti, fit le régisseur qui se souvenait; il feuilleta son grand livre et y fit une remarque. Naturellement, Goretti! c'est bien ta sœur, le petit crapaud qui aime à se moquer des gens sérieux.

Le régisseur jeta un regard réprobateur sur la fillette qui, honteuse, baissait les yeux à terre. Angelo avait déjà une réponse énergique sur les lèvres, mais du regard et de la main, Marietta le pria de se taire et de ne pas exciter davantage le vieillard.

– Allons, un reçu, s’il vous plaît !

La plume du régisseur crissa sur le papier, puis il tendit le reçu demandé et dit avec un sourire ironique :

– Lis-le bien, mon garçon, pour vérifier si c’est juste!

– Les chiffres sont justes, fit Angelo; il plia le reçu et le mit dans sa poche. Le reste, je ne sais pas le lire.

– C’est cela, mais «on» n’en sait que mieux parler, dit le vieux, d’un air triomphant.

– Pas seulement parler, monsieur le régisseur, mais aussi travailler, dit Angelo avec calme. Et en fin de compte, ici au château, vous vivez tous du travail de vos fermiers.

– Allez-vous en ! s’écria avec colère le régisseur, dont l’émotion faisait trembler la petite moustache.

– Tu as été bien insolent, Angelo, dit Marietta, quand ils furent sortis. Si maman le savait, elle te gronderait certainement.

– Je ne puis supporter les gens qui méprisent les autres, uniquement parce qu’ils manient une fourche à fumier et non un porte-plume, grommela Angelo avec entêtement. D’ailleurs, je n’avais pas l’intention de le blesser et je m’étais promis de ne rien dire qui puisse le froisser. Mais une parole est bien vite lâchée.

– Je sais que tu ne l’as pas fait méchamment ! dit sa sœur pour le rassurer. Et maintenant, allons ensemble chez dame Elvira. Elle veut se rendre compte si tu as bien tout appris.

– C’est bien vrai ? demanda Angelo, soudainement intimidé.

– Oui, c’est bien vrai, fit Marietta d’un ton catégorique.

– Eh bien, dans ce cas, à la garde de Dieu !

Embarrassé, le garçon tournait sa casquette dans ses mains calleuses, quand il fut devant la femme de chambre de la comtesse.

– Alors, c'est Angelo, dit en souriant Elvira. Marietta m'a déjà beaucoup parlé de toi. Je suis très heureuse que vous puissiez tous deux recevoir Notre-Seigneur pour la première fois. Vous n'avez qu'à vous bien préparer. De la première communion et de la dernière dépend souvent le bonheur en ce monde et en l'autre. Mais asseyez-vous donc. Je vais vous interroger en même temps. Dis moi donc, Angelo, quand est-ce qu'on commet un péché ?

Le garçon ne réfléchit que quelques instants, puis la réponse jaillit, comme une balle de pistolet :

– On commet un péché, quand on transgresse un commandement de Dieu avec connaissance et consentement. Marietta ne put retenir un soupir de soulagement, quand elle entendit son frère répondre aussi rapidement.

Puis les questions se firent de plus en plus difficiles.

– Comment s'appelle la triple concupiscence qui nous porte au mal ? Angelo para encore ce coup.

– C'est la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie, claironna-t-il. En garde, mon garçon ! voici que, tel un coup d'épée, part déjà cette nouvelle question :

– Quand est-ce que la tentation devient péché ? Et de nouveau, la parade :

– C'est quand nous consentons, que la tentation devient péché. Et le cliquetis des lames qui se croisent :

– Que faut-il faire pour triompher de la tentation ?

– Il faut veiller, prier et lui résister à ses débuts. Le Seigneur dit : «Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation». Les yeux

brillants, le garçon affrontait cette rude passe d'armes. Dans l'ardeur de la lutte, il s'était dressé et se tenait debout, un peu penché, devant l'examinatrice, comme s'il eût voulu lire sur ses lèvres chaque question, avant qu'elle l'eût complètement formulée, tel un escrimeur qui prévoit un coup afin de riposter par une parade rapide comme l'éclair.

Dame Elvira s'arrêta. Le garçon avait magnifiquement subi son examen et fort bien répondu à toutes les questions.

– C'est très bien, dit-elle en félicitant le jeune garçon. Vous avez parfaitement appris tous les deux.

– Marietta m'a tout répété, jusqu'à ce que je l'aie dans la tête, avoua le garçon.

– Dans ce cas, il faut que je fasse un compliment tout spécial à la petite maîtresse, dit en souriant la femme de chambre.

La fillette rougit de fierté. C'est avec une secrète anxiété, puis une confiance croissante et enfin un vrai sentiment de triomphe qu'elle avait suivi le duel. Ses lèvres articulaient chaque réponse que faisait son frère, mais elle reconnut, tout heureuse, qu'elle n'aurait pas mieux répondu.

Quand ils furent tous deux sur le chemin du retour, Marietta serra fortement la main de son frère et lui dit :

– Je suis très heureuse que tu aies si parfaitement répondu à toutes les questions.

– Oh, ce n'était pas bien difficile, répliqua le garçon, joyeux. Tu m'as tout répété tant de fois que même un perroquet aurait pu le retenir. Marietta ne put s'empêcher de rire et, après avoir fait tous deux au cimetière une prière pour leur père, ils s'en allèrent joyeusement à la maison. Peu avant d'arriver à la ferme, Angelo dit en riant :

– Tu sais, si elle m'avait demandé ce que c'est que la triple concupiscence, la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie, je n'aurais pas pu répondre grand-chose. Tu sais bien ce que c'est toi ?

– Pas très bien, moi non plus, avoua la petite maîtresse, un peu confuse.

– Le sais-tu à peu près ? Est-ce que tu le sais à peu près ? insista impitoyablement son frère. Tu vois, tu ne le sais pas à peu près, toi non plus. Mais moi, je le sais, au moins à peu près.

– Alors, qu'est que la concupiscence des yeux ?

– C'est quand on veut aller voir tous les cirques.

– Et la concupiscence de la chair ?

– C'est le plus facile. Quand on mange des macaronis et qu'on veut encore de la saucisse, c'est la concupiscence de la chair.

– Tu crois que c'est bien cela, dit Marietta, hésitant.

– Mais oui, c'est clair.

– Et maintenant, qu'est-ce que l'orgueil de la vie ?

– C'est le cas du régisseur qui se prend pour le comte et croit qu'un fermier n'est même pas un homme.

– Ah oui, soupira Marietta. Je n'ai peut-être pas la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, mais la concupiscence de la chair, je l'ai souvent, car un morceau de saucisse avec du macaroni, c'est bien bon !

– Allons, console-toi; j'ai souvent aussi la concupiscence de la chair, dit Angelo pour calmer les inquiétudes de conscience de sa petite sœur. Ce n'est parfois que le désir d'un morceau de rôti de mouton.

Les deux anges gardiens, qui accompagnaient le frère et la sœur, durent avoir un petit sourire, devant cette charmante innocence,

autant du moins qu'un pur esprit peut sourire. Non, les enfants ne savaient pas encore grand-chose de la corruption du péché. La fillette, certainement pas. Le garçon ? Son cœur pur en avait bien quelque idée et sa fierté d'enfant se cabrait même inconsciemment devant toute impureté. Mais surtout, il considérait comme sa tâche la plus sacrée de préserver de tout mal sa petite sœur.

NUIT DE VEILLE

L'automne passa; avec l'hiver apparut dans le village sans Bon Dieu le sombre spectre de la misère. D'étable en étable se répandit une terrible épizootie et plusieurs pauvres paysans perdirent jusqu'à leur dernière tête de bétail.

Dans la ferme des Goretti aussi, le bétail était malade. Des flocons de bave coulaient des gueules endolories et les pieds enflés, couverts d'abcès, portaient à grand-peine les corps exténués. Toutes les nuits, on veillait les pauvres bêtes pour être prêt à intervenir au moment du plus grand danger. Ce soir là, c'était Angelo qui avait étendu la botte de paille dans un coin de l'étable. Les mains croisées sous la tête, il fixait la lueur vacillante de la lanterne, ou bien il contemplait avec pitié et inquiétude les animaux malades, auxquels il ne pouvait apporter que peu de soulagement. Sans cesse il se levait, essuyait la bave de leurs gueules, enlevait le pus entre les sabots, parlait à l'une ou à l'autre des bêtes malades, étendues sans appétit devant leurs mangeoires pleines. Puis il retournait tristement à sa couche et recommençait à réfléchir.

Mon Dieu, qu'allaient-ils devenir, si le bétail venait à périr ? Ils seraient vraiment réduits à une extrême misère et ils n'auraient plus au printemps qu'à s'atteler eux-mêmes à la charrue. C'était donc pour cela que, des mois durant, on avait tant trimé, qu'on avait économisé centime par centime pour permettre à sa sœur et à lui de faire leur première communion. Hélas ! on n'osait penser à ce qui arriverait si le bétail venait à périr.

Angelo voulut prier, mais il n'arrivait pas à se recueillir : cette inquiétude angoissante ne lui laissait aucun repos. Et pourtant il eût été tellement nécessaire de prier, car, sans l'aide de Dieu, tout désormais était perdu. Ils pourraient s'estimer heureux, s'ils trouvaient à se placer quelque part comme valets ou servantes, lui, sa mère, Marietta, et plus tard les autres.

«Mon Dieu, ne nous as-tu donc pas suffisamment éprouvés ? soupira le garçon. Ne nous as-tu pas déjà pris notre père ? Vas-tu maintenant nous enlever encore notre bétail ? Tu es cependant la bonté et la miséricorde même. Ne nous enlève pas la dernière chose qui nous reste et ne nous jette pas tous dans le malheur !»

Tel un cri, retentit la prière de l'infortuné garçon. Puis ce fut à nouveau le silence, coupé seulement de temps en temps par le beuglement angoissé des bêtes malades. Les Goretti étaient depuis longtemps couchés; seul le vieux Serenelli n'était pas encore rentré. Angelo entendit alors aboyer le chien de garde, mais son cri ne s'adressait pas à un étranger. La porte de la maison s'ouvrit, et des pas lourds retentirent sur le plancher. Pas de doute Giovanni Serenelli rentrait, ivre, comme il en avait pris l'habitude, ces derniers temps, où pourtant on aurait eu toutes les raisons d'économiser jusqu'au dernier centime.

Angelo l'entendit jurer et tempêter parce qu'il ne se retrouvait pas dans l'obscurité. Et voici que la porte de l'écurie s'ouvrit; l'ivrogne s'avavançait en titubant sur le sol de terre battue; il s'arrêta, les yeux hagards, devant le garçon et il bredouilla :

– Tout est bien inutile ! Les bêtes crèveront quand même et nous avec. File dans ton lit. Ce n'est pas la peine de continuer à réciter le chapelet, tu pourras le dire à ta vieille. Tout est inutile. Là-haut, y a pas de Bon Dieu et pas de Sainte Vierge pour s'occuper de nos charognes de bœufs et de vaches. Ah, Ah, Ah !

Avec un éclat de rire dément, il chercha la sortie à tâtons, et, quelques instants plus tard, on l'entendit fermer avec fracas la porte

de sa chambre. Le jeune garçon commença soudain à frissonner et cependant il ne faisait pas froid auprès des bêtes.

Peu après, la porte de l'étable grinça à nouveau. Alessandro Serenelli entra, s'approcha du garçon et grommela :

– Le vieux est encore rentré ivre-mort. Je n'aime pas rester là-bas et voir toute cette misère. Maintenant il en a pour une demi-heure à faire le vacarme, il va boire le reste de sa bouteille de goutte, jusqu'à ce qu'enfin il s'affale dans un coin comme un torchon mouillé. Je vais rester ici pendant ce temps-là. Que font les bêtes ?

– Elle ne sont ni mieux, ni plus mal; il n'y a que la Tachetée qui paraît plus malade, répondit le jeune garçon qui voyait d'un mauvais œil ce tardif visiteur. Son frais visage s'était assombri, à l'arrivée d'Alessandro.

– La meilleure vache à lait, dit le jeune Serenelli. Allons, c'est toujours pareil

– Que veux-tu dire ? demanda Angelo.

– Ce que tu devrais déjà savoir; c'est que là-haut, pour ce qui est du gouvernement du monde, tout ne va pas pour le mieux, dit l'autre avec un rire ironique. Tandis que, nous autres paysans, nous nous éreintons sans rien gagner, les beaux messieurs restent tranquillement assis dans leurs châteaux et se la coulent douce à nos dépens.

– Que vient faire ici le Bon Dieu ? grommela Angelo, en fronçant les sourcils.

– Et bien, Il regarde et ne dit rien; selon toute apparence, Il est pleinement d'accord. Ils se soutiennent tous, les barons, les comtes, les princes, les évêques, les curés et le Bon Dieu aussi.

– Tu blasphèmes ! s'écria Angelo en se dressant sur sa botte de paille.

– Est-ce que tu sais déjà, jeune blanc-bec, ce qui se passe dans le monde, ricana Alessandro, en s'allongeant lui-même sur la couche. Regarde : tu ne sais même pas lire; mais moi, je sais. Voici un journal de Florence. C'est les Nouvelles Indépendantes. Il faudrait que tu lises ceci : «Émancipation de l'esclavage de la morale chrétienne» et cet article «Contre les prêtres entêtés et ennemis du progrès». Alors tu comprendrais pourquoi nous restons dans la bouse, tandis que le beau monde se prélassa dans ses palais, pourquoi les riches mènent la vie à grandes guides tandis que les pauvres crèvent de faim. Attends, voici :

«Les hommes noirs, c'est-à-dire naturellement les prêtres, sont les plus dangereux ennemis du peuple. Ils abrutissent systématiquement les masses, obscurcissent leurs cerveaux par la fumée de l'encens et par leurs sermons, dans lesquels ils consolent les affamés par l'espérance de l'au-delà, pour que les riches puissent encore plus facilement les exploiter». Cela te suffit, ou faut-il en lire davantage ?

– Ce que tu viens de lire n'a pas le sens commun, répondit Angelo irrité. Ce que je sais, c'est que les prêtres sont très bons pour les pauvres. Don Paliano partage jusqu'à son dernier morceau de pain avec ceux qui ont faim et don Signori donnerait aux mendiants sa dernière chemise, si sa gouvernante ne la lui cachait.

– Oui ! ils n'agissent ainsi que pour se faire bien voir du peuple et acquérir de l'influence. Mais quand donc l'un d'eux prêche-t-il contre les riches, comme a fait le Seigneur ? Qui donc dans le clergé a le courage de dire au comte Mazzoleni qu'un chameau passe par le trou de l'aiguille plus facilement qu'un riche ne pénètre au ciel ? Voyons, as-tu déjà entendu dire quelque chose de ce genre à l'église de la Conca, ou de Cisterna, ou de Campomorto ou de Nettuno ? Et le pape non plus à Saint-Pierre n'en souffle le moindre mot. Il devrait commencer par s'appliquer l'évangile, étant donné tout le luxe dans lequel il vit... Maintenant je vais m'en aller. Le vieux a

fini de faire du bruit et ronfle dans un coin. D'ailleurs, c'est bien la seule chose qui reste à un pauvre diable, la goutte et... Allons, tu n'y comprends encore rien ! Bonne nuit ! Réfléchis à ce que je t'ai dit.

Longtemps après que le jeune homme eut quitté l'étable, Angelo continua de regarder fixement devant lui, d'un air sombre. Il se défendait contre cette idée qui lui revenait sans cesse peut-être Alessandro n'avait-il pas tout à fait tort. Était-ce dans l'ordre que, sans rien faire, le riche nage sur terre dans les richesses et les plaisirs, tandis que le paysan s'éreinte jusqu'à la dernière goutte de sang, pour être obligé finalement de s'expatrier dans la misère et la honte, comme cela avait été le cas pour son pauvre père, pourtant si travailleur ? Cela, l'Eglise le voyait et elle se taisait. Était-ce bien vrai ? En fin de compte, Angelo résolut de poser la question à Don Paliano, le dimanche suivant, après le catéchisme. Il serait sans doute à même de lui donner des explications.

Les jours qui suivirent, il se montra étrangement taciturne. Sa mère le regardait avec une secrète inquiétude, craignant qu'il fût malade. Ou bien était-ce l'excès de travail qu'il fournissait ? Le jour, il travaillait à la ferme et au moulin, et, la nuit, bien souvent, il veillait le bétail malade...

– Aujourd'hui, c'est moi qui resterai à l'étable, déclara Assunta, quand le tour de veille revint aux Goretti. Le garçon eut beau affirmer que c'était son affaire et que sa mère était déjà à bout de fatigue, la paysanne ne céda pas et Angelo savait que sa volonté à elle l'emportait toujours. Il acquiesça donc, mais recommanda à sa mère de faire tout particulièrement attention à la Tachetée. C'était sans doute cette nuit qui allait décider de sa guérison ou de sa perte, ce qu'à Dieu ne plaise.

– Ta maman sait bien à quoi elle doit faire attention, répliqua la paysanne.

Marietta assura qu'elle ne pouvait dormir quand sa maman veillait; elle obtint donc la permission de l'accompagner à l'étable.

Assunta examina avec attention les bœufs et les vaches: elle leur posait doucement la main entre les cornes et leur parlait si amicalement que même ces créatures inintelligentes ressentaient un peu de sa bonté. La Tachetée regardait la paysanne, de ses grands yeux stupides, impuissants cependant à cacher la souffrance et la peur. Assunta emplit un seau d'eau pour la pauvre bête, étendue sur la litière toute fraîche, décharnée, à bout de forces, le poil terne; la pauvre bête en effet ne pouvait même plus atteindre la crèche. La vache fiévreuse but avidement l'eau fraîche, mais ne voulut pas toucher à une betterave qu'Assunta lui jeta.

– Angelo a raison; cette nuit sera décisive, dit Assunta, en considérant la bête malade. Les autres semblent avoir surmonté le plus dur, mais pour celle-ci il faut encore que le Bon Dieu nous vienne en aide, sinon la pauvre bête ne s'en tirera jamais.

– Eh bien, prions ! dit Marietta avec ardeur.

Toutes deux récitèrent avec ferveur le chapelet. Quand il fut achevé, la mère dit:

– Et maintenant couche-toi, Marietta ! Tu as, toi aussi, besoin de repos.

– Oh ! maman, dit l'enfant d'un ton suppliant. C'est si bon d'être toute seule avec toi. Dans la journée, tu es toujours surchargée de travail et moi aussi. Mais maintenant nous pouvons bavarder ensemble tout à notre aise. Ne veux-tu pas me raconter des histoires comme tu le faisais si souvent autrefois quand papa était vivant? Tu sais, l'histoire de Geneviève avec le cerf ou quelque chose sur la vie des saints. J'aime tellement l'entendre.

– Alors, dis-moi, quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

– Le 13 décembre !

– Fête de sainte Lucie ! dit la mère; puis elle demanda à la fillette de se coucher et commença son récit. Il était une fois, il y a des

centaines et des centaines d'années, à Syracuse, en Sicile, une jeune fille, la plus belle de toutes les jeunes filles de la ville. Pourtant son fiancé la dénonça lui-même comme chrétienne et la fit jeter en prison uniquement parce qu'elle avait donné tous ses biens aux pauvres.

– Un joli fiancé ! dit Marietta en hochant la tête.

– On fit comparaître Lucie devant le juge qui la somma de renier le Christ. Comme la jeune fille s'y refusait, le juge ordonna de lui prendre sa plus belle parure.

– Et qu'est-ce que c'était, demanda Marietta. Peut-être un collier de perles ou un bracelet d'or ?

– Non, sa plus belle parure, c'était la pureté de son cœur, répondit la mère. Le juge, en effet, avait demandé à Lucie si le Saint-Esprit était en elle. Elle répondit : «Quiconque mène une vie chaste et pure est un temple de l'Esprit Saint. »

Alors le juge voulut la faire conduire dans un mauvais lieu, près de méchants hommes. Mais Dieu lui donna une force si merveilleuse que personne ne fut capable de l'arracher à sa place. Mille hommes eurent beau essayer, ils n'y parvinrent pas. On attela encore dix paires de bœufs, dont la force échoua pareillement.

– Oh, mon Dieu ! moi qui ne suis pas capable de retenir le plus petit veau ! soupira Marietta.

– Alors le juge la fit brûler avec des torches et cribler de coups de poignards. Cependant Lucie ne mourut pas avant qu'un prêtre lui eût donné le saint Viatique. Ce n'est qu'après avoir reçu le Sauveur sur ses lèvres qu'elle partit pour le ciel où l'attendait la couronne de la pureté et du martyre.

Longtemps, Marietta réfléchit en silence à ce pieux récit, puis elle dit un peu timidement :

– Maman, que signifie donc être chaste et pure ? Lucie le savait. Je suis si sotte que je l’ignore complètement !

– Monsieur le Curé te le dira, quand tu iras te confesser pour la première fois.

– Mais je voudrais bien le savoir dès maintenant, insista la fillette.

– Comment, moi, une pauvre femme, puis-je t’expliquer cela, mon petit cœur, répondit la mère un peu embarrassée. Tu vois, celui qui aime la chasteté n’aime rien entendre de mal, rien dire, rien penser, rien faire d’impur.

– Mais, maman, je me salis si souvent les mains en travaillant ! Ce n’est pas mal pourtant ?

– Bien sûr que non. Mais tu vois, c’est le cœur qui doit rester pur, très pur. Il n’y doit pas pénétrer la moindre poussière, ni péché, ni mal. Ah ! comment te dire cela ? Il faut que ton âme soit aussi belle qu’un lis; elle ne doit pas avoir la moindre tache.

Tout cela Marietta l’avait déjà bien souvent entendu; dame Elvira et don Paliano lui en avaient parlé. Elle savait que même le plus petit péché souille l’âme, par exemple quand on ne dit pas la vérité, qu’on se querelle, qu’on est gourmand ou distrait dans la prière; mais ce mot abstrait de chasteté signifiait sans doute quelque chose de plus, que même sa maman ne savait pas bien expliquer. Eh bien ! un jour, elle finirait par le comprendre. Aussi Marietta ne poussa pas plus avant ses questions et finalement elle s’endormit sur la misérable botte de paille.

Elle fit alors un rêve étrange. Elle se voyait elle-même devant le juge païen, qui la sommait de sacrifier aux idoles et de renier le Christ. Comme elle s’y refusait, il lui fit atteler aux mains et aux pieds dix paires de bœufs, et un grand nombre d’hommes excitaient les bêtes avec leur aiguillons. «Ils me déchirent !» s’écria Marietta et elle s’éveilla.

– Quel mauvais rêve as-tu donc fait, mon enfant ? demanda la mère avec un sourire, quand sa fille bondit de sa couche en criant.

– Oh ! rien, j’ai seulement rêvé aux vingt bœufs, répliqua Marietta, puis elle se recoucha et s’endormit. Elle se voyait dans une sombre prison; seul un rayon de lune pénétrait par la fenêtre grillagée. Puis la porte s’ouvrit et le juge païen entra suivi de nombreux bourreaux, la torche à la main. Le juge se dirigea vers elle, leva son poignard, dont la lame étincela à la lueur des torches et il dit :

«Si tu ne fais pas ma volonté, tu vas mourir». Marietta leva la main pour se protéger de l’acier menaçant et regarda le juge. Mais, ô prodige ! son visage changea brusquement. Ce n’était plus le juge qui tenait l’arme dans sa main, mais Alessandro Serenelli, et ses yeux brillaient d’une lueur si sombre, si effrayante que Marietta poussa encore un cri et s’éveilla.

– Mais, mon enfant, dit la mère en hochant la tête, qu’est-ce que tu as donc ?

– Alessandro était debout devant moi, maman, et voulait me tuer avec un poignard, balbutia l’enfant terrifiée.

– Quelle folie as-tu encore rêvée, dit en souriant la paysanne. Recouche-toi et maintenant dors enfin tranquillement. Je suis là et je veille.

La petite rêveuse ferma de nouveau ses yeux fatigués et ne fit qu’un somme jusqu’au matin.

Quand sa maman la réveilla, elle commença par s’informer des bêtes malades.

– Je crois que la Tachetée va un peu mieux depuis cette nuit, répondit la maman. La fièvre semble avoir baissé.

Angelo entra peu après dans l’étable, et, ayant donné un baiser

rapide à sa maman et à sa sœur, il se tourna vers la vache malade et

manifesta également sa satisfaction.

– Il semble qu’elle va s’en tirer. Dieu soit loué, dit-il.

– Oui, Dieu soit loué ! répéta la femme avec ferveur.

Puis, ils se rendirent à leur travail.

Une nouvelle journée commençait.

DIALOGUE A LA SACRISTIE

Le dimanche suivant, après la messe et la leçon de catéchisme qui la suivait, Angelo chuchota à l'oreille de sa petite sœur :
«Attends-moi dehors ! J'ai une question à poser à Monsieur le Curé !»

Pendant toute la semaine, il avait traîné en lui les doutes angoissants éveillés par la conversation dans l'étable. Il allait enfin avoir une réponse.

Don Paliano regarda avec étonnement le jeune paysan qui se présentait à la sacristie et prétendait avoir à s'entretenir d'un sujet très important.

– Allons, vas-y ! dit le prêtre, d'un ton encourageant. L'espace d'une seconde, Angelo fut tenté de poser une question insignifiante, puis il prit son courage à deux mains et dit :

– Monsieur le Curé, je voudrais vous demander pourquoi il y a dans le monde des riches et des pauvres ?

– Eh bien ! s'il y a des pauvres, c'est, comme tous les maux, une conséquence du péché originel. La terre n'est plus un paradis répondit le curé stupéfait. En Adam nous avons tous péché !

– Les pauvres seulement, ou les riches aussi ?

– Les riches aussi, naturellement !

– Le comte Mazzoleni aussi ?

– Bien sûr, tous les hommes sauf notre bien-aimé Sauveur et sa

Très Sainte Mère !

– Si tous ont péché, pourquoi donc tous n’ont-ils pas le même sort ? Pourquoi donc y a-t-il des gens qui vivent dans leurs châteaux comme dans un paradis ?

– Hélas ! mon cher petit, apprends d’abord à connaître le monde ! dit le prêtre, avec un sourire mélancolique. Tu crois donc que, derrière les portes dorées des riches, c’est le paradis ? Ils sont souvent beaucoup plus malheureux et plus insatisfaits que les pauvres. Vois-tu, Angelo, le Bon Dieu conduit chacun par une voie bien particulière. L’un il le charge de biens terrestres et il lui laisse traîner tous ses trésors jusqu’à la dernière porte de la vie, où il lui faut rendre compte de toute cette charge d’or. Ce sera souvent une opération difficile et compliquée de savoir si chacun a bien administré ses richesses terrestres. L’autre, au contraire, le Bon Dieu le fait cheminer avec un très léger bagage, et, quand il arrive à la dernière porte, le règlement est beaucoup plus vite fait. Eh bien, vois-tu, le premier, le monde l’appelle riche et il l’envie parce qu’il est lourdement chargé de biens terrestres. L’autre, on l’appelle pauvre et on croit que son sort est mauvais parce qu’il n’a pas une aussi lourde charge à traîner.

Le garçon réfléchit un instant, puis il hocha la tête et dit :

– C’est bien beau, mais ce n’est pas tout à fait cela.

– Ce n’est pas cela ?

– Non, car voyez-vous, Monsieur le Curé, le pauvre traîne une lourde, très lourde charge. Je le sais par l’exemple de mon pauvre père; je sais comme il a trimé et je sais comme s’éreinte ma mère. Et moi aussi il faut que je travaille. Non, un pauvre n’a pas la vie aussi facile, en tout cas pas un fermier.

– Allons, tu as encore raison, fit le prêtre. Chacun a son paquet à porter et doit le décharger un jour devant le Bon Dieu. Mais je

voudrais être là, quand le riche et le pauvre le déchargeront. Voici qu'arrive un faiseur d'embarras et il déballe les trésors de ses bahuts, la vaisselle d'or dans laquelle il a mangé, les bourses rebondies où il a entassé ses économies, toutes ses richesses terrestres. Mais, à ton avis, que va dire le Bon Dieu ?

– Eh bien ?

– Il va dire : mon cher ami, ici, au ciel, tout cela n'a pas la moindre valeur. On ne peut l'emporter avec soi au-delà de la dernière porte. Tu n'as qu'à t'en débarrasser. Ici, au ciel, cela ne vaut pas une gousse de haricot. Et voici qu'à son tour arrive le pauvre avec sa charge; il l'ouvre et il la montre au Bon Dieu pièce par pièce. Voici le labeur écrasant qui a pesé sur lui, bon an mal an; voici les préoccupations que lui a causées la lutte pour le pain quotidien, les soucis occasionnés par sa femme, ses enfants, son bétail; voici les larmes qu'il a versées, la misère et la faim qu'il a supportées, bref toutes les souffrances que comporte une dure existence. A ton avis, que va dire le Bon Dieu ?

– Quoi donc ?

– Il va dire : mon cher ami, ce sont des biens très précieux que tu présentes à ma porte. Dans le ciel, ils brilleront sur ton front d'un éclat plus vif que la couronne sur la tête d'un roi. Entre donc et apporte tout avec toi. Rien de tout ce que tu as porté et supporté n'est perdu pour toi. Est-ce qu'à la fin on ne préférerait pas être le pauvre plutôt que le riche ?

Le garçon approuva en silence et un éclair brilla dans ses yeux. Mais au bout d'un instant, il dit :

– Tout cela est bien beau; et ainsi envisagée, l'extrême pauvreté elle-même ne semble pas un malheur. Mais est-ce qu'il ne serait pas préférable que les biens de la terre soient un peu mieux répartis ? Est-il donc vrai que c'est la volonté de Dieu et de l'Église, la volonté du Pape à Rome, que les uns aient à peine leur pain assuré pour le

lendemain, tandis que les autres font bombance et gaspillent ? Est-ce que c'est vraiment la volonté de Dieu ?

– Je voudrais bien savoir qui t'a inspiré toutes ces idées bizarres, dit le prêtre en hochant la tête. Mais je puis sur ce point te détromper. Ce que je te disais tout à l'heure est une véritable consolation pour les pauvres, c'est un Évangile cher à quiconque est dans la misère. Mais certes Dieu préférerait voir sur la terre un état de choses plus conforme à l'ordre et à la justice, et l'Église aussi. Tiens, regarde, celui-là, le connais-tu ? Don Paliano indiqua suspendu au mur un tableau représentant un vieillard au visage rayonnant de bonté.

– Bien sûr, dit Angelo, c'est notre saint-père le pape Léon XIII.

– Très bien. Il a maintenant plus de quatre-vingt-dix ans, mais, toute sa vie, il a médité sur les moyens de venir en aide aux pauvres, aux travailleurs des usines et des champs et il a crié bien haut dans le monde entier qu'il faut donner à chacun son dû, que c'est un péché qui crie vengeance de frustrer l'ouvrier du fruit de son travail. Il a publié sur ce sujet plusieurs grandes encycliques et, sache-le bien, quand le Pape dit ou écrit quelque chose, à cet instant l'univers entier est à l'écoute.

– Et depuis la situation est-elle devenue meilleure ? demanda le garçon, après quelques instants de réflexion.

– Hélas ! je ne sais pas, soupira le prêtre. Entre écouter et faire, la route est souvent très longue. En outre, il y a beaucoup de gens qui ne sont pas très attentifs, parce qu'ils n'aiment pas ce qu'ils entendent. En tout cas, ce n'est pas la faute de l'Église, si l'on n'a pas encore remédié à toutes les injustices. En attendant, elle ne se contente pas de consoler les pauvres par des paroles, mais elle les soulage dans la mesure du possible par les œuvres de charité. Est-ce bien ce que tu désirais savoir ?

– Oui, je crois, fit le garçon; il serra fortement la main du prêtre,

mit sa casquette sur sa tête noire et frisée et se disposait à s'en aller, quand le prêtre le rappela et lui dit :

– Angelo Goretti, si, un jour, il y a encore quelque chose qui te tracasse et que tu aimerais savoir, tu n'as qu'à revenir me trouver, entendu ? Et s'il y a de la misère chez vous, on ne manquera pas non plus de vous aider.

– Ah ! non, nous nous en tirerons bien tout seuls, répartit fièrement Angelo. Maman n'aimerait pas être assistée, tant que nous pouvons nous en sortir par nos propres moyens.

– C'est un sentiment qui vous honore, dit le prêtre. Mais écoute, toi et Marietta, vous allez vous approcher de la Sainte Table, l'année prochaine. Il faut que vous assistiez au catéchisme préparatoire dans votre église paroissiale de Nettuno, bien que la distance soit un peu longue. C'est le Père Girolamo de l'église Saint-Michel qui vous donnera cet enseignement. Il faut y aller deux fois par semaine; je me suis informé : c'est le mardi et le vendredi, à quatre heures de l'après-midi.

– Ce sera difficile ! soupira le garçon. Nous avons tellement de travail !

– Pense que le travail le plus urgent est celui qu'on fait pour Dieu et pour son âme.

– Nous verrons bien comment nous arranger, dit le garçon et il partit de son pas lourd de paysan.

Sa petite sœur l'attendait dehors et brûlait du désir de savoir de quoi le garçon avait bien pu s'entretenir si longtemps avec Monsieur le Curé. Mais, contrairement à ses habitudes, Angelo fut très avare de paroles; cependant Marietta remarqua que ce qui l'avait visiblement tourmenté durant les derniers jours avait disparu. Elle en fut, elle aussi, toute joyeuse et en oublia sa curiosité.

LES PREMIERS JOURS DE PRINTEMPS

Celui qui dans les premiers jours du printemps de 1901 aurait jeté un coup d'œil dans l'église de l'Archange Saint Michel, à Nettuno, aurait été étonné de voir garçons et fillettes, aux boucles noires ou blondes, assis silencieux et recueillis, écoutant le pieux Père Girolamo, sans le quitter des yeux une seconde.

C'est de la douloureuse passion et de la mort de Notre-Seigneur que leur parlait le prêtre; il était en soutane noire, avec une ceinture de cuir et portait sur le côté droit de la poitrine l'image du Sacré-Cœur de Jésus. Son visage était maigre et décharné, mais ses yeux rayonnaient de bonté. Il appartenait à l'Ordre des Passionistes, fondé depuis deux siècles par saint Jean de la Croix, pour promouvoir la méditation de la Passion du Sauveur.

Le Père Girolamo parlait de la flagellation du Seigneur, et les enfants croyaient voir le Christ lié à la colonne, son corps pur, sans tache, broyé et déchiré sans pitié par les coups de fouets, meurtri de la tête au pieds, inondé de cent filets de son précieux sang.

– Et maintenant regardez-le, mes chers petits ! continua le prêtre d'une voix persuasive, regardez-le ! Le dernier coup de fouet est donné, il a fendu l'air en sifflant. Les bourreaux s'en vont, s'asseyent un peu à l'écart, ils font du bruit et rient aux éclats, boivent un verre de vin parce que leur cruelle besogne les a

échauffés. Cependant le Seigneur est resté attaché au poteau, comme s'ils l'avaient oublié et il doit attendre qu'on le délie, mais ce sera pour endurer de nouveaux supplices. Il a fermé les yeux, ses lèvres sont muettes, sa tête lasse est inclinée. Mais regardez : il relève la tête, il ouvre les yeux. Il vous regarde : toi, toi et toi, et vous tous ! Il ouvre la bouche et il te chuchote à l'oreille d'une voix encore tremblante sous l'excès de ses souffrances : mon enfant, cela, c'est pour toi que je l'ai souffert, pour que jamais tu ne succombes au péché d'impureté. Si j'ai été ainsi broyé, c'est pour expier les fautes de la chair. Si tu voulais commettre encore une chose si effroyable, ce serait ramasser les fouets tombés des mains des bourreaux et me frapper de nouveau. Mon enfant veux-tu faire cela ?

Le Père se tut; en silence il regarda les enfants pendant quelques instants; il vit les garçons serrer les poings, comme s'ils étaient prêts à intervenir pour chasser les bourreaux de Jésus; il vit les fillettes s'essuyer les yeux en cachette ou bien manifester d'un signe de tête que jamais elles ne voudraient être de ceux qui faisaient tant de mal au Sauveur.

Angelo Goretti crispait ses mains calleuses et un pli, empreint de gravité, se creusa entre ses yeux qui brillaient d'une sainte colère.

– Jamais, jamais, répétaient en tremblant les lèvres de la petite Marietta. Ah, oui, elle comprenait maintenant que la concupiscence de la chair était tout autre chose que ce qu'Angelo et elle avaient cru jadis, quelque chose de très laid, quelque chose qui ignorait toute pudeur, quelque chose qui sortait des noires profondeurs de l'enfer et qui y conduisait avec certitude. Il avait été bien difficile au prêtre de donner à cette âme pure une idée de ce péché, mais maintenant qu'elle en avait un vague soupçon, elle s'en détournait avec tant de force que le prêtre fut presque effrayé d'une telle violence. Non, non, plutôt souffrir mille morts que d'offenser le Sauveur par un tel péché.

Marietta savait maintenant qu'elle avait à garder une vertu plus précieuse que tous les trésors du monde et qu'elle avait à se préserver d'un péché pire que la mort.

– Quand vous montez à la Conca et qu'ensuite vous vous dirigez vers le sud, continua enfin le Père Girolamo, vous arrivez dans la région des Marais Pontins. Malheur au voyageur qui s'égare la nuit et pénètre dans les marais ! Il s'y enfonce toujours plus profondément, jusqu'à ce qu'enfin la vase sans fond l'engloutisse. Il n'y a plus alors aucune chance de salut. Ainsi pour le péché d'impureté. Il entraîne toujours plus profondément dans la boue celui qui s'y abandonne et, sans un miracle de la grâce divine, il est perdu pour le temps et pour l'éternité !

– Pour le temps et pour l'éternité ! répéta en frissonnant Marietta, et son visage mince et frais devint tout pâle.

– Mais il n'est même pas besoin de s'égarer dans le marais pour mourir ! Par les chaudes journées, vous voyez une sorte de vapeur planer sur les Marais Pontins. Un souffle empoisonné s'exhale des eaux fangeuses et porte dans la contrée la fièvre et souvent aussi la mort. Il en est de même pour le vice de l'impureté. Il faut fuir même le plus léger souffle du péché, si l'on veut éviter que l'âme ne contracte une fièvre mortelle et enfin s'étirole complètement et meure. Aussi vous ne devez rien vous représenter, rien voir, rien lire, rien écouter d'impur pour ne jamais, jamais commettre quelque chose qui torture à nouveau notre Sauveur flagellé.

Au sortir de cette leçon, les enfants rentrèrent chez eux, très graves. C'est à peine si, au cours de leur longue route, le frère et la sœur échangèrent une parole. C'est seulement quand ils arrivèrent à la maison paternelle qu'Angelo dit :

– Jamais, Marietta, jamais ! Tu as compris, j'espère ?

– Jamais ! dit la fillette, d'un ton décidé, et son mince visage s'illumina dans l'éclat du soleil couchant.

Au début du Carême, Marietta alla pour la première fois se confesser. Avec un profond repentir elle avoua toutes ses peccadilles; elle avait été distraite dans ses prières, elle n'avait pas toujours obéi immédiatement à ses parents, elle s'était querellée avec ses frères et sœurs, elle avait été gourmande et parfois n'avait pas dit tout à fait la vérité. Une fois aussi, elle avait été vaniteuse et, pleine de honte, elle se rappela son attitude devant la glace, avec la robe de la petite comtesse.

Elle avoua tout cela avec une contrition si sincère qu'elle fit certainement la joie de son ange gardien et du prêtre qui l'entendit.

– Mon enfant, dit le Père Girolamo, quand elle eut achevé, jusqu'à maintenant le Bon Dieu a merveilleusement veillé sur toi et t'a préservée du péché grave. Eh bien ! garde ton cœur pour qu'il reste très pur et sans la moindre tache. Confie-toi tous les jours à la protection de Dieu et à l'amour de la Très Sainte Vierge. Demande-leur avec une grande, très grande ferveur, de t'aider à garder la pureté de ton cœur, car aucune fillette ne possède de plus belle parure.

Toute heureuse Marietta rejoignit son frère qui venait d'avouer lui aussi ses péchés d'enfant. Elle était aussi joyeuse que si le Bon Dieu avait non seulement balayé de son souffle les petites poussières de son âme, mais en avait enlevé un lourd quartier de roc. Elle ne pouvait contenir toute la joie de son cœur.

– De ma vie, je n'ai jamais été aussi heureuse, dit-elle, rayonnante.

« PRÉPAREZ LES VOIES DU SEIGNEUR »

L'Église quittait les ornements violets pour revêtir les blancs ornements de Pâques. Le jour béni où, pour la première fois, Marietta accueillerait Notre Seigneur dans son âme se faisait de plus en plus proche. Comme la nuit soupire après le rayon de soleil, ainsi Marietta attendait le mystère de l'amour.

Elle se montrait avec tous aussi bonne que possible. Elle avait toujours obéi au moindre signe de sa mère, mais maintenant elle lisait dans son regard son plus secret désir et s'empressait de le réaliser. Quand elle voyait quelqu'un dans la tristesse, elle lui rendait la joie par une bonne parole, un petit service, un petit cadeau tel que sa pauvreté lui permettait d'en faire.

Était-il étonnant qu'elle conquît elle-même l'amour de tous, que chacun s'efforçât de lui faire plaisir ? C'est ainsi que les voisins lui réservaient toutes sortes de bonnes choses, des gâteaux ou des fruits secs et Marietta avait la joie de pouvoir à son tour en faire cadeau à d'autres.

En ce temps-là, le vieux Serenelli souffrit d'un violent accès de malaria. Marietta obtint de sa mère la permission de le soigner et elle le fit avec autant de sollicitude que s'il eût été son propre père, bien que le vieux lui en témoignât peu de gratitude. Il tempêtait et jurait, s'en prenait à Dieu et aux hommes, retournait de fond en comble le

lit que Marietta venait de lui faire.

– Tu n’as guère de reconnaissance de la part du vieux ! ricanait souvent Alessandro. Il ne mérite pas que tu te donnes tant de peine pour lui !

– Mais c’est pourtant ton père, Sandro ! répliquait la fillette sur un ton de reproche.

– Le mien, oui, mais pas le tien !

– Il n’y a personne pour le soigner !

– Oui, c’est vrai ! et en tant que fils je devrais déjà t’avoir remercié de te donner tant de peine pour lui.

– Veux-tu m’accorder une demande ? fit Marietta, après un court instant de réflexion.

– Tout ce que tu voudras ! dit le garçon.

– Alors fais disparaître les vilaines images qui sont accrochées là !

– Elles te dérangent ? dit en riant le garçon; je les trouve très belles.

– Elles sont affreuses ! répartit Marietta, d’un ton catégorique. C’est un péché de les regarder !

– Et si je les laisse, dit Alessandro, tu ne soigneras peut-être plus mon père

– Si, je continuerai à le soigner, répondit Marietta d’un ton décidé. Mais alors je n’en demanderai qu’avec plus d’instances dans mes prières la protection de Dieu pour toi et pour moi !

– Dans ce cas, je devrais les laisser accrochées ! dit en riant le garçon. Mais sois tranquille, je vais les enlever.

– Je te remercie, Sandro, dit la fillette, quand le garçon se fut mis en devoir de faire disparaître les vilaines découpures de journaux.

Vois-tu, je ne pouvais pas respirer à mon aise, tant qu'elles restaient accrochées là.

– Est-ce que l'air est devenu plus respirable ? dit en riant Alessandro, moitié railleur, moitié aimable.

– Oui, très certainement ! Je t'en prie, ne les raccroche plus, jette-les au feu !

– En tout cas, elles ne te dérangeront plus ici, tant que tu soigneras mon père. Alessandro quitta la chambre en riant.

Pendant des semaines, le vieux Serenelli lutta avec la maladie et l'on put croire qu'il allait suivre Luigi Goretti, mort un an auparavant.

Puis un mieux se manifesta et un matin la fièvre le quitta.

– C'est toi qui m'a soigné, Marietta ? demanda-t-il, comme s'il la voyait pour la première fois à son chevet. C'est toi qui as soigné le vieux Serenelli ?

– Oui, bien sûr ! Je n'ai fait que mon devoir de chrétienne. Et je suis très heureuse que vous alliez mieux.

– Oui, ce maudit marais ! dit le convalescent avec une grimace. Il m'a salement empoigné. Ce n'est pas la première fois, mais jamais comme cette fois-ci. Le marais nous aura tous un jour, toi aussi, Marietta. Vous devriez retourner dans la Marche, ta mère et vous tous. C'est ce que voulait votre père. Vous n'êtes pas faits pour la Conca !

– Vous savez bien vous-même que ce n'est pas possible, soupira Marietta. Mais le Bon Dieu ne nous abandonnera pas !

– Le Bon Dieu ! fit le vieux dans un accès de toux. Petite sotte, tu ne sais pas encore que le Bon Dieu n'est qu'avec les riches et les grands ? Un pauvre fermier des marais, cela ne l'intéresse pas du tout !

– Il ne faut pas dire cela ! Vous blasphémez, Serenelli ! s’écria Marietta indignée. Il nous aime tous beaucoup. Je ne puis pas vous dire combien il nous aime. Mais quand on ne l’aime pas en retour, on ne ressent plus soi-même son amour. Le Père Girolamo l’a dit.

– C’est sans doute un calotin, le Père Girolamo ? dit en riant le vieux.

– C’est un homme au cœur plein de bonté ! Il m’est impossible de vous dire comme il est bon !

– Allons, tu t’emballes comme une petite fille. Alors, c’est bientôt le grand jour pour toi ?

– Il n’y a plus que quelques semaines, dit Marietta rayonnante.

– Et comment iras-tu à la Sainte Table ? As-tu déjà la robe blanche et le voile ? Ou bien le Père Girolamo t’accueillera-t-il avec ton cotillon multicolore, et sur la tête ton mouchoir à rayures ? Cela, je ne le croirai jamais ! L’amour de Dieu lui-même s’éteint quand on vient à lui sans être assez bien habillé !

– Le père a dit que les vêtements avec lesquels on se présente n’ont pas d’importance, mais qu’il suffit d’être vêtu décemment.

– Allons, parle franchement, il te serait tout de même dur d’aller avec tes pauvres habits du dimanche ?

– Hélas ! oui, je voudrais bien moi aussi me parer pour le Seigneur, soupira l’enfant. Mais si ce n’est pas possible, le Seigneur ne me repoussera pas pour autant.

Le vieillard garda longtemps le silence, puis il se remit à parler :

– Je ne sais plus combien d’années se sont déjà écoulées depuis le jour où, moi aussi, je m’en allai en costume noir avec le brassard blanc faire ma première communion. C’était également dans la Marche d’où sont venus tes parents. Moi aussi, j’étais alors joyeux et heureux comme tu l’es maintenant, Marietta. Mais il n’en est pas resté grand-chose.

– Je prierai pour vous, Serenelli ! promet Marietta.

– C'est bien, c'est bien ! Je me demande si c'est encore utile avec un vieux pécheur comme moi ! dit l'homme en riant. Allons, va-t'en. Je vais dormir un peu.

Les dernières semaines avant la Fête-Dieu, jour de la Première Communion, s'écoulèrent rapides comme le vent. Avec une sainte ardeur, Marietta s'efforçait de purifier son âme des grains de poussière les plus cachés. Elle le faisait cependant sans les inquiétudes et les scrupules qui tourmentent tant d'âmes pieuses. Son amour d'enfant pour le Christ et sa confiance illimitée en lui la préservaient de tout vain scrupule.

Un matin, il est vrai, elle revint passablement émue de la fontaine où elle allait tous les jours chercher de l'eau fraîche. Sa mère lui demanda ce qui lui était arrivé.

– Ah, maman, répondit l'enfant, après quelques hésitations, il y avait à la fontaine des jeunes filles qui ont dit de très vilaines paroles. C'était sûrement un péché.

– Pourquoi n'es-tu pas partie ? demanda Assunta.

– Je ne pouvais pas. Il fallait que j'attende que les seaux fussent pleins.

– Alors tu n'as pas à t'inquiéter ! Ce qui entre par une oreille, laisse le sortir par l'autre. Mais ne laisse rien entrer dans ton cœur. Il est inutile que je te demande si tu as pris part à la conversation.

– Comment l'aurais-je pu, maman ! dit avec indignation Marietta. Je préférerais mourir. Le Père Girolamo ne cesse de nous répéter : Gardez votre langue, car dans la Sainte Communion c'est elle qui touche la première le Corps du Seigneur.

A cet instant, les petits frères et sœurs firent irruption dans la chambre : le triste incident fut bientôt oublié et l'âme de Marietta

redevint toute claire comme d’habitude dans le rayonnement de la grâce.

Cependant Marietta ne devait pas manquer non plus de parures terrestres. Au cours de la semaine qui suivit la Pentecôte survint Teresa Cimorelli, la voisine; elle apportait à la petite une robe blanche comme neige. Assunta Felici Condoletti fit cadeau des souliers, tandis que dame Elvira remettait un voile magnifique, garni de la plus fine dentelle, don de la comtesse.

Le vieux Serenelli, qui avait pu quitter le lit depuis quelques jours seulement, se présenta dans l’appartement des Goretti avec un objet entouré de fin papier de soie.

– Je veux moi aussi te faire un cadeau, Marietta, dit-il d’un air un peu gauche et il tira de son emballage un grand cierge orné de magnifiques emblèmes qu’il tendit à la petite.

– Mon Dieu, que c’est beau ! ne cessait de balbutier Marietta en recevant tous ces précieux objets. Vous êtes trop bons pour moi. Je ne le mérite pas !

– Mais si, tu le mérites bien ! dit le vieux Serenelli et il prit discrètement la porte.

Quand Marietta fut seule avec sa mère, la paysanne lui dit :

– Tu vois, mon enfant, tout cela, ce sont les autres qui te l’ont donné et ta maman n’a rien fait pour toi, tellement elle est pauvre. Mais cependant il me reste quelque chose pour toi. D’une main tremblante, elle tira d’une étoffe de velours un collier de corail et deux boucles d’oreilles.

– C’est ton papa qui m’en a fait cadeau le jour où nous avons uni nos mains pour toujours à l’église de Corinaldo ! dit-elle émue. Tu les porteras pour le plus beau jour de ta vie.

– Mon Dieu ! balbutia l’enfant et elle devint rouge de plaisir. Est-

ce que c'est vraiment à moi ?

– Oui, c'est à toi; car les bijoux ne conviennent pas à une veuve, tandis que toi il faut que tu portes cette parure en l'honneur du Dieu qui sera bientôt ton hôte.

Marietta qui avait déjà mis pour les essayer la robe blanche et le voile précieux, demanda à sa mère de lui mettre les bijoux.

– Et maintenant regarde-toi dans la glace, dit en souriant Assunta.

Dans son ravissement Marietta pouvait à peine dire un mot. Elle ne pouvait que balbutier :

– Que c'est beau, mon Dieu ! Que c'est beau ! Beaucoup trop beau pour moi !

– Mais pas trop beau pour Notre-Seigneur en l'honneur de qui tu te pares, répliqua la mère. Mais soudain le jeune et mince visage changea étrangement. Marietta pâlit, ses yeux exorbités regardaient fixement la glace. Puis elle porta une main tremblante sur le collier écarlate.

– Mais qu'as-tu donc ? demanda la mère avec inquiétude. Marietta se passa la main sur le front et, reprenant ses couleurs, dit en souriant :

– Je suis une petite sottie. Un moment, il m'a semblé que les perles de corail étaient de brillantes gouttes de sang.

– Tu rêves, les yeux grands ouverts, dit en plaisantant la mère, mais pendant longtemps elle ne put s'empêcher de penser à cette étrange parole.

Angelo de son côté avait tout ce qu'il lui fallait pour le grand jour. Il était très fier d'avoir économisé lui-même l'argent pour son costume et ses chaussures. Le cierge était un cadeau du meunier à son petit valet.

Ainsi donc tout était prêt pour le jour des noces mystiques. Le

curé de Nettuno, don Signori, examina les premiers communiant, et, à sa grande joie, il les trouva bien préparés.

Ce jour-là, Assunta Goretti fit visite au curé et lui dit :

“ Monsieur le Curé, vous avez admis mes enfants à la cérémonie de la première communion. Pourtant j’ai le cœur gros à la pensée que peut-être j’ai pu omettre quelque chose dans leur préparation. Ils ont bonne volonté tous les deux, mais, voyez-vous, j’ai tellement à faire à l’étable et dans les champs, depuis que le Bon Dieu m’a pris mon mari, que je n’ai pas pu m’occuper des enfants comme d’autres mamans. De plus Angelo n’a pas pu assister à toutes les leçons de catéchisme, parce que le travail pressait trop. Mais je ne voudrais pas qu’il y eût des lacunes.

– Bonne dame, répondit le prêtre, je connais vos enfants. Vous pouvez en toute tranquillité les laisser s’approcher de Notre-Seigneur tous les deux. Confiez-les à la Sainte Mère de Dieu. Mettez-les sous sa protection et tout ira bien. “

Sur ces mots, la paysanne s’en alla consolée.

FÊTE-DIEU

De joyeux carillons s'égrenaient de clocher en clocher sur les toits de Nettuno, roulaient parmi les rues pavoisées, s'en allaient retentir sur les flots bleus de la mer, saluaient les barques de pêche parées de fleurs et de banderoles, pour annoncer la plus grande des solennités : la Fête-Dieu.

De tous côtés s'ouvraient portes et fenêtres. Avec une sainte curiosité, les gens se pressaient dans les rues qui menaient à l'église Notre-Dame-de-Grâces, attendant la procession solennelle qui de Saint-Michel-Archange devait conduire les premiers communiantes au sanctuaire de la Madone.

On eût dit que ce jour avait miraculeusement transformé tous ces gens en attente. Ce n'était plus des marchands de fruits et des rôtisseries de marrons, des pêcheurs, des marchandes des halles et des débardeurs du port, mais des enfants de notre sainte Mère l'Église; sa fête était aussi la leur. Ils avaient déposé leur fardeau journalier, s'étaient revêtus d'habits aux couleurs gaies et leurs visages s'illuminaient sous les rayons éclatants du soleil printanier.

De joyeuses salutations volaient de maison en maison, de porte en porte. Des tapis et des tentures multicolores étaient suspendus à toutes les fenêtres sur lesquelles se dressaient, parmi les fleurs et les bougies, les images des saints; elles témoignaient de la piété des habitants et devaient en même temps saluer le Sauveur, qui, dans l'ostensoir d'or, allait bientôt traverser les rues pavoisées.

Ah, certes, il n'y avait pas que des saints dans cette ville côtière. Des misères humaines de toutes sortes se dissimulaient sous les toits

brûlants de Nettuno et, comme partout, il y avait plus de pécheurs que de justes. On en avait conscience aujourd'hui avec une sincère contrition et ce n'était pas sans un fervent repentir que l'on mettait en pleine lumière, ici, une madone de plâtre et, là, un Louis de Gonzague en argile; mais en fin de compte, on connaissait quand même le mystère de la Rédemption et bientôt, avec une profonde humilité et un sincère repentir, on s'agenouillerait devant le Sauveur du monde, assuré que celui qui avait pardonné au bon larron sur la croix aurait pitié de toutes les faiblesses. Certes, ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à Nettuno.

C'est vrai; puis il y avait eu jadis un moment où tout était encore exempt de défaillance et parfaitement limpide. Peut-être beaucoup, beaucoup d'années s'étaient-elles écoulées depuis, mais un jour, en premier communiant, on s'était avancé aussi dans les rues de Nettuno, parmi les carillons des cloches, environné par l'admiration et l'émerveillement de la foule qui se pressait pour regarder. Oh ! certes, on avait été heureux alors, très heureux dans l'amour du Christ vers le sanctuaire de qui on s'avancait pour l'accueillir dans son propre cœur.

– Si seulement on était toujours resté ainsi ! soupira la patronne du Saint-Antoine. Sans doute l'auberge portait un nom pieux, mais il s'y passait parfois des choses qui n'étaient pas faites pour les yeux d'un saint ermite. Eh bien, oui, un peu de l'éclat et de l'innocence de ce jour se répandait aussi sur la patronne du Saint-Antoine; c'est pourquoi elle avait installé devant la porte, parmi les palmes et les bougies, l'image de son saint protecteur qui d'habitude résidait plus modestement, et, souvent sans doute fort mécontent, dans un coin de la salle enfumée de l'auberge.

Enfin une rumeur solennelle retentit dans la rue. Les trompettes répondaient à la pieuse hymne latine que chantaient de leurs voix claires les enfants de la chorale de Nettuno. Puis s'avancèrent en files presque interminables les enfants de chœur avec la croix, les

oriflammes et les flambeaux; ensuite les fillettes tout de blanc vêtues, semant la route des multiples fleurs de leurs corbeilles tressées, puis les servants, les mains pieusement jointes, mais lorgnant d'un coup d'œil furtif la magnificence qui cachait aujourd'hui tant de pauvreté. Venaient ensuite les pieuses religieuses, les mains modestement cachées sous leurs scapulaires. Bien sûr elles ne se permettaient pas les regards curieux des servants, ou du moins si elles le faisaient, c'était avec tant d'adresse qu'on ne le remarquait pas. Puis venait une petite troupe d'anges couronnés auxquels ne manquaient que les ailes célestes; ils portaient dans leurs mains des emblèmes divers; puis s'avançaient deux par deux les premiers communiant, d'abord les garçons en habits noirs, le brassard blanc au bras gauche, le cierge dans la main droite. Angelo venait l'un des derniers, et même ce jour-là, sa démarche un peu lourde trahissait le paysan, bien qu'il fût un peu mal à l'aise dans ses souliers neufs. Mais son cœur avait hâte de parvenir au terme de la route et il était déjà chez celui qui allait descendre en lui.

Puis, Madona mia ! c'étaient les fillettes en robes de mousseline ou même de soie blanches comme neige, le voile de dentelle immaculé sur leurs cheveux bouclés, tenant élégamment dans leurs mains le cierge béni, auréolées de la lumière dorée de ce matin de printemps.

La patronne du Saint-Antoine n'était pas seule à avoir les yeux humides de larmes quand défila cette tendre innocence débordant de la joie d'une sainte attente. Presque toutes baissaient modestement les yeux, comme l'avait recommandé le Père Girolamo, afin que les splendeurs de la terre ne vinssent pas les distraire de leur recueillement. Et voici que passa une fillette qui levait sa petite tête blonde nimbée d'un magnifique voile de dentelle, pareille à une Madone; les yeux rayonnants, elle fixait la tour de l'église de Notre-Dame, terme sacré de cette procession.

Son mince visage illuminé par la joie et le désir, elle s'avancait sur le tapis de fleurs, sans rien voir ni rien entendre de la pieuse agitation qui remplissait les rues. Son cœur était tout entier auprès du Sauveur qui l'attendait.

Elle ne remarquait rien des cris de surprise et d'admiration qui montaient vers elle.

– C'est la plus belle de toutes ! chuchota la patronne du Saint-Antoine à l'oreille d'une inconnue que la presse avait amenée par hasard auprès d'elle. Qui peut-elle bien être ?

– Je la connais, dit la femme en regardant la petite. C'est une pauvre enfant d'un fermier des Ferriere. Elle s'appelle Maria Goretti. C'est moi qui lui ai fait le catéchisme.

– Une pauvre enfant de fermier ? dit avec étonnement la patronne. Pourtant elle a un voile magnifique !

– C'est un cadeau de ma maîtresse, la comtesse Mazzoleni de la Conca, dit dame Elvira. Mais excusez-moi, je vais à l'église. Elle se joignit au reste de la foule, aux prêtres qui formaient les derniers rangs de la procession et s'avançaient en costume de chœur et en dalmatiques brodées d'or.

L'allégresse remplissait jusqu'au dernier recoin de la maison de Dieu. Au maître-autel, illuminée par des centaines de cierges resplendissait l'image de Notre-Dame; accompagné de violons et de trompettes, l'orgue entonna en l'honneur de la Sainte Vierge un cantique auquel répondirent avec enthousiasme des milliers et des milliers de voix. Les enfants de chœur allumèrent les cierges des premiers communiantes qui, ce jour-là, avaient une place réservée près de l'autel. Puis retentit à la porte de la sacristie le tintement argentin d'une sonnette. Accompagné des servants et des prêtres-assistants, Don Signori vint à l'autel, se tourna vers les enfants et reçut la rénovation solennelle des promesses de leur baptême. Tel un serment sacré, se répercutaient dans le sanctuaire le «Nous le

jurons» sans cesse répété et le généreux «Nous y renonçons». Sans doute ces enfants ne savaient pas encore grand-chose des tempêtes qui, loin, bien loin encore, les attendaient à l'horizon lumineux de leur jeunesse. Chez tous brûlait encore, telle une flamme claire et ardente, la sainte résolution de rester fidèles au Seigneur jusqu'au dernier jour.

A sa place dans l'église, joignant avec ferveur ses mains calleuses, Assunta prêtait l'oreille, pour tâcher de distinguer la voix de ses enfants dans le chœur de ceux qui renouvelaient leurs promesses. Avec eux elle disait en elle-même chacune de leurs paroles. Elle, la femme d'expérience, éprouvée par la souffrance, elle connaissait un peu les écueils de la vie, mais, à cette heure, elle promit à Dieu de veiller sur le jeune garçon et sur la fillette et, de toute la force de son amour, de les préserver du mal.

Alessandro se tenait dans un coin de l'église, les bras croisés sur la poitrine, contemplant d'un regard brûlant le tableau de cette pieuse innocence. Sept ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait lui aussi, le cierge allumé à la main, renouvelé les promesses de son baptême, comme le faisaient là-bas les enfants, près de l'autel. C'était dans l'église de Torette, près d'Ancône. Il voyait nettement devant lui le vieux prêtre, il sentait son regard qui semblait lui demander : – Alessandro, qu'as-tu fait des promesses de ton baptême ? L'air sombre, Alessandro baissait la tête. Hélas ! même le jour de sa première communion n'évoquait pas chez lui que des souvenirs lumineux. Sa mère était déjà morte et son père... ? Le soir, on l'avait rapporté ivre mort à la maison ! Le soir de sa première communion !

Avec quelle rapidité s'était obscurci l'éclat de cette belle journée ! Il avait été entraîné dans toutes les turpitudes de la vie. Il s'y était enfoncé toujours plus profondément et, maintenant, il était trop lâche et trop faible pour combattre énergiquement le mal.

Cependant la Sainte Messe avait commencé. Après l'évangile,

don Signori monta en chaire; une fois encore il représenta devant l'âme des enfants le bonheur de ce grand jour et, de toute la ferveur que lui inspirait son zèle de pasteur, il les conjura de veiller sur la pureté de leurs cœurs, pour que le Seigneur pût toujours y revenir.

«Chers petits invités de Dieu, poursuivit le prêtre, que vous êtes beaux aujourd'hui dans vos vêtements de fête, dans l'éclat de votre cierge, dans le rayonnant printemps de votre vie ! Mais celui qui pourrait, comme le font vos anges gardiens, contempler vos âmes parées de pureté et d'innocence, celui-là verrait une beauté comme on n'en saurait découvrir sur la terre. Celui qui escalade la haute montagne et voit dans le resplendissement du soleil levant étinceler, éclatantes et lumineuses dans leur pureté inviolée, les cimes neigeuses dont le pied de l'homme n'a pas encore profané la beauté, celui-là sans doute est forcé de tomber à genoux pour adorer le Créateur qui a fait de telles merveilles. Et cependant un pareil tableau n'est qu'une pâle ombre de l'inexprimable beauté d'une âme virginale et remplie de Dieu. Sauvegardez, mes chers enfants, sauvegardez la plus belle parure que puissent donner le ciel et la terre !»

Puis le prédicateur s'adressa aux grandes personnes. Elles aussi, il les supplia éloquemment de veiller sur le printemps sacré de ces enfants, pour que l'âpre frimas du péché ne vînt pas détruire cette délicate floraison.

«Malheur à celui qui scandaliserait un de ces petits ! s'écria-t-il avec véhémence, au milieu d'un silence attentif. Malheur à celui qui perd, quand son rôle est de protéger et de guider ! C'est à lui que s'adressent les paroles du Seigneur : il eût mieux valu pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer. Gardez-vous de mépriser l'un de ces petits qui croient en moi, car leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est aux cieux !»

Se tournant vers l'image de la Sainte Vierge, le prédicateur

conclut par une fervente prière :

«Sainte Mère et toujours Vierge Marie ! je te confie ces enfants avec toute la sollicitude que m'inspire ma charge de pasteur ! Prends leurs cœurs sous ta protection et ne permets pas qu'ils disent, pensent ou fassent jamais quelque chose qui pourrait compromettre leur innocence ! Protège-les, très Sainte Vierge, comme tu as protégé et gardé sur la terre Celui qui repose entre tes bras ! Sois leur refuge dans toutes les tentations et tous les dangers, et quand ils t'invoqueront dans les tempêtes de la vie, exauce-les et assiste-les de ton amour toujours secourable ! Amen !»

A Nettuno, personne ne se souvenait d'avoir entendu le vieux curé prononcer des paroles aussi éloquentes et aussi émouvantes en un jour de première communion. Il voyait, semblait-il, se lever quelque part, tel un ouragan dévastateur, un effroyable danger qui menaçait l'innocence d'une âme et il n'y eut personne dans la maison de Dieu qui ne fût remué jusqu'au plus intime de son être par ces paroles prophétiques.

L'instant le plus solennel du Saint Sacrifice approchait. Le Seigneur descendit dans la blanche hostie du prêtre et dans le pain immaculé du ciboire. A l'autel, la petite sonnette d'argent tinta doucement pour inviter les fidèles à une prière d'adoration. C'était l'instant où la grâce toute-puissante de Dieu frappait à la porte de tous les cœurs. Elle frappe à la porte de ton cœur toi aussi, Alessandro Serenelli ! Le Seigneur renouvelle son immolation du Golgotha, Son sang est capable de purifier ton âme à toi aussi, fût-elle rouge de tous les péchés du monde. Il te donne à toi aussi la force de te convertir et de t'arracher au marais du vice dans lequel tu es sur le point de disparaître tout entier.

«Pardonne-nous nos offenses» dit le prêtre à l'autel. Dis avec lui les paroles sacrées que le Seigneur a placées sur nos lèvres. Dis avec lui le «Libera nos a malo !» Délivrez-nous du mal !

Mais dans ton âme quelque chose se rebelle contre les appels de la grâce. C'est un morne découragement ou une folle présomption qui se révoltent contre l'appel divin : je ne puis pas. C'est trop tard. Il ne saurait plus espérer de miracle qui le sauve, celui qui s'est enfoncé dans le marais. Il ne fait que s'y plonger de plus en plus profondément.

A nouveau la voix mystérieuse insiste : «Alessandro ! N'entends-tu pas prononcer à l'autel le nom de l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ? Du monde, Alessandro ! Que pèsent tes fautes en face des péchés du monde entier ? Et pourtant l'Agneau de Dieu les efface, les anéantit dans les flots de son sang.

Regarde, le prêtre se tourne maintenant vers les fidèles, tenant dans ses mains le ciboire d'or avec le Pain de Vie. De nouveau la sonnette d'argent retentit, de nouveau on entend la parole divine; elle est une promesse et un avertissement; elle invite tous les hommes à se convertir : Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ! Dis, toi aussi, Alessandro : Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie ! Ton âme à toi aussi, ton cœur malade, Alessandro Serenelli ! Une seule parole ! Une parole de ton Sauveur !»

Cependant les enfants se dirigent vers la nappe que l'on étend ce jour-là pour remplacer la table de communion. Sans doute ils sont encore trop jeunes pour comprendre pleinement l'auguste merveille qui se réalise pour eux; mais leurs âmes tremblent d'un frisson sacré à la seule idée qu'ils en ont. Mystère de foi, mystère d'amour, source à jamais inépuisable !

Assunta Goretti cherche du regard ses enfants et les accompagne de ses ferventes prières dans leur sainte démarche. Auprès d'elle, Mariano, qui a huit ans, essaie de saisir un reflet de cet inconcevable mystère, tandis que le petit Sandro demande à sa maman de le soulever un peu pour qu'il puisse lui aussi voir son frère et sa sœur.

Alessandro Serenelli ne voit que la petite Marietta qui gravit maintenant les degrés de l'autel, le visage rayonnant d'attente et de bonheur; il la voit revenir à sa place, les mains croisées sur la poitrine, comme si elle ne voulait jamais abandonner celui qui vient de devenir son hôte. Alors une sorte d'éclair traverse l'âme du garçon; sans même s'en rendre compte, il joint convulsivement les mains et murmure : «O mon Dieu ! si vous voulez me sauver, ce sera sans doute par cette enfant !»

Maria Goretti s'agenouille à sa place et cache son visage dans ses mains. Elle voudrait prier, présenter au Seigneur toutes les intentions auxquelles elle a songé cent fois pour cet instant, mais maintenant tout disparaît en quelque sorte dans cet océan d'amour qui inonde son âme. Son amour à elle ne trouve pas de mots. Ce n'est que peu à peu qu'elle se ressaisit, comme si elle revenait sur la terre, descendant des cimes d'inexprimables merveilles. Maintenant elle prie Celui qui est venu en elle, elle lui présente toutes ses requêtes : elle prie pour son père qui, depuis un an déjà, repose au cimetière, pour sa mère qui s'est usée à la tâche pour permettre à ses enfants de vivre cet instant, pour ses frères et sœurs, grands et petits, pour tous ses bienfaiteurs, pour le vieux Serenelli malade, pour Alessandro. Oui, elle prie pour lui aussi, et il lui semble que pour lui tout particulièrement elle doit prier Dieu de tout son cœur.

La cérémonie s'achève beaucoup trop vite au gré de Marietta. Hélas ! Elle aurait encore tant de choses à dire à son Dieu; aussi, quand sur la porte de l'église, sa maman la prend dans ses bras, elle balbutie un peu confuse :

– J'ai oublié toutes sortes de choses que je voulais absolument lui dire !

– Maintenant tu le portes dans ton cœur, tu peux toujours lui parler. Il t'exaucera certainement ! dit pour la consoler la paysanne.

Les Goretti firent un léger repas chez des connaissances qu'ils

avaient en ville; ils n'avaient pas le temps de rentrer chez eux s'ils voulaient ne pas manquer la procession. Deux heures plus tard les premiers communiant traversèrent les rues pavoisées en un cortège triomphal et sacré. Ils étaient placés avec les enfants de chœur immédiatement devant le Saint-Sacrement que les prêtres portaient tour à tour dans l'ostensoir d'or. Marietta pouvait maintenant s'entretenir à loisir avec Celui qu'elle aimait par dessus tout, mais quand la procession s'acheva, elle pensait qu'elle avait à peine dit le plus urgent.

Après la dernière bénédiction, elle rentre à la maison avec sa mère et ses frères et sœurs qui bavardent avec entrain. Quant à elle, elle garde le silence et, quand Angelo lui pose une question, il ne reçoit pas de réponse. Elle n'a rien entendu : de tout son amour et de toute sa ferveur, elle est encore auprès de celui qui est devenu l'hôte de son âme.

Ce n'est que lorsqu'apparaissent les maisons des Ferriere qu'elle se tourne vers sa mère et lui dit :

– Maman, j'étais souvent triste parce que Jésus ne traverse pas notre village, le jour de la Fête-Dieu, et parce que nous n'avons pas d'église. Mais maintenant nous le portons dans nos cœurs et les Ferriere ne sont plus un village sans Bon Dieu.

– Oui, tu as raison, Marietta ! Aujourd'hui le Bon Dieu est venu jusqu'à nous et tu peux le porter dans notre maison.

La journée s'écoula dans une joie recueillie. Après le repas du soir, tous se rendirent à la Conca pour porter à leur père un peu de la lumière de ce grand jour.

La nuit suivante, Marietta fut longtemps avant de trouver le sommeil. Elle avait encore trop à dire à l'hôte qu'elle avait accueilli dans son cœur.

LE PIGEON BLANC

C'était de nouveau la saison des récoltes. De nouveau les faux sifflaient dans la houle des blés. De nouveau, la maladie et la mort montaient comme un spectre de cette brûlante terre à fièvres. De nouveau le vieux Serenelli était alité, souffrant de violents accès de malaria; c'était donc un homme de moins pour rentrer le grain si précieux. D'autant plus lourde était la tâche des autres.

Comme sa maman et Angelo étaient occupés au dehors, tout le travail de la maison retombait sur Marietta. Sa journée commençait au premier chant du coq. Il fallait soigner le bétail, aller chercher de l'eau à la fontaine, donner à manger aux poules et aux oies, allumer le feu et faire la cuisine, ravauder et raccommoder, et enfin soigner Serenelli malade. Mais, parmi toutes ces occupations, Marietta était très gaie. Le moment venu, elle éveillait ses frères et sœurs, les habillait, leur joignait les mains et leur faisait dire la prière du matin, écoutait émerveillée les premières paroles de Gegia, la petite dernière de la couvée, veillait sur ses premiers pas hésitants. Puis elle donnait une tape sur les doigts de Sandro, quand le garçonnet de six ans regardait avec curiosité dans les marmites. Elle restait malgré tout profondément gaie, chantait et babillait, riait et plaisantait, comme seul sait le faire un véritable enfant de Dieu.

A vrai dire, elle ne pouvait se donner un seul instant de répit. Comme la matinée passait vite ! Les moissonneurs rentraient et se mettaient à table, ils auraient été sans doute fort mécontents s'il leur avait fallu attendre le repas. Le regard un peu inquiet de Marietta

allait de l'un à l'autre pour demander si c'était bon et ce n'était qu'à l'instant où tous attaquaient le plat de bon cœur qu'elle éprouvait de la satisfaction et aussi un peu de fierté.

– Il faut reconnaître la vérité, Marietta, disait parfois par manière de compliment Alessandro Serenelli Tu seras bientôt une cuisinière accomplie. Ah oui ! Un pareil compliment était doux comme miel pour la brave enfant quand même sa mère ajoutait aussitôt :

– Ne va pas rendre vaniteuse ma fille, Alessandro !

Chose bizarre, Angelo faisait une mine renfrognée chaque fois que le jeune Serenelli adressait un compliment à sa sœur et plus encore, quand à ces mots, il voyait un éclair de joie briller dans les yeux de Marietta. Il avait alors un ton brutal pour dire :

– Nous faisons tous notre travail, nous au dehors et Marietta à la cuisine. Personne n'a à faire de phrases sur ce point.

– Voyons, Angelo ! disait la mère surprise par cette brusquerie inaccoutumée. Le garçon baissait davantage la tête dans son assiette et se taisait. Marietta était toujours un peu déconcertée par l'impolitesse de son frère, mais quand ils étaient seuls, Angelo cherchait à se réconcilier par quelques paroles amicales.

Auprès de lui, Alessandro n'apportait pas moins d'ardeur à accomplir sa tâche. Tous deux restaient fort silencieux durant leur travail. Le jeune Serenelli poursuivait intérieurement son rêve; il était souvent par la pensée auprès de Marietta qui lui paraissait merveilleusement transformée depuis la Fête-Dieu.

Il n'y avait rien de changé en vérité dans son comportement habituel. Elle faisait son travail au jour le jour comme d'habitude. Le soir, elle récitait le chapelet comme elle l'avait toujours fait. Pieuse et bonne elle l'avait toujours été. Pourtant, aux yeux du jeune garçon, elle apparaissait en quelque sorte transformée, non pas dans son comportement extérieur, mais dans les mystérieuses profondeurs

de son âme. Il y avait une sorte d'élan dans toutes les paroles qu'elle prononçait, une sorte de rayonnement qui se dégageait de chaque expression de son visage, de tout son être. Cela, Alessandro n'aurait pas su le traduire par des mots. C'était en tout une douceur et une joie, oui, quelque chose qui n'était pas de ce monde. Elle puisait à une source cachée la force de sa jeune vie, et durant cet été dévastateur, exténuant, qui étioyait toutes les fleurs et faisait dépérir les hommes, elle s'épanouissait en une beauté inconnue de la terre.

L'aimable enfant au cœur paisible et ingénu s'épanouissait comme un bouton de fleur dans la plénitude resplendissante de sa virginale adolescence et elle veillait avec une pureté délicate sur la mystérieuse éclosion de sa vie.

Durant le travail, durant le repos des soirs de fête, sur sa couche solitaire, Alessandro voyait sans cesse devant lui l'image de cette fillette. Elle lui apparaissait comme un être sacré devant lequel on ne peut que tomber à genoux et prier. Les profondeurs les plus secrètes depuis longtemps recouvertes par la boue d'années de corruption réapparaissaient et parfois le garçon était envahi par le désir d'être pur et bon et de se défendre contre toute souillure pour être digne de lever les yeux vers cette jeune fille. Dans ces moments-là, le jeune Serenelli joignait les mains et priait.

Puis de tels sentiments ne lui paraissaient que l'effort ridicule d'une personne enchaînée et maintenue par des liens inexorables dans un abîme de fange.

Et Marietta ? Imbécile ! ne va tout de même pas lui dessiner une auréole ! Tu sais bien comme elles sont toutes dès que le sang s'éveille ! Tu as pourtant assez roulé par le monde. C'était bien partout pareil dans tous les ports ! La boue ! La boue ! Une boue écœurante ! Mais on finissait par s'y habituer et s'y trouver bien !

Souvent lorsqu'Alessandro était couché dans sa chambre sans trouver le sommeil et qu'il regardait fixement dans l'obscurité, une

secrète angoisse l'assaillait et l'étranglait d'une main de fer. Il avait le pressentiment qu'un jour il se passerait quelque chose d'effroyable, mais quelque chose qu'on ne pouvait empêcher, pas plus qu'on ne peut empêcher la nuit d'éteindre le soleil.

Alessandro avait lu naguère dans un journal de Florence un article qui traitait de menteurs ceux qui parlent de libre arbitre. Un obscur destin pesait sur chaque individu et chacun de ses actes était déterminé par le destin, quelque résistance qu'opposa l'homme par un prétendu libre arbitre. Mahomet avait été plus proche de la vérité que le Christ en enseignant que dans nos vies tout est déterminé; il n'était pas nécessaire pour autant de croire à Allah, il suffisait de croire à l'hérédité et à son propre passé qui prédéterminent dans le détail chacune de nos actions. Alessandro prêtait l'oreille aux ronflements qui venaient du lit voisin. Son père était un ivrogne incorrigible. Sa mère ? Hélas ! il ne l'avait jamais connue. La mort prématurée de son frère lui avait fait perdre la raison et elle était morte dans la nuit de l'inconscience.

Quel serait son propre destin ? Alessandro sentait qu'il était lié d'une certaine manière à cette fillette dont la pensée l'obsédait jour et nuit ! Le front baigné de sueur, il se levait en sursaut sur son lit, il regardait fixement dans l'obscurité, regardait, comme s'il eût pu deviner de quelque façon le destin qui dans les ténèbres venait à lui.

Souvent, après sa rude tâche quotidienne, Angelo, lui non plus, ne trouvait pas le repos. Le brave garçon pressentait vaguement un danger comme on sent un orage avant même que s'accumulent les sombres nuages et que brille le premier éclair. Durant les nuits silencieuses, il ne pouvait s'empêcher de penser à son père qui lui avait confié sa sœur et lui avait demandé de veiller sur elle. «Sois son ange !» avait-il dit alors. Il l'avait mis en garde contre Alessandro comme s'il avait eu la révélation d'un grand danger. Mais tout cela n'était-il pas folle imagination ? Quand Alessandro avait-il fait la moindre peine à la jeune fille par la plus légère

parole ? N'était-il pas plein d'attentions pour elle ? Est-ce que, chaque fois qu'il le pouvait, il ne la soulageait pas de tout fardeau et de tout travail ? Il récitait le chapelet tous les soirs avec les Goretti. Il allait tous les dimanches à la messe à la Conca, à Nettuno, à Campomorto, et on le voyait souvent au confessionnal et à la Sainte Table. Il était certainement bien changé. Il n'avait plus épinglé au mur de vilaines gravures depuis qu'il les avait enlevées à la demande de Marietta. De même il ne lisait plus autant de mauvais feuilletons et les revues pornographiques que son père rapportait de Nettuno avec l'ivresse du dimanche ou que vendait quelque colporteur. Une fois même, Angelo avait remarqué qu'à l'arrivée inopinée de Marietta il avait rendu au colporteur quelques brochures mauvaises. Angelo avait-il le droit de s'en faire une si mauvaise opinion ! Ne ressemblait-il pas au pharisien qui voit la paille dans l'œil du prochain ?

Cependant Angelo n'arrivait pas à regarder sans animosité le jeune Serenelli dont il surveillait chaque parole, chaque regard, avec une anxiété secrète et hostile.

Marietta était la dernière à redouter quelque chose du jeune Serenelli. Assunta lui avait dit que son enfance et sa jeunesse avaient été privées de la tendresse d'une mère, qu'il n'avait connu que souffrances et scandales, qu'il avait été malmené par la vie, comme un chiffon dans la gueule d'un chien. Il fallait être patient avec lui et beaucoup prier pour lui.

Aussi Marietta ne s'endormait jamais sans avoir récité avec ferveur un «Notre Père» et un «Je vous salue, Marie» pour le jeune Serenelli.

Les semaines s'écoulaient. La récolte était rentrée et l'on pouvait se réjouir d'un excellent rendement. Pour la première fois on abordait l'hiver sans trop de soucis. On put payer la totalité du fermage à la date fixée et Angelo se fit une joie de porter le terme chez le régisseur.

L'automne passa. Puis ce fut l'Avent et sa joie recueillie qui enfin fit place à l'allégresse de Noël.

Les Goretti se faisaient mutuellement les cadeaux que leur inspirait leur amour et que leur permettait leur pauvreté. Cette fois Angelo fit à sa sœur la surprise d'un cadeau particulièrement cher : un pigeon blanc comme neige.

– Fais-y bien attention ! recommanda le garçon avec un sourire. Il y a beaucoup de rapaces qui nichent dans les rochers et cela en serait bientôt fait de cette innocente petite bête.

– Je l'aimerai beaucoup et je veillerai sur elle ! promit Marietta toute joyeuse. Mais tu sais je ne puis pas l'enfermer dans une cage ni l'attacher. Il faut donc que le Bon Dieu veille sur elle avec moi pour qu'il ne lui arrive rien.

– Oui, le Bon Dieu ! fit le garçon. Et moi aussi, je veillerai un peu sur elle.

– En vérité je ne puis pas m'imaginer que des oiseaux de proie puissent s'élancer à la poursuite d'une petite bête aussi jolie et innocente. Elle ne fait de mal à personne.

– C'est que tu ne connais pas les oiseaux de proie ! répondit le garçon, les lèvres pincées.

Alessandro avait écouté en souriant cette conversation.

Il dit alors avec un léger accent de reproche :

– Qu'importe après tout un pigeon ? Si un épervier le mange, je t'en donnerai un autre. Il ne manque pas de pigeons blancs par le monde, et après tout il faut bien que les rapaces vivent, eux aussi !

Angelo lui lança un regard méchant, mais il ne dit rien pour ne pas troubler la paix de cette sainte solennité.

LE TENTATEUR

L'année 1902 commença par de belles espérances. L'automne avait apporté une excellente récolte et Assunta projetait, si la nouvelle année était pareillement bénie, de quitter la région fiévreuse de la Conca pour louer une ferme dans la Marche d'Ancône; elle tiendrait ainsi la promesse faite à son mari sur son lit de mort.

Puis le printemps revint. On planta la charrue dans les champs et on confia la semence à ce sol avare. Après le court répit de l'hiver, il y avait à nouveau largement de quoi occuper tout le monde. Marietta, elle aussi, était surchargée de travail, de l'aube à la nuit tombante. Agée maintenant de douze ans, elle était partout où il y avait à faire: aux champs, à l'étable, dans la maison, dans la cuisine, et l'ouvrage lui coulait si rapidement dans les mains qu'on aurait pu croire à de la magie.

Avant d'aller prendre le repos de la nuit, on faisait la prière du soir dans la grande chambre des Goretti. Puis Marietta récitait le chapelet, ses beaux yeux purs levés vers l'image de la Sainte Vierge devant laquelle, le dimanche, brûlait un petit cierge. Sa voix claire égrenait l'un après l'autre les Ave, annonçait les mystères joyeux, douloureux, glorieux que l'éternité ne saurait suffire à méditer, et les autres achevaient avec ferveur les paroles sacrées de la prière. C'est ainsi qu'au soir des journées les plus pénibles, on tressait une couronne de lumière que l'on offrait avec toutes les fatigues et tous les soucis à la Mère de Dieu et à son Fils béni

Tous les Goretti assistaient toujours à la prière : Assunta, Angelo, Mariano, Sandro, même la petite Ersilia, âgée de quatre ans. Souvent la maman prenait sur son sein la petite Gegia, âgée de deux ans, et l'enfant balbutiait, elle aussi, de son mieux, les paroles sacrées.

Le chapelet du soir était bien l'unique consolation que l'on connût dans ce village sans Bon Dieu. Alessandro Serenelli y assistait aussi et répondait de sa voix grave, au timbre un peu rauque. Il ne cessait de regarder celle qui récitait la prière, il n'arrivait pas à en détacher son regard. Qu'elle était donc belle cette fillette qui sortait maintenant de l'enfance et s'épanouissait en une magnifique adolescence, telles les fleurs quand éclatent les boutons !

Lorsque le temps était beau, on récitait le chapelet dans le petit jardin, et quand à cet instant le soleil couchant nimbait de ses rayons éclatants la chevelure de la jeune fille, Marietta apparaissait souvent à ce garçon un peu fruste comme une sainte dont la pensée même la plus fugitive ne doit jamais ternir la pureté. Mais quand, dans sa chambre, Alessandro se plongeait dans la lecture de ses mauvais livres un désir s'éveillait en lui, pareil à un feu qui couve; ce désir qui l'effrayait d'abord l'envahissait peu à peu entièrement. Il fermait alors le livre et s'abandonnait à ses dangereuses rêveries.

Sans doute quelque chose en lui se révoltait contre de pareilles imaginations. Mais le garçon avait grandi privé de l'amour d'une mère et de la vigilante sollicitude d'un père. La vie l'avait brutalement saisi au collet et durement malmené. Ce qui aux jours de son enfance avait été sacré à ses yeux avait depuis longtemps perdu son éclat. Sa vie religieuse était devenue une routine inconsciente, vide, qu'il gardait encore par habitude. Alessandro lui-même aurait été bien embarrassé de dire s'il croyait encore à quelque chose au delà des réalités terrestres.

Pourtant une chose, une seule, était restée jusque là sacrée et inviolable à ses yeux : Maria Goretti. Sa pureté, sa piété sincère

étaient pour lui comme le dernier et magnifique reflet d'un monde depuis longtemps disparu, comme l'unique étoile dans un ciel sombre et vide. Aussi Alessandro s'effraya tout d'abord quand il prit conscience qu'il osait profaner, ne fût-ce qu'en pensée, le dernier idéal qui lui restait.

Durant ces moments-là, le garçon joignait convulsivement les mains et ses lèvres murmuraient quelques mots de prière, mais à peine ces paroles avaient-elles été prononcées que s'en assourdissait l'écho. Alessandro s'abandonnait de nouveau aux mornes rêveries de son imagination.

Un samedi après la récitation en commun du chapelet, tandis que Marietta s'affairait autour de la petite image de la Madone, disposait de nouvelles fleurs et les arrosait, Alessandro s'approcha d'elle et lui dit :

– Marietta, il manque un bouton à la chemise que je voudrais mettre demain. Veux-tu me le recoudre ?

– Bien sûr ! dit la fillette. Je sais que vous autres, les hommes, vous n'êtes pas très adroits à manier l'aiguille. Tu n'as qu'à me l'apporter !

– Elle est dans ma chambre ! Viens la chercher ! répondit le garçon. Marietta n'avait pas le moindre soupçon; sinon elle aurait remarqué le secret tremblement de la voix du jeune garçon et la flamme qui brillait dans son regard. Aussi le suivit-elle sans la moindre défiance.

– Où est la chemise ? demanda la fillette en entrant avec lui dans la chambre. Est-ce celle qui est là sur la chaise ? Mais il n'y manque aucun bouton ! s'écria-t-elle, après un rapide examen.

– Ce n'était qu'une plaisanterie ! ricana Alessandro. Je voulais seulement être une fois seul avec toi parce que j'ai quelque chose à te dire.

— Tu fais de drôles de plaisanteries ! dit en riant la fillette qui ne soupçonnait rien encore. Qu'est-ce que tu voulais donc me dire ? Il faut que ce soit quelque chose de bien important puisque nulle autre personne ne peut l'entendre. Eh bien ?

— Marietta, sais-tu comme tu es belle ? balbutia le garçon, d'un air gauche.

— Et c'est pour entendre cela qu'il fallait que je vienne avec toi dans ta chambre ? dit la fillette en éclatant de rire. Il y en a peut-être de plus laides. La pauvre Rosa est bossue, Anna paralysée d'une jambe. Je m'estime bien heureuse que le Bon Dieu m'ait donné des membres sains et normaux. Mais belle ? Grand Dieu ! Comment pourrait-on être belle quand on doit, comme moi, travailler du grand matin jusqu'à la pleine nuit ? Tu te moques de moi !

— Écoute, j'ai encore quelque chose à te dire ! continua le garçon d'une voix sourde en cherchant à attirer l'enfant vers lui. Je t'aime, Marietta.

— On doit aimer tous les hommes ! répondit naïvement la fillette. Moi aussi, je t'aime !

— Tu m'aimes ? bégaya Alessandro avec passion.

— Mais oui ! C'est un commandement de Dieu ! J'aime ma maman, Angelo, mes frères et sœurs, toi, et tous les hommes, tous !

— Alors tu ne m'aimes pas plus qu'Angelo ? repartit vivement Alessandro mécontent.

— Mais à quoi penses-tu donc ? répondit Marietta étonnée. Angelo est tout de même mon frère.

— Et moi ?

— Toi ? Tu es quelqu'un qui habite sous le même toit que nous, tu es donc mon prochain, comme dit l'Évangile, et on doit aimer son prochain.

– Il est joli l’amour du prochain ! répliqua le garçon. Tu n’es pourtant pas sotte au point de ne pas me comprendre. Ou bien tu ne veux pas comprendre rien que pour me faire souffrir.

Effrayée, Marietta regarda le visage pâle, décomposé. Elle leva la main dans un geste de défense et balbutia :

– Qu’est-ce que tu as ? Tu me fais peur ! Au moment où elle se tournait vers la porte, Alessandro la saisit dans ses bras avec un cri presque bestial et pressa ses lèvres sur celles de Marietta.

Cette furieuse passion entraîna la fillette surprise dans un brûlant tourbillon où elle faillit sombrer. Une sorte de vertige l’envahit, supprimant toute réflexion et toute pensée. Puis elle se dégagea avec violence, repoussa loin d’elle le vilain drôle avec une telle horreur qu’il recula en titubant et s’écroula sur son lit. Il se releva avec un cri rauque, d’un geste fou passa la main dans sa chevelure en désordre et dit d’une voix haletante :

– Ne t’en va pas encore, Marietta ! Je regrette ce que j’ai fait, cela ne m’arrivera plus. Cela m’a pris tout d’un coup, je ne sais comment ! Mais la fillette le regardait en silence, les yeux remplis d’un profond effroi, comme si pour la première fois elle voyait le péché face à face.

– Ne t’en va pas avant de m’avoir pardonné ! supplia Alessandro. Marietta répondit, les lèvres pâles comme la cire

– Demande pardon à Dieu, pas à moi ! Puis elle quitta la chambre, tandis qu’Alessandro s’affaissait avec un cri sourd en cachant son visage dans ses mains.

Pour dissimuler son trouble à sa mère, Marietta s’enfuit dans le jardin, mais il lui fallut s’appuyer un instant aux montants de la porte, parce qu’il lui semblait que ses jambes allaient se dérober sous elle. Les yeux grands ouverts, elle regardait fixement devant elle dans la nuit tombante. Elle ne voyait pas les étoiles dont le ciel

s'illuminait, elle n'entendait pas dans le vieux poirier le chant du rossignol. Tout lui paraissait avoir pris un air étrangement sinistre et nouveau. Elle s'approcha en titubant de la fontaine, y rafraîchit son front brûlant, mais l'eau elle-même ne lui paraissait plus limpide. Tout lui semblait souillé, empoisonné, contaminé, comme s'empoisonnaient la terre et les hommes, sous l'action des émanations des marais.

Une angoisse soudaine assaillit son cœur bouleversé dans sa sérénité. Elle se sentait seule, menacée, sous le ciel froid et vide; elle croyait voir les ténèbres menaçantes se glisser vers elle de toutes parts, tel un monstre sinistre. Il lui semblait qu'elle ne pouvait plus respirer. Elle ressentit soudain un intense désir de voir les yeux purs et clairs de sa mère. Elle se précipita dans la chambre et, à sa grande joie, elle n'y trouva que sa mère. Une faible lumière y brillait. en sorte qu'Assunta ne remarqua pas la pâleur de Marietta; cependant elle devina que quelque chose la troublait, que quelque chose d'extraordinaire, d'inquiétant avait trouvé la route de son cœur.

– Qu'as-tu, Marietta ? demanda-t-elle en laissant tomber son tricot sur ses genoux.

– Rien, maman rien du tout ! balbutia l'enfant en s'efforçant en vain d'affermir sa voix.

– Tu me caches quelque chose, continua la paysanne inquiète.

Mais au lieu de lui répondre, Marietta jeta ses bras autour du cou de sa mère avec une telle ardeur que tout d'abord Assunta eut peur devant cette manifestation insolite de tendre passion.

Elle se dégagea avec inquiétude des bras de sa fille et jeta sur son visage brûlant un regard interrogateur.

– Qu'est-ce que tu as, Marietta ? demanda-t-elle de nouveau.

– Oh! rien, rien, répondit l'enfant. C'est que je suis tellement heureuse d'être près de toi !

– Petite sotte ! dit la paysanne en hochant la tête. Va au lit ! Tu veux aller demain à la messe basse à Campomorto pour communier. Moi, j’irai à la grand-messe.

Cette nuit-là, Marietta fut longue à s’endormir. Elle voyait sans cesse le visage grimaçant, odieux, du vilain garnement; elle sentait l’écœurante emprise de ses mains. La pauvre enfant se croyait souillée et violée. Oserait-elle le lendemain recevoir Notre Seigneur sur ses lèvres profanées par l’ardeur du péché ? Ah! qu’elle aurait aimé invoquer l’ange qui avait jadis purifié les lèvres du prophète, afin qu’il purifiât aussi les siennes avec un charbon ardent !

Certes elle n’avait conscience d’aucune faute, mais néanmoins elle ne se sentait pas digne de recevoir le lendemain Notre Seigneur. Elle avait appris au catéchisme qu’une église où un crime a été commis doit être à nouveau consacrée. Il lui semblait que la miséricorde divine devait de la même façon purifier et sanctifier son cœur bouleversé par l’approche du péché. Finalement, quoiqu’elle se fût déjà confessée, elle décida de chercher dans le sacrement de pénitence la consolation et la paix. C’est dans cette pensée qu’elle finit par s’endormir.

Le lendemain, en compagnie de Teresa Cimorelli, elle suivait la longue route qui conduit à Campomorto; elle était étrangement silencieuse et absorbée au point que la voisine s’étonna beaucoup de ce mutisme, mais finalement elle crut devoir expliquer ce changement d’attitude par l’attente de la communion

Quelques pas derrière elles, deux autres personnes tout aussi silencieuses suivaient la même route : le vieux Serenelli et son fils Alessandro. Pas un instant le garçon ne quittait des yeux la fillette. A plusieurs reprises, il laissa passer une question de son père ou répondit à côté.

– Je voudrais bien savoir à quoi tu penses encore ! grogna le père et à son tour il se mit à garder un silence maussade.

A la grande joie de Marietta, le prêtre était encore au confessionnal. Elle se hâta de se préparer. Lorsque le prêtre étonné lui demanda pourquoi elle croyait devoir se confesser à nouveau ce jour-là, elle lui donna dans son trouble des réponses si confuses qu'il ne comprit pas tout d'abord. Puis quand il eut saisi, il éprouva une profonde pitié pour cette enfant tourmentée et intimidée. Il la consola par des paroles amicales, lui assura que son cœur n'avait pas contracté la moindre souillure puisqu'elle n'avait pas consenti au péché.

– Ma chère enfant, dit-il, des épreuves semblables ou pires encore n'ont pas été épargnées à bien des saints. Quelques-uns d'entre eux sont morts pour la pureté de leur cœur et peuvent être assimilés aux martyrs. Confie à nouveau ton innocence au Sauveur et à sa Sainte Mère. Ils te garderont certainement comme le Bon Dieu a gardé les trois jeunes gens dans la fournaise. Va en paix ! Tu n'as pas besoin d'absolution parce que tu n'as pas commis de péché. Mais maintenant que tu connais le danger, évite de te trouver seule avec ce garçon ! Il faut lui pardonner et beaucoup prier pour lui. Peut-être es-tu justement appelée à le sauver, afin qu'il ne se perde pas à tout jamais ! Soulagée, Marietta quitta le confessionnal et c'est avec un recueillement et un amour ardents qu'elle reçut le Corps de Notre Seigneur. Dans une prière fervente elle confia à son Hôte divin la pureté de son cœur et l'âme de celui qui avait tenté de la perdre

OMBRES MENAÇANTES

La semence, comme les hommes, mûrit vite sous l'ardent soleil du Sud. En juin déjà, on fauchait le blé et l'on rentrait dans la grange cette riche moisson si ardemment désirée. Quand les bœufs eurent engrangé le dernier chariot, Assunta et ses enfants firent une fervente prière d'action de grâces. Ce jour-là, elle resta longtemps assise à la table avec ses deux aînés.

« Le Bon Dieu nous a aidés, dit-elle, et nous pouvons espérer pouvoir retourner bientôt dans la Marche d'Ancône. Nous louerons une petite ferme et nous l'exploiterons tout seuls.

– Rien de mieux ! fit Angelo. Il est temps que nous partions d'ici. La Conca nous a déjà pris notre père et souvent j'ai l'impression qu'un nouveau malheur nous menace.

– Comment peux-tu dire chose pareille ! fit avec vivacité la fermière effrayée. Si nous gardons la santé, il ne nous arrivera pas de mal. Pourtant je serai heureuse moi aussi, quand nous partirons d'ici.

– Mais notre père ! dit Marietta en regardant sa maman avec un air de reproche. Il nous faudrait abandonner sa tombe et nous ne pourrions plus y prier.

– Partout où nous serons, ton père sera avec nous répondit la mère. D'ailleurs c'était sa suprême volonté que nous quittions cette région marécageuse.

– Notre père savait pourquoi il nous le demandait ! dit Angelo. Ce n'était pas seulement à cause des marais. Tenez, écoutez ! De la

chambre des Serenelli provenait un épouvantable vacarme : le père et le fils fêtaient à leur manière par une bouteille d'eau-de-vie le dernier jour de la moisson. « Le vieux est déjà complètement ivre et le jeune...!

– Au fond, Alessandro n'est pas tellement mauvais ! déclara la paysanne, prenant la défense du garçon. Il a eu une jeunesse dure et sans joie et n'a pas connu sa mère.

– Il me semble qu'on devrait prier pour ses semblables au lieu de se moquer d'eux ! dit Marietta.

– Allons nous coucher ! conclut la paysanne. La journée de demain nous apportera de nouveaux travaux.

– Je vais donner un coup d'œil sur les bêtes ! dit le garçon en se levant.

– Non, va au lit ! dit sa sœur d'un ton suppliant. Tu es déjà si fatigué que tu ne peux presque plus ouvrir les yeux. J'irai voir les bêtes. Sur ces mots, sans attendre la réponse, elle s'en alla dans l'étable, remplit de foin les râteliers des bêtes et veilla avec une affectueuse sollicitude à ce qu'il ne leur manquât rien.

Dans son empressement, elle ne remarqua pas que la porte de l'étable s'était ouverte et, quand elle se disposait à sortir, elle vit Alessandro Serenelli se dresser devant elle. Il avait les cheveux en désordre, ses yeux luisaient d'un désir passionné et manifestement il n'avait plus toute sa raison.

– Laisse-moi passer ! supplia Marietta, comme il lui barrait le passage. Mais Alessandro la prit sauvagement dans ses bras en hoquetant :

– Aujourd'hui tu ne m'échapperas plus !

– Lâche-moi ! dit d'une voix haletante la fillette en proie à une frayeur mortelle. Tu es ivre.

– Peut-être que je suis ivre ! bredouilla le drôle Mais tu es jolie et, aujourd’hui, je te veux; comprends-tu ?

– Jésus, Marie ! s’écria l’enfant en se défendant désespérément.

– Prie tant que tu voudras ! ricana le garçon qui avait complètement perdu le contrôle de lui-même.

Mais à ce moment deux poignes vigoureuses le saisirent soudain et le terrassèrent.

– Canaille ! s’écria Angelo qu’une inquiétude inexplicable avait fait suivre sa sœur et qui, fou de colère, tombait à bras raccourcis sur le garçon; ce dernier, malgré sa supériorité physique, avait bien de la peine à se défendre contre ce déchaînement de colère. Finalement, il se releva en titubant, fit un instant semblant de se jeter sur Angelo, puis se détourna et sortit bruyamment.

– Est-ce qu’il a déjà fait cela ? demanda Angelo, les dents serrées, tout en relevant sur son front ses cheveux baignés de sueur. Mais Marietta était presque incapable de répondre, tellement cette brusque agression l’avait effrayée.

– Il était ivre ! put-elle enfin articuler.

– Je veux savoir s’il a déjà fait cela ? insista Angelo.

– Oui, c’est la deuxième fois ! répondit la fillette. pâle comme une morte.

– Le chien ! s’écria Angelo, bouillant de colère.

– Parfois il ne sait pas ce qu’il fait, dit Marietta qui tentait encore de défendre ce débauché. Je t’en prie, Angelo, ne dis rien à maman; elle a déjà assez de soucis !

– Tu as raison ! fit le garçon qui avait peine à retrouver son calme Puis la pitié finit par l’emporter sur la colère. Il se pencha vers sa sœur qui s’était effondrée toute tremblante Sur un tabouret et lui demanda :

– Est-ce qu’il t’a fait mal, Marietta ?

– Non, il n’y a rien eu ! répondit la fillette. Tu es arrivé juste à temps.

– Qui sait si la prochaine fois je n’arriverai pas trop tard ? De grâce, Marietta, sois prudente ! Je crois que la passion rend ce garnement capable de tout. Il me semble parfois qu’il est possédé du démon.

– Dans ce cas, prions son ange gardien de lui venir en aide ! répondit Marietta pensive.

– Vous êtes restés bien longtemps, dit Assunta en levant les yeux de son travail, quand ses deux enfants rentrèrent. Maintenant allons dormir !

On se souhaite bonne nuit.

– Ne tarde pas à venir, ne me laisse pas seule ! implora Marietta et, à son grand étonnement, Assunta perçut dans ses paroles une secrète angoisse. Les enfants avaient depuis longtemps quitté la pièce, qu’elle ne pouvait s’empêcher d’y penser. Marietta n’était pas peureuse du tout. Elle n’avait pas peur des revenants, ni des serpents si nombreux à la Conca. Plus d’une fois au cours du travail dans les champs, quand elle-même avait peur d’un serpent, c’était Marietta qui, à sa place, avait mis en fuite le reptile. Et voici qu’aujourd’hui elle semblait redouter de rester seule dans sa chambre; plus la maman réfléchissait à sa prière de ne pas la laisser seule, plus ces mots lui paraissaient un appel au secours à peine dissimulé

Dans l’ardeur de l’été, les jours s’écoulaient lentement. Les deux familles faisaient silencieusement leur travail. Une sorte d’ombre sinistre et menaçante planait sur la ferme où l’on vivait côte à côte plus silencieux et plus taciturnes que jadis.

Depuis cette soirée, Marietta cherchait le plus possible à éviter Alessandro. Le garçon, il est vrai, s’efforçait d’excuser son vilain

geste; l'eau-de-vie, disait-il, lui avait fait perdre la tête; il ne s'était pas rendu compte de ce qu'il faisait. La fillette pouvait à peine répondre quelques mots, tellement elle tremblait de peur, rien qu'à le sentir auprès d'elle.

On vécut ainsi côte à côte durant quelques semaines. Angelo n'échangeait avec Serenelli que les mots indispensables; il avait peine à dissimuler son dégoût et veillait de son mieux sur tous les pas de sa sœur suivant la promesse qu'il avait faite à son père sur son lit de mort.

Assunta avait toujours été très silencieuse à la maison et durant le travail; aussi n'échangeait-elle qu'un mot rare et bref avec Alessandro. Durant cet été, le vieux Serenelli souffrait à nouveau de violents accès de fièvre; c'était d'ailleurs un vieillard aigri dont seul l'usage excessif de l'alcool déliait la langue.

Aussi plus le temps passait, plus Alessandro se sentait entouré d'un mur de silence et de défiance qu'il tentait vainement d'abattre. L'attitude peureuse, craintive de Marietta l'irritait au point qu'il en devenait dur et mordant avec elle. Elle n'arrivait plus à le contenter. Il avait toujours quelque raillerie et quelque reproche à lui décocher, et le silence par lequel la fillette les accueillait ne faisait que l'irriter davantage.

– Qu'est-ce que tu as donc, Alessandro ? demanda Assunta, un jour que le garçon s'était montré particulièrement violent et injuste à l'égard de sa fille.

– Qu'est-ce que je pourrais bien avoir ? grommela le jeune Serenelli. Je n'ai rien, mais surtout je n'ai plus d'appétit. Marietta pourrait tout de même apprendre à faire un peu mieux la cuisine et ne pas nous servir toujours la même chose.

– Pourtant autrefois tu prenais toujours sa défense ! dit le vieux en lançant à son fils un regard inquisiteur. Moi, je trouve qu'aujourd'hui c'est très bon.

– J'en ai assez ! grogna Alessandro; il jeta sa cuillère et se leva. Marietta, sans mot dire, baissa la tête dans son assiette. Assunta poussa un long soupir; quant à Angelo, il regardait en silence l'insolent garçon, comme on regarde un fauve dont on ne sait pas ce qu'il faut craindre.

– Dieu sait ce qu'a ce stupide polisson ! grommela le vieux Serenelli. Depuis quelque temps il est complètement changé.

Marietta, elle aussi, était changée. Silencieuse et pâle, elle faisait son travail, les gais refrains s'étaient tus sur ses lèvres. C'est à peine si elle souriait et plaisantait parfois avec ses jeunes frères et sœurs. Un soir, Assunta prit à part son enfant et lui demanda le motif de cette étrange transformation.

– Ah ! ce n'est rien ! balbutia Marietta en pâlisant.

– Tu as sur le cœur quelque chose qui te pèse. ma chère enfant, insista la paysanne. Tu ne veux pas me le dire, à moi, ta maman ? Je serais plus tranquille si je savais ce dont il s'agit. » Marietta se jeta alors soudain dans ses bras en sanglotant et, tremblant de tous ses membres, balbutia:

– Maman, ne me laisse plus jamais seule à la maison. J'ai peur !

– Mais peur de quoi ? demanda Assunta déconcertée. Que peut-il donc t'arriver ici ? C'est à peine si, de temps en temps, il vient un étranger dans ce désert ! Chasse de ta tête ces sottes pensées ! Redeviens donc ma petite enfant raisonnable et joyeuse !

– Ah oui? tu as raison, maman ! dit Marietta avec un sourire mélancolique. Je suis une sotte.

Non, à aucun prix elle n'aurait avoué à sa mère la cause de cette immense angoisse. La honte, plus encore que la peur, lui fermait la bouche. Ce n'est qu'au confessionnal qu'elle s'ouvrait, demandait conseil et consolation.

«Prie pour lui, mon enfant, répétait sans cesse le prêtre. Mais, dans la mesure du possible, fuis sa compagnie, évite tout tête-à-tête avec lui !» C'est ce que faisait Marietta; mais Alessandro, qui avec une rage grandissante se rendit compte de cette fuite continuelle, ne voyait là qu'une manifestation du mépris qu'elle avait pour lui, et il en souffrait effroyablement. Il se sentait rejeté par tous. Aussi avait-il recours plus qu'autrefois aux mauvais livres et aux mauvaises brochures, et il les lisait jusqu'à une heure avancée de la nuit; il s'enivrait des descriptions brûlantes de romans et de récits excitants, et chacune de ses lectures laissait en lui une trace qui y couvrait sourdement.

Souvent il laissait tomber les feuillets qu'il venait de parcourir, regardait fixement devant lui et s'abandonnait à de dangereuses rêveries. Il y avait aussi des moments où, en cet homme, la conscience se réveillait et il tremblait à la pensée de se rendre coupable envers Marietta. Il lui arrivait même d'implorer désespérément l'aide de Dieu et de lui demander de le garder contre lui-même. Mais, chaque fois, tous les sentiments de ce genre sombraient dans le tourbillon d'une passion débridée, nourrie de mauvaises lectures, et la conclusion était toujours la même : la résolution de briser bon gré mal gré la résistance de l'enfant, même, s'il le fallait, par la force.

Il acheta un jour un poignard à Niccolo Tordela, le colporteur. C'était une arme longue, pointue, qu'il dissimula soigneusement aux yeux de toutes les personnes de la maison; mais de temps en temps, quand il se savait seul, il le tirait de sa cachette et le regardait avec une volupté féroce.

« Si cela n'est pas possible autrement, c'est toi qui m'aideras ! » murmurait il, les dents serrées... Il y avait dans les livres assez d'exemples d'hommes qui, dans leur folle passion, n'avaient pas reculé devant le poignard, et leur geste était même auréolé d'un rayon d'héroïsme.

«Demain, elle m'appartiendra ! décida-t-il, une nuit dont il avait

passé la majeure partie en mauvaises lectures; demain, elle sera à

moi, même si je devais la tuer. Je verrai bien si son innocence

résistera, quand je lui mettrai le poignard sous la gorge.»

LE MARTYRE

Une chaleur lourde, étouffante, qui faisait prévoir un orage, régnait dès les premières heures de la matinée du 5 juillet. C'est à peine si la nuit avait apporté un peu de fraîcheur. De lourdes émanations pestilentielles s'exhalaient des marais. Les femmes et les jeunes filles qui se rendaient à la fontaine avec leurs cruches et leurs seaux étaient plus silencieuses qu'à l'ordinaire, comme si elles avaient eu le vague pressentiment d'un malheur imminent que laissait présager, semblait-il, l'air vicié.

– On dirait qu'un orage se prépare, dit Teresa Cimorelli à Maria Goretti qu'elle rencontra à la fontaine. Il y a du malheur dans l'air.

– Oui, l'air est étouffant ! soupira la fillette. J'ai peur de cette journée. Si seulement nous étions déjà à demain !

– Tu dis cela parce que c'est demain dimanche ?

– Ah oui ! Venez-vous avec moi demain à Campomorto ? Je voudrais communier et il me tarde que Notre Seigneur vienne en moi ! Marietta se pencha sur la margelle de la fontaine et remplit son seau.

Quand elle se releva, Teresa Cimorelli vit des larmes dans ses yeux.

– Qu'as-tu donc, Marietta ? demanda-t-elle, inquiète. Comme tu a changé depuis quelques semaines ! Toi qui naguère étais si gaie et chantais du matin au soir, te voilà devenue un petit oiseau muet. On serait presque tenté d'avoir peur pour toi !

– Moi aussi j’ai peur ! répondit l’enfant, les lèvres tremblantes.

– Mais pourquoi donc ?

– Ah ! ce n’est sans doute pas la peine d’en parler... Hier, un milan a mis en pièces le pigeon blanc qu’Angelo m’avait donné à Noël et, sotte que je suis je pense qu’il pourrait bien m’arriver à moi aussi quelque malheur !

– Depuis quand es-tu devenue si superstitieuse ? dit avec un sourire la Cimarelli. Sache bien qu’il ne peut t’arriver aucun malheur sans la permission de Dieu.

– Mais peut-être Dieu veut-il que je souffre ! répondit Marietta à voix basse.

– Dans ce cas, il te donnera aussi la force de porter ta croix ! dit Teresa pour la consoler. Mais quelles conversations pour un matin d’été ! Sois gaie, Marietta, ris et chante comme tu le faisais jadis ! Demain nous irons ensemble à Campomorto.

Marietta passa toute la matinée, dévorée par le silencieux désir de la divine nourriture qu’elle allait recevoir le lendemain. Elle fit comme d’habitude son travail à l’étable et à la maison, mais par la pensée elle était toute en Dieu. Dans la cour retentissaient le piétinement des bœufs qui battaient les fèves et les cris que poussaient, pour les exciter, Alessandro Serenelli et Angelo. Assunta et Mariano jetaient les fanes de fèves sous les pieds des bêtes, tandis que Sandro et Ersilia cherchaient à se rendre utiles par de menus services.

Le vieux Serenelli était à nouveau atteint d’un violent accès de fièvre et il était couché, geignant, sur une botte de paille devant la porte de l’étable. Marietta lui avait déjà demandé à plusieurs reprises d’aller dans sa chambre, mais le vieux avait toujours refusé d’un ton bourru, parce qu’il croyait ne pas pouvoir respirer dans une pièce fermée. Il ne parut pas non plus au repas de midi. Comme

d'habitude, on prit en silence le repas frugal, mais bien préparé. Alessandro ne cessait de regarder d'un air sombre Marietta qui n'osait pas même lever les yeux.

– Retournons tout de suite au travail ! dit Assunta, quand on eut récité les grâces. Tous l'approuvèrent d'un signe de tête et se levèrent. Alessandro s'en alla dans sa chambre, mais revint bientôt dans la cuisine et dit à Marietta qui rangeait la vaisselle :

– Il faut que tu me raccommodes une chemise; je voudrais la mettre demain.

– Où est-elle ? demanda Marietta, sans lever les yeux.

– Elle est là-haut, sur mon lit. Tu trouveras, à côté, des morceaux et tout ce qu'il te faut. Je descends battre.

– Je vais t'arranger cela ! » dit la fillette; quand elle eut terminé la vaisselle, elle monta dans la chambre d'Alessandro, prit la chemise et les morceaux d'étoffe, s'assit hors de la chambre sur l'escalier et se mit au travail tandis que la petite Gegia se blottissait auprès d'elle et s'endormait bientôt sous l'effet de la chaleur de midi.

Cependant les bœufs continuaient leur ronde. Les travaux des battages se poursuivaient. Angelo conduisait le premier attelage, Alessandro le deuxième. Au bout d'un moment, le garçon se tourna vers Assunta et lui dit:

– Voulez-vous conduire les bœufs un instant, s'il vous plaît ? Je m'absente quelques minutes seulement.

– Bien ! fit la femme.

– Où va Alessandro ? demanda Angelo, inquiet.

– Dans sa chambre ! répondit la mère.

– Où est Marietta ? insista le garçon.

– Dans la cuisine ! La paysanne prêta une certaine attention à ces étranges questions qui l'inquiétaient un peu. Puis elle reprit son travail et se remit à conduire les bœufs dans leur ronde monotone.

Marietta fut saisie d'une vive frayeur, quand elle vit Alessandro monter précipitamment l'escalier. Mais il eut l'air de ne pas lui accorder la moindre attention et se contenta de monter en hâte dans sa chambre où la fillette l'entendit aller et venir. Marietta aurait pu se lever et s'en aller, mais cette fois le garçon ne semblait pas penser à mal. Il ne l'avait même pas regardée. De plus, elle ne voulait pas réveiller sa petite sœur endormie à côté d'elle. Elle continua donc, les mains tremblantes, son raccommodage.

Soudain la porte s'ouvre brutalement, Alessandro crie d'une voix rauque :

– Marietta, viens ici !

– Que faut-il encore faire ? balbutie l'enfant que la peur rend incapable de se lever.

– Il faut que tu viennes ici ! répète Serenelli d'une voix dure. Puis, le visage grimaçant, il se précipite sur elle, la prend dans ses bras, l'entraîne dans sa chambre et d'un coup de pied ferme brutalement la porte. Ce débauché jette la fillette sur son lit et essaie de lui arracher ses habits par la force.

Marietta se défend avec l'énergie du désespoir, repousse sans cesse cette brute, mais ne réussit ainsi qu'à le jeter dans une rage folle.

– Marietta ! dit le garçon, d'une voix haletante, si tu te défends, je jure que je te tue ! La fillette voit soudain un long poignard pointu qu'Alessandro lui pose, menaçant, sous la gorge. Elle voudrait crier mais la peur l'empêche d'articuler un son.

– Cède ! hurle Alessandro. Par Dieu, je te tue !

– Tu es fou ! gémit la fillette. Ce que tu veux faire est un péché, un péché mortel. Tu iras en enfer, si tu le fais !

– Ma vie est déjà un enfer, ici tout le monde me traite comme un chien ! hurle ce furieux.

– Lâche-moi ! répète l'enfant en se défendant de toutes ses forces. Elle était sur le point de s'évanouir.

– Pour la dernière fois, dit d'une voix haletante Alessandro, cède ou meurs !

– Plutôt la mort que le péché ! balbutia la fillette. Le garçon enfonce alors à plusieurs reprises son arme redoutable dans le corps de la pauvre enfant. Marietta pousse un cri, mais malgré ses atroces souffrances, elle songe à retenir sur elle ses vêtements plus qu'à se préserver du poignard.

Enfin ce furieux s'arrête. Marietta s'échappe, en proie à une angoisse mortelle, elle se traîne alors de la chambre, crie au secours, puis elle s'affaisse auprès de sa petite sœur que le bruit a réveillée et qui, les yeux exorbités, la regarde s'écrouler.

Alessandro ouvre à nouveau brusquement la porte, se précipite sur sa victime couverte de sang et lui plante encore six fois dans le dos son arme effrayante. Puis il rentre dans sa chambre en titubant, jette le poignard derrière une armoire et barricade la porte.

Quelqu'un pourtant avait entendu le cri de détresse de l'enfant : le vieux Serenelli; il monte en hâte l'escalier et, le visage livide, il voit l'enfant qui baigne dans son sang et se tord dans d'atroces souffrances; il murmure:

– Qu'est-il donc arrivé ?

– C'est Alessandro qui m'a frappée à mort ! gémit la fillette. Mon Dieu ! ...Je meurs !... Maman !... Maman !...

La petite Gegia fond en larmes, appelle sa maman. Assunta était

encore loin de soupçonner un malheur; cependant elle envoie Mariano voir ce que fait sa petite sœur. C'est à ce moment qu'elle entend le cri d'effroi du vieux Serenelli; il lui crie :

– Assunta, venez vite !

– Santa Madona; qu'est-il arrivé ? » s'écria la femme, saisie d'une frayeur mortelle. Elle quitte tout et monte en courant l'escalier, suivie d'Angelo et de ses voisins Mario et Teresa Cimorelli, accourus en toute hâte.

La mère se pencha en criant sur sa pauvre fille, étendue, pâle et inerte.

– Elle est morte ! balbutie la malheureuse femme.

– Non, elle respire encore ! dit Teresa Cimorelli. agenouillée auprès de la petite martyre.

– Je vais chercher du secours ! dit son mari et il sort en hâte.

Sous l'excès de la souffrance, la paysanne est sur le point de perdre connaissance, mais elle rassemble toutes ses forces et, de ses mains, tente d'arrêter le flot de sang.

Angelo reste comme pétrifié, puis il dit, pâle jusqu'au bout des lèvres :

– C'est Alessandro qui a fait cela !

La maman et Teresa Cimorelli emportèrent dans son lit la fillette mortellement blessée, la déshabillèrent, pansèrent de leur mieux ses multiples blessures. Marietta ouvrit enfin les yeux, regarda d'un air égaré sa maman, ses frères et sœurs, la Cimorelli, puis son visage d'une pâleur mortelle se crispa sous l'action des souffrances qui se réveillaient.

– Qui a fait cela ? demanda la mère d'une voix blanche.

– Alessandro ! dit la petite dans un souffle.

– Mais pourquoi donc ?

– Il voulait m’entraîner à faire un péché mortel, mais je ne pouvais tout de même pas offenser si gravement le Sauveur.

– Est-ce qu’il a déjà essayé auparavant ? demanda la mère déconcertée.

– Oui, deux fois !

– Mais, pourquoi ne m’en as-tu rien dit ?

– Je n’osais pas en parler ! répondit la fillette, d’une voix presque imperceptible. Puis ses yeux se fermèrent. Une syncope vint endormir ses souffrances.

La nouvelle de cette horrible tragédie se répandit vite dans le village. Tous accoururent : femmes, enfants, paysans, valets, servantes.

– Livrez-nous l’assassin ! criaient-ils, fous de colère. Nous voulons l’assommer. Déjà quelques voisins montaient bruyamment l’escalier et cherchaient à pénétrer de vive force dans la chambre d’Alessandro.

Ce brouhaha réveilla Marietta; elle entendit les cris de haine, les menaces. L’excès de la souffrance assoupissait ses sens, mais elle s’arracha à sa torpeur, saisit la main de sa mère et murmura :

– Qu’ils ne lui fassent pas de mal ! Qu’ils s’en aillent tous ! Mais ne laissez pas Alessandro s’approcher de moi !

– Il ne te fera plus de mal, dit, pour la rassurer, sa mère en fondant en larmes. Allez, Teresa, faites sortir les gens de la maison !

La Cimarelli eut grand peine à se faire entendre de cette multitude déchaînée; elle dit que la petite martyre demandait grâce pour l’assassin.

– Pas de grâce pour cette brute ! criait-on de toute part.

– En avant ! enfoncez la porte, nous voulons l’assommer !

– Songez que la petite Marietta a besoin de repos ! dit à ces furieux Teresa, d’un ton suppliant.

– Oui, c’est vrai ! répondirent les plus calmes d’entre eux, et les autres abaissèrent les rondins et les haches avec lesquels ils allaient tenter d’enfoncer la porte; c’est vrai ! la pauvre enfant a besoin de repos ! Mais nous allons monter la garde devant la porte, pour que la brute ne se sauve pas avant l’arrivée des gendarmes.

Cependant Alessandro, haletant sous l’effort, traînait tous les meubles de sa chambre pour barricader la porte. Il s’arrêtait parfois pour prêter l’oreille aux clameurs furieuses qui réclamaient sa mort. Puis quand sur l’intervention de Teresa, le calme revint, il s’écroula sur son lit en gémissant, le regard fixe, comme un fou.

Enfin on apporta une civière et l’on se mit en devoir de transporter Marietta à l’hôpital Orsenigo tenu par les Frères de la Miséricorde de Saint-Jean de Dieu. On la coucha avec précaution sur la civière. on la transporta hors de la maison, tandis que les personnes présentes s’écartaient dans un silence religieux. Quand ils virent le visage de la petite victime pâle comme la mort, les femmes et les enfants ne furent pas les seuls à fondre en larmes et en sanglots.

– Ne lui faites pas de mal ! balbutia l’enfant blessée à mort et, de ses yeux noirs, elle regardait la foule, d’un air suppliant.

– Marietta, prie pour nous ! murmura une voisine, les mains jointes, comme si elle priait une sainte.

– Marietta, prie pour nous ! répétèrent avec ferveur trois, quatre voix.

– Marietta, prie pour nous ! redit, telle une invocation, la foule de plus de cent personnes.

Enfin arrivèrent quatre gendarmes qui enfoncèrent la porte, et emmenèrent l'assassin, menottes aux mains; les gens du village le regardèrent avec une colère et un dégoût inexprimables. Bien que l'enfant eût demandé grâce pour son meurtrier, on fit mine de se jeter sur lui pour l'arracher aux mains des gendarmes.

– Livrez-le nous ! Nous voulons l'assommer ! crièrent quelques-uns en le menaçant avec des haches et des bâtons.

– Courez, courez vite ! criaient d'autres. Partez au galop, sinon nous allons l'écharper ! Les policiers, qui devant cette foule en délire, craignaient pour leur propre vie, se hâtèrent d'emmener leur prisonnier hors du village. Mais longtemps encore retentit sur leurs pas le même cri de haine :

– A mort, l'assassin, à mort, à mort !

Les gendarmes et leur prisonnier rattrapèrent la civière près de la forêt communale. La mère et les deux Cimorelli qui accompagnaient la petite martyre cherchèrent à épargner cette vue à Marietta. Mais la malheureuse vit quand même Alessandro avec les menottes; elle frissonna de peur, mais elle murmura pourtant :

– Qu'ils ne lui fassent pas de mal ! Il souffre sans doute plus que moi !

Alessandro passa auprès d'elle, l'air sombre, sans un regard pour sa victime.

La route fut longue jusqu'à Nettuno; les secousses inévitables sur cette route cahoteuse causaient à Marietta d'indicibles souffrances. A chaque instant, elle demandait à sa maman :

– Est-ce encore loin ? Ne sommes nous pas bientôt arrivés ?

Les cloches tintaient l'Angelus du soir quand on arriva enfin à Nettuno. La foule se pressait dans toutes les rues et les ruelles pour voir la petite martyre dont on connaissait déjà l'héroïque combat.

Marietta qui commençait à avoir beaucoup de fièvre sourit en les voyant et murmura :

– Tu vois tous ces gens, maman, tu entends les cloches ? C’est de nouveau la première communion à l’église Notre-Dame-de-Grâces.

– Oui, le Sauveur t’attend, mon petit cœur ! répondit la paysanne à travers ses larmes. Tu vois, nous sommes arrivés.

La porte de l’hôpital s’ouvrit. Une charité compatissante accueillit l’enfant mortellement blessée. On la transporta immédiatement dans la salle d’opération. L’aumônier, le Père Martino Guijarro, entendit la pauvre enfant en confession, lui apporta le Corps de Notre-Seigneur qu’elle reçut avec une ardente dévotion.

– Je n’ai pas eu à attendre jusqu’à demain ! soupira la martyre, le visage illuminé d’une merveilleuse clarté. Aujourd’hui déjà Notre-Seigneur est venu à moi.

– N’as-tu pas peur de l’opération ? Tu vas souffrir ! dit le prêtre saisi de compassion.

– Non, non, je n’ai pas peur ! répondit la petite héroïne; Notre-Seigneur est en moi et m’aide à souffrir.

Le docteur Bartoli et ses collègues, les docteurs Perotti Gazurelli et Onesti durent causer à la pauvre enfant d’atroces douleurs, parce qu’ils n’osèrent pas l’endormir. C’est en pleine connaissance que Marietta supporta ce surcroît de souffrances, tandis qu’on lavait les quatorze blessures graves qui avaient déchiqueté tout son corps et que l’on faisait points de suture et pansements. Cependant les assistants n’entendirent pas une plainte; seuls, un faible soupir, une invocation fervente montaient de temps en temps des lèvres de la martyre.

Les médecins savaient que seul un miracle pouvait sauver la fillette; les coups féroces avaient atteint les poumons, le cœur, les

intestins. Pourtant on voulait tenter l'impossible pour sauver cette jeune vie.

Cette opération délicate fut enfin achevée. On emporta Marietta dans une chambre de malade. Comme sa mère se penchait sur elle en pleurant, la fillette esquissa un sourire et dit :

– Ne pleure pas maman, je vais déjà mieux. Que font mes petits frères et sœurs ?

– Ils prient tous pour toi ! répondit la pauvre femme, d'une voix mal assurée. A chaque instant la pauvre enfant perdait connaissance; quand elle revenait à elle, elle poussait parfois un gémississement, comme si elle était tourmentée par une grande crainte :

– Ne laissez pas entrer Alessandro !

– Non, non, mon ange ! Il ne viendra plus jamais vers toi.

Puis Marietta demanda une gorgée d'eau, mais la pauvre mère savait que, malgré sa soif, son enfant ne devait pas boire.

– C'est bien ! fit la petite. Je l'offre avec Jésus. Lui aussi, il a eu soif et on ne lui a donné que du fiel et du vinaigre.

Au dehors la nuit tombait. Le médecin fit encore une visite à la malade et demanda à la maman de quitter l'enfant.

– Tant que vous serez là, dit-il, l'enfant qui vous est si chère ne pourra pas reposer.

– Dans ce cas je m'en vais ! dit la paysanne avec un soupir et elle se leva. Marietta demanda :

– Tu ne restes pas près de moi ?

– Le médecin ne veut pas, répondit la mère, mais Teresa reste ici et te veillera.

– Où vas-tu dormir ?

– Oh ! ne t'en soucie pas ! On me donnera bien l'hospitalité.

– Je vais très bien, maman, dit Marietta pour tranquilliser sa mère avant son départ.

– Oui, oui, tu vas bien ! murmura la femme. Mais ne parle pas tant, le médecin le défend.

Et la paysanne s'en alla, le cœur torturé de détresse.

Dans la soirée, le curé, don Temistocle Signori fit une visite à la malade. Quand elle le vit, ses yeux rayonnèrent de joie.

– Oh ! c'est vous, Monsieur le Curé ! dit-elle dans un souffle. C'est vous – il vous en souvient peut-être – qui m'avez donné pour la première fois la Sainte Communion ?

– Mais oui, je m'en souviens, ma chère enfant ! fit le vieillard. Je ne puis te dire combien j'ai de peine à te voir tant souffrir.

– Notre-Seigneur est dans mon cœur ! répondit l'enfant, comme si toute autre explication était inutile.

Elle reçut alors de la main du prêtre l'Extrême-Onction et l'absolution générale.

– Maintenant tout est bien ! dit le curé, quand il eut fini d'administrer le sacrement. C'est demain la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur. Si tu souffres, songe que lui aussi a donné son sang pour nous.

– Oui, Monsieur le Curé, dit l'enfant, puis la fatigue lui ferma les yeux

Le lendemain, quand Assunta revint dans la chambre de la malade, elle trouva son enfant éveillée, les yeux fixés sur une image de la Mère de Dieu.

– La Sainte Vierge m'attend ! chuchota l'enfant à sa maman. Bientôt après arriva aussi le Père Martino.

– Marietta, dit-il, je t'apporte une consolation toute spéciale.

N'aimerais-tu pas être reçue dans la Congrégation des Enfants de Marie ? Tu serais alors d'une manière particulière l'enfant de notre bien-aimée Mère du ciel.

– Oh ! si, je voudrais bien ! répondit la fillette.

– On inscrira donc ton nom à Rome sur la liste de la Congrégation. Et maintenant je vais te donner la médaille bénite des Enfants de Marie. Est-ce bien comme cela ?

– Oui, très bien !

Le prêtre passa au cou de la petite le ruban bleu avec la médaille d'argent ; les yeux de Marietta rayonnaient de bonheur.

– Et maintenant es-tu contente ? demanda le Père.

– Oui, très contente ! Avec un saint respect la fillette porta à ses lèvres la médaille bénite et la baisa avec ferveur.

Marietta reçut encore une fois le Corps du Seigneur. Toute sa chambre était illuminée et parfumée d'innombrables fleurs : roses, lis, fleurs des champs. Devant la porte s'agenouillaient pieusement les Frères de l'Ordre, beaucoup de malades ; une profonde émotion remplissait de larmes tous les yeux, quand Don Sinori donna le Saint Viatique à la petite martyre.

La même main lui donnait sa première et sa dernière communion.

– Marietta, dit le prêtre, quand il eut terminé les prières d'action de grâces, sur sa croix le Sauveur a pardonné à tous ceux qui l'y avaient cloué. N'es-tu pas disposée toi aussi à pardonner à Alessandro ?

– Si, si, je lui pardonne pour l'amour de Jésus ! répondit la petite martyre. Il faut qu'au ciel il soit auprès de moi.

Son regard se porta alors sur son frère Angelo qui était entré dans la chambre pendant l'administration du sacrement.

– Angelo ! cria la martyre, viens près de moi ! Le garçon s’approcha du lit en tremblant et tendit la main à sa sœur. Toi aussi, il faut que tu lui pardonnes, tu entends, Angelo ?

– Il t’a fait tant de mal ! balbutia son frère.

– Mais tu lui pardonnes quand même ? insista Marietta. N’est-ce pas, tu lui pardonnes quand même ?

– Oui, pour l’amour de toi ! finit par dire le garçon.

– Non, pas pour l’amour de moi ! C’est pour l’amour de Dieu que tu dois le faire !

– Oui, Marietta, pour l’amour de Dieu ! murmura Angelo, les lèvres pâles comme la mort. Mais je ne puis me pardonner de n’avoir pas mieux veillé sur toi. Non, je n’ai pas su le faire !

– C’est le Bon Dieu qui a voulu me prendre avec lui sur la croix, Angelo ! dit pour le consoler la fillette. N’aie pas de chagrin !

Le garçon baissa la tête en silence et se retira.

Toute la journée, les personnes pieuses prièrent dans les églises de Nettuno pour la guérison de Marietta. Des Frères et d’autres personnes de l’hôpital venaient sans cesse dans la chambre pour voir la petite martyre.

– Maria, dit le Frère Meirado, le pharmacien de l’hôpital, quand tu seras au ciel, tu penseras à moi ?

– Oh ! qui sait lequel y arrivera le premier ! répondit en souriant la fillette.

– Et si c’est toi, Maria ? insista le frère.

– Alors, volontiers je me souviendrai de vous.

Pendant toute la journée, les parents et les amis veillèrent à son chevet. Quand approcha l’heure à laquelle Notre Seigneur mourut sur la croix, la jeune vie de Marietta parut, elle aussi, s’échapper de son corps meurtri.

– Portez-moi plus près de la Mère de Dieu ! demandait-elle dans la fièvre... Puis elle cherchait la main d'Assunta et soupirait : Maman ! Papa !

La paysanne aurait voulu répondre par une parole d'amour, mais les sanglots l'empêchaient de parler.

– Pardon, maman ! chuchota l'enfant. Elle croyait devoir s'excuser d'avoir rappelé à sa maman la mort de son père.

L'agonie commença. Quoique son esprit fût déjà enténébré par l'approche de la mort, ses lèvres murmuraient sans cesse de ferventes prières. Quand la fin fut imminente, elle se redressa une fois encore, et cria, le visage décomposé par la peur :

– Que fais-tu, Alessandro ? Tu iras en enfer ! Elle revint à elle encore une fois.

– Le Notre Père ! dit-elle à voix basse. Elle essaya de répéter après les assistants les paroles sacrées. Mais elle n'arriva qu'à la cinquième demande. De ses lèvres monta comme un souffle léger : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » Puis elle retomba et rendit le dernier soupir, au moment où les assistants disaient l'Amen.

La mère ferma les yeux de Marietta et s'effondra en larmes auprès de son lit. Le Père Martino se penchant vers elle pour la consoler lui dit :

– Ne pleurez pas, Assunta Goretti; l'enfant que vous avez perdue sur la terre priera pour vous au ciel.

La nouvelle de la mort de l'enfant se répandit dans tout Nettuno comme une traînée de poudre.

– C'est une sainte qui est morte ! se disait-on à l'oreille. Elle a pardonné à son assassin. Il faut la prier !

Tous ceux qui le purent défilèrent auprès du cercueil exposé à

l'hôpital, jetèrent un dernier regard suppliant sur le visage merveilleusement transfiguré de l'enfant et ajoutèrent intérieurement une fervente prière.

C'est le 8 juillet qu'on l'emporta en terre. Une multitude innombrable l'accompagna à sa dernière demeure. On recouvrit son cercueil de fleurs éclatantes. Les enfants portaient des palmes dans leurs mains pour honorer ainsi la martyre de la sainte pureté. Les cloches de toutes les églises de la ville sonnaient, et ceux qui les entendaient n'avaient pas l'impression d'un glas, mais d'un clair et majestueux alléluia pascal.

Sur sa tombe on grava ces mots :

6 Juillet 1902.

Ici repose le corps virginal

De l'héroïque fillette de douze ans

Maria Goretti.

La famille Goretti s'en retourna profondément triste aux Ferriere. Quatre mois plus tard, Assunta partit avec ses enfants pour Corinaldo, son pays natal. Ce fut pour tous une douloureuse épreuve de s'éloigner de ces tombes si chères; mais on voulait exécuter à la lettre la dernière volonté du père. Ils louèrent une ferme du comte Bronori. La bénédiction divine se répandit sur les vaillants fermiers, et le comte se montra un propriétaire bienveillant et un généreux bienfaiteur.

D'innombrables personnes affligée et éprouvées se rendirent sur la tombe de Nettuno pour trouver auprès de la pauvre enfant aide et consolation dans leur détresse. Dieu glorifia sa servante par de nombreux miracles.

EXPIATION ET GLORIFICATION

Cependant Alessandro Serenelli expiait son crime dans la prison de Noto, en Sicile. Le tribunal l'avait condamné à trente ans de travaux forcés. L'assassin avait accueilli la sentence en silence et, même en prison, il se montra d'abord complètement fermé et rebelle à toutes les consolations de la religion.

Quelques années plus tard, Serenelli fit un rêve étrange. Il vit Marietta cueillir des fleurs dans un jardin merveilleux. L'enfant le regarda, vint à lui sans crainte, souriante, et lui tendit des lis blancs et des roses rouges.

Le lendemain, il reçut la visite d'un prêtre. Ce dernier, habitué qu'il était à voir le meurtrier endurci, fut extrêmement surpris de le trouver totalement changé. Pressé de questions, Alessandro lui raconta son rêve.

– Pouvez-vous m'expliquer ce que j'ai vu durant mon sommeil ? demanda-t-il.

– Je pense que l'explication n'est pas difficile ! répondit le prêtre. La petite martyre vous donne les mérites de sa pureté et de sa charité, symbolisés par les lis et les roses, et elle les transforme en flammes qui purifient vos mains d'une faute grave d'homicide. Soyez bien persuadé qu'une sainte prie pour vous !

Le jour même, le meurtrier confessa sa faute et reçut le pardon de Dieu. Puis il écrivit à l'évêque, Mgr Bladini, qui l'avait souvent visité dans sa cellule, sans pouvoir toucher son cœur :

«Je déplore ma mauvaise action, et cela d'autant plus que j'ai conscience d'avoir ôté la vie à une pauvre innocente qui voulut jusqu'au dernier moment sauver son honneur et préféra sacrifier sa vie plutôt que de céder à la passion qui me poussa à un acte aussi condamnable et effroyable. Je déteste publiquement ma faute; je demande pardon à Dieu et à la famille que par mon crime, j'ai plongée dans un si grand deuil. J'ose espérer qu'à moi aussi, comme à tant d'autres en ce monde, on me fera miséricorde.»

Depuis ce jour-là, Serenelli fut complètement transformé. Il supporta avec résignation son dur châtiment et l'accepta en expiation de son crime. On lui fit grâce de deux ans de bagne.

Comme il appréhendait de rentrer dans le monde, il alla frapper à la porte des Capucins d'Ascolo Piceno, où on lui donna une place de domestique. En même temps, il fut reçu dans le Tiers Ordre de saint François. Il devint pour tous un modèle de pénitence et de piété.

Il ne quitta qu'une fois le couvent. Ce fut peu avant la Noël de l'année 1937. Serenelli se rendit à Corinaldo et se présenta, le jour de cette fête du Christ, dans la demeure des Goretti.

– Assunta, dit-il, après s'être fait reconnaître, me pardonnez-vous ? Sans hésiter, la femme prit la main qui avait répandu le sang de sa fille et dit :

– Marietta vous a pardonné. Comment pourrais-je ne pas vous pardonner ?

Dix ans plus tard, le 27 avril 1947, Assunta assista à la béatification de sa fille dans la basilique Saint-Pierre. Des centaines de cierges brûlaient devant les autels. Les lampes scintillaient sur le tombeau de l'Apôtre. Une foule innombrable se pressait dans les vastes nefs.

Dans cet immense auditoire un silence religieux se fit pour entendre la lecture du décret par lequel le Pape proclamait Bienheureuse la fillette de douze ans : Maria Goretti.

Une prière répétée par des milliers de voix retentit alors, telle une immense clameur d'allégresse :

«Bienheureuse Maria Goretti, priez pour nous !»

Tout près du chœur avait pris place une pauvre paysanne: Assunta, la mère de Marietta.

«Marietta, prie pour moi !» disait-elle, s'associant à toute cette allégresse, et elle sentait à un point qu'elle n'avait jamais éprouvé que, dans cette enfant qui avait été pour elle la cause de tant de souffrances, Dieu l'avait particulièrement bénie.

Trois ans plus tard, la vieille femme avait le bonheur que, seule, connu avant elle la mère de saint Louis de Gonzague : le 21 juin 1950, elle put assister à la canonisation de sa fille.

Assunta, la pauvre femme des marais, si durement éprouvée par la souffrance, entendit le nom de son enfant sur les lèvres suppliantes du Saint Père, des cardinaux et des évêques, des cent mille fidèles qui remplissaient la basilique et la place Saint-Pierre, et avec eux Assunta joignit les mains pour s'unir à leur invocation puissante et triomphale:

«Sainte Maria Goretti, priez pour nous !»